



A 4.



VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

Fait en 1785, 1786, 1787 et 1788,

PAR

LE CAPITAINE GEORGE DIXON.

TOME SECOND.



VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

ET PRINCIPALEMENT

A LA CÔTE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE,

FAIT en 1785, 1786, 1787 et 1788,

A bord du King-George et de la Queen-Charlotte, par les Capitaines PORTLOCK et DIXON.

Dédié, par permission, à Sir JOSEPH BANKS, Baronet;

PAR le Capitaine GEORGE DIXON.

Traduit de l'Anglois, par M. LEBAS.

TOME SECOND.

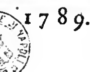




A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, Hôtel de Château-Vieux, rue Saint-André-des-Arcs.

1789.





VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

LETTRE XXXVIII.

Août 1787

Comme nous allons prendre pour tout-à-fait congé d'Amérique, je te ferai part de quelques remarques pour ajouter à celles que je t'ai déjà communiquées dans l'occasion, relativement à cette partie du globe : j'espère qu'elles ne te paroîtront pas indifférentes.

Cette partie de la côte de l'océan

Août 1787. pacifique étoit peu connue avant le dernier voyage du capitaine Cook. Le célèbre Buring, navigateur russe, découvrit terre par les 58 degrés 28 minutes de latitude nord, et jetta l'ancre par les 59 degrés 18 minutes; mais la relation de son voyage est très-imparfaite et très-inexacte.

Les Espagnols probablement connoissent aussi la côte qui est un peu au sud de l'entrée du Roi-George, et les environs du cap Edgecombe; ils ont relâché dans ces deux endroits en 1775; mais j'ai lieu de croire que c'est tout ce qu'ils ont vu de cette partie du continent.

Tu reconnoîtras, par ce que je t'ai dit, que les positions les plus exactement déterminées par le capitaine Cook, sont celles des entrées du Roi-George

et du prince William, ainsi que celle de la rivière qui porte son nom ; et c'est sans doute la quantité de fourrures qu'il trouva dans ces différens havres qui l'engagea à établir le premier trafic dans ces parages. Nos rivaux des Indes ont tiré leurs informations de la même source; et c'est à quelques égards une circonstance qui nous a été avantageuse, car les navigateurs ne comptant pas trouver de fourrures ailleurs que dans les lieux indiqués par le capitaine Cook, se contentèrent de ce qu'ils purent y recueillir, et nous n'eûmes pas en conséquence d'autre parti à prendre que de pousser plus loin nos recherches, ou de retourner en Angleterre les mains vides. Nous abordâmes en conséquence aux îles Charlotte (comme je l'ai dit plus haut) où nos succès surpassèrent nos espérances, et où nous nous procurâmes une plus grande quantité de fourrures, que n'en Août 1787.

Août 1787. a fourni jusqu'à présent aucune place connue.

On ne peut nier que nous avons considérablement étendu les connoissances géographiques de ces côtes ; il reste cependant encore beaucoup à faire, nous sommes si peu instruits à cet égard, qu'on peut en quelque façon douter si nous avons réellement vu la terre ferme. Il est certain qu'il existe une grande quantité d'îles sur ces côtes ; je laisse à décider, à ceux qui navigueront par la suite dans ces parages, si les terres que nous avons rangées, font ou ne font pas partie du continent ; mais je puis me permettre d'assurer (ce qui est de la première importance pour ceux qui iront sur ces côtes dans les mêmes vues que nous) que les fourrures sont inépuisables par-tout où il y a des habitans. L'expérience nous a appris qu'on ne pouvoit pas déterminer

au juste quel est l'endroit qu'habitent plus particulièrement les naturels ; mais ils forment différentes tribus éparses çà et là, le long de la côte, qui, sauf les additions que pourront y faire les navigateurs futurs, s'étend du 40e. au 60e. degré de latitude nord, et du 126e. au 155e. degré de longitude ouest. Aout 1787.

Cette vaste contrée a, à très-peu de chose près, l'apparence d'une forêt sans limites ; elle est couverte de pins de différentes espèces, entremêlés d'aunes, de bouleaux, de noisettiers; il s'y trouve aussi diverses sortes d'arbrisseaux, et les vallées et les terreins bas qui sont exposés au soleil et à l'abri des vents, abondent en groseilliers sauvages de plusieurs espèces, en framboisiers et en différentes sortes d'arbustes à fleurs. La superficie du sol est un composé de mousse et de vieux arbres pourris que la

Août 1787. fonte subite des neiges entraîne dans les vallées. Ce mêlange s'incorpore avec un sable léger, et forme un terreau sur lequel on pourroit cultiver avec succès la plupart des productions de nos jardins.

Le climat, comme on peut s'y attendre, n'est pas par-tout égal; je doute qu'il soit (même dans l'entrée du Roi-George) aussi tempéré qu'en Angleterre; car les montagnes de hauteur médiocre sont continuellement couvertes de neige.

Je t'ai déjà fait l'énumération des diverses espèces de poissons et de testacées que nous avons vus : quant aux quadrupèdes, tu peux en juger par ce que je t'ai dit des différentes peaux que nous avons achetées. Les seuls que nous ayons vus parmi ces Indiens, sont des espèces de chiens-loups fort gros, et qui nous parurent très-dociles. Il est presque

certain qu'il y a sur cette côte plusieurs sortes de métaux et de minéraux. Je t'ai déjà fait remarquer que nous avions trouvé une veine de charbon de terre dans la rivière de Cook. Les couleurs dont les naturels se barbouillent le visage et le corps, semblent être principalement de la mine de plomb et de l'ocre rouge; et nous avons vu fréquemment, tant à l'entrée de Norfolk, qu'aux îles de la Reine-Charlotte des cercles composés de fils de laiton entrelassés, qui ne nous parurent pas être de manufacture étrangère, mais faits par les naturels, qui les portent au cou, en guise d'ornement. Août 1787.

Il ne m'est pas aisé de déterminer au juste la population de cette côte, mais on peut sans exagération la faire monter à dix mille, quoique les apparences semblent autoriser à croire qu'elle est encore plus considérable. Les femmes

Août 1787.

y paroissent très-fécondes, chaque tribu que nous vîmes ayant parmi elles beaucoup de jeunes enfans, et ces peuplades ne sont pas sujettes aux maladies que le luxe et l'intempérance ont introduites chez les nations plus civilisées. Mais il ne faut pas oublier que les tribus voisines sont presque toujours en guerre l'une contre l'autre, et que ces commotions ont des suites fatales, tant à cause de la nature de leurs armes qu'à cause de leur cruauté. On a lieu d'ailleurs de croire qu'il périt en mer beaucoup de ces Indiens; car ils s'éloignent considérablement de la côte, quand ils vont à la pêche; et s'ils sont surpris par le mauvais tems, leurs pirogues ne sont pas de nature à pouvoir résister contre la fureur des flots. Ces circonstances contribuent certainement beaucoup à dépeupler cette contrée, et expliquent en quelque façon les causes du petit nombre de naturels que l'on y trouve.

Ces Indiens sont en général de taille moyenne, droits et assez bien faits. Les personnes âgées sont la plupart maigres; mais je n'ai jamais vu sur cette côte qui que ce soit qui eût de l'embonpoint: les personnes des deux sexes ont les mâchoires extrêmement élevées, les yeux petits, et se plaisent dans la malpropreté. Quant à leur teint, il est fort difficile d'en déterminer la couleur; mais si je puis en juger par plusieurs d'entr'eux qui étoient moins sales que les autres, ces Indiens ne sont guères plus bruns que les Européens en général. Août 1787.

Les cheveux des individus des deux sexes sont longs, noirs, et seroient pour eux une belle parure, s'ils ne les oignoient d'une grande quantité de graisse et d'ocre rouge; ce qui fournit à la vermine un asyle assuré. Quelquefois cependant les femmes arrangent leurs cheveux assez

Août 1787. bien, en les séparant depuis le front jusqu'au derrière de la tête, et en les liant par derrière en forme de catogan.

Les jeunes hommes n'ont pas de barbe, ce qui me fit d'abord croire que c'étoit un défaut naturel à ces peuples; mais je fus bientôt détrompé à cet égard; car tous les Indiens avancés en âge que je fus à portée de voir, avoient le menton entièrement garni de barbe, et plusieurs d'entr'eux portoient une moustache de chaque côté de la lèvre supérieure.

Comme ce défaut de barbe, que l'on suppose aux naturels de l'Amérique, a occasionné bien des recherches parmi les savans; je saisis toutes les occasions possibles qui purent me faire connoître les causes de cette différence entre les jeunes et les vieux Indiens, et l'on m'apprit que les jeunes hommes s'arrachoient

les poils de la barbe pour s'en débarrasser, et qu'ils les laissoient croître quand ils avançoient en âge. Août 1787.

Il y a très-peu de variété dans leur parure; les hommes portent des habits faits comme ceux que je t'ai déjà dépeints, avec les peaux qui leur plaisent le plus, ou qu'ils peuvent se procurer à la chasse. Ils y ajoutent quelquefois un manteau fort large, posé négligemment sur leurs épaules, et attaché avec un petit cordon de cuir. Outre ces habillemens, quelques-uns des plus civilisés, particulièrement ceux qui habitent les bords de la rivière de Cook, ont une petite fourrure qu'ils se ceignent autour des reins, et dont ils font usage, quand la chaleur de la saison les oblige de quitter leur habit, ou que l'occasion de le vendre se présente. L'habillement des femmes diffère à quelques égards de celui des

Août 1787. hommes ; leurs vêtemens de dessous sont faits d'une belle peau tannée, qui leur couvre le corps depuis le cou jusqu'à la cheville du pied, et qui est attaché en plusieurs endroits pour le faire serrer. Par-dessus elles ont une sorte de tablier de peau tannée, et qui ne monte pas plus haut que la ceinture. L'habillement de dessus est à-peu-près semblable à l'habit des hommes, et généralement de peau tannée ; les femmes ne se soucient pas de porter de fourrures, c'est le moyen de ne jamais se dépouiller de leurs habillemens; ce que leurs maris ne manqueroient pas d'exiger, s'ils étoient de nature à être vendus. On peut dire qu'en général la conduite des femmes est modeste et décente.

On pourroit s'imaginer que les enfans de ces sauvages jouissent, dès leur naissance, de la liberté de tous leurs membres;

cependant cela n'est pas exactement vrai: Août 1787.
ils font avec trois pièces d'écorce qu'ils attachent ensemble, une sorte de chaise; ils enveloppent l'enfant dans des fourrures, le mettent sur cette chaise, et le lient si étroitement, qu'avec les plus grands efforts, il ne peut pas parvenir à changer de position, la chaise est faite de façon que la mère n'a pas besoin de déprisonner l'enfant pour lui donner le sein ou toute autre nourriture. Les Indiennes nettoient leur nourrisson avec de la mousse; mais elles ne sont pas fort attentives à cet égard, les pauvres petites créatures sont souvent terriblement excoriées, et j'ai vu fréquemment des garçons de six ou sept ans qui portoient des marques évidentes du peu de soin que l'on avoit eu d'eux dans leur enfance.

Il y a sur la côte plus de différence dans les parures que dans les habillemens:

Août 1787. par exemple, il semble que l'ouverture, ou seconde bouche, un peu au-dessus du menton, ne soit de mode que pour les hommes, sur les bords de la rivière de Cook et dans l'entrée du prince William; tandis qu'il n'y a que les femmes seulement qui portent la parure de bois passé dans la lèvre inférieure, dans la partie de la côte, depuis le port Mulgrave jusqu'aux îles de la Reine-Charlotte.

Nous avons observé qu'on fait beaucoup plus de cas des grains de verre dans ces premiers ports, que dans aucun autre endroit; ce sont sans doute les Russes qui les leur ont fait connoître, qui trafiquent constamment avec ce peuple, depuis plusieurs années; les grains de verre sont ce que les Russes ont presque toujours donné en échange; de sorte que si nous jugeons par-là jusqu'où ils ont étendu leur trafic sur cette côte, nous aurons lieu de croire

qu'ils n'ont pas été à l'est du cap Hinchinbrook. Je crois cette conjecture bien fondée. Août 1787.

On parle sur cette côte deux ou trois langues différentes ; il est cependant probable que les Indiens qui l'habitent, s'entendent généralement ; quoique, si je peux me fier au rapport du vieux chef des îles de la Reine-Charlotte, ceux qui lui sont soumis n'entendent nullement les Indiens de la partie orientale du cap Hinchinbrook, que nous prîmes pour le continent. Ces Indiens ont presque tous la prononciation rude et difficile ; ils ont cependant beaucoup de consonnes dans leurs mots, et ils parlent plutôt des lèvres et des dents que de la gorge.

Je mettrai sous tes yeux les différens termes employés pour exprimer les nombres par les naturels des entrées du

Août 1787.

Prince-William, de Norfolk et du Roi-George. Ils te donneront une idée plus juste de leurs différentes langues, que tous les détails dans lesquels je pourrois entrer à ce sujet. Ceux qui sont usités parmi les habitans de l'entrée du Roi-George m'ont été communiqués par un de mes amis que j'ai trouvé à bord du *Prince de Galles*. Je fais cette observation pour que tu ne sois pas surpris que je t'entretienne de la langue d'un pays où je n'ai jamais été.

L'entrée du prince William, et la rivière de Cook.	*L'entrée de Norfolk.*	*L'entrée du Roi-George.*
Un, Asthlenach,	Tlaasch,	Sorwock.
Deux, Malchnach,	Taasch,	Athlach.
Trois, Pinglulin,	Noosch,	Catsa.
Quatre, Staachman,	Tackoon,	Moo.
Cinq, Talchman,	Keichein,	Soutcha.
Six, Jirglulin,	Ctletuschush,	Noctpoo.

Sept,

Août 1787.

	L'entrée du Prince-William, et la rivière de Cook.	L'entrée de Norfolk.	L'entrée du Roi-George.
Sept,	On n'a pas pu s'en assurer.	Takatuschush,	Atlapoo.
Huit,		Nooschatuschush,	Athlaquell.
Neuf,		Kooschush,	Sarvacquell.
Dix,	Coolin,	Chincart,	Highhroo.

Ces mots sont écrits aussi conformément à la prononciation qu'il m'a été possible ; et cependant je suis totalement incapable de les prononcer comme les Indiens. Je n'ai jamais vu personne qui articulât plus aisément que les habitans de la rivière de Cook. Ils répètent sans difficulté les mots anglois les plus difficiles, sur-tout ceux qui commencent ou finissent par *th ;* ce que les européens sont en général incapables de faire.

Comme je suis déjà entré dans quelques détails sur les pirogues des Indiens, j'ajouterai seulement que les petites pi-

Août 1787. rogues des habitans de la rivière de Cook ont environ dix-huit à dix-neuf pieds de longueur; les deux extrémités sont recourbées à-peu-près comme le manche d'un violon. Ces pirogues sont faites de côtes très-minces, et couvertes de peaux de veaux marins. Les instrumens de chasse et de pêche sont attachés avec des lanières en-dehors du canot, de manière à pouvoir être saisis promptement, quand on en a besoin. Les Indiens rament avec de petites pagayes applaties par les deux bouts en forme de pelle d'aviron, et par leur moyen ils dirigent leurs pirogues avec beaucoup d'adresse.

Outre les ornemens dont j'ai déjà parlé, les Indiens se plaisent à porter des masques et des bonnets de différentes espèces, sur lesquels sont peints des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons, et quelquefois des figures humaines. Plusieurs de

ces devises sont également sculptées en bois ; et il en est quelques-unes qui sont supérieurement exécutées. Août 1787.

Les Indiens paroissent attacher un grand prix à ces ornemens, qui sont empaquetés avec soin dans des boîtes quarrées, pour être portés sans embarras d'un lieu à un autre.

Quand une tribu d'Indiens vient près de nous pour trafiquer, leur premier mouvement est d'étaler ces trésors, et les principaux personnages se revêtent de leurs plus beaux habits, avant que les chants ne commencent. Le chef, (qui toujours dirige le concert vocal) endosse un habit large fait de peau d'élan tannée. Autour de l'extrémité inférieure de cet habit se trouve une et quelquefois deux rangées de grainailles sèches ou de becs d'oiseaux, qui occasionnent un cliquetis
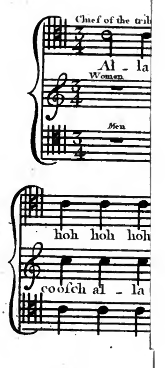
Août 1787.

à chaque pas qu'il fait. Il porte à la main un hochet, ou plutôt une machine destinée au même usage: elle est d'une forme circulaire, et son diamètre est d'environ neuf pouces. Trois petits bâtons courbés, de forme ronde, à distances inégales, sont tout ce qui compose cet instrument curieux, auquel est attaché un grand nombre de becs d'oiseaux et de graines sèches, que le chef met en mouvement par différentes secousses, persuadé que ce bruit ajoute beaucoup à l'harmonie du concert. Leurs chansons consistent en plusieurs couplets, dont chacun est terminé par un chœur. Le chef chante d'abord seul, les hommes et les femmes se joignent ensuite à lui et chantent en octave, en battant régulièrement la mesure avec leurs mains ou avec des pagayes. Pendant ce tems le chef secoue son hochet et fait mille contorsions ridicules, en chantant par intervalle sur un ton dif-



Planche XIV

Indian Song as



férent de celui des autres. Ce concert dure ordinairement près d'une demi-heure sans interruption. Août 1787.

Je me propose de t'envoyer notée une chanson que j'ai souvent entendue, lorsque nous étions à l'ancre dans l'entrée de Norfolk. Mes connoissances en fait de musique sont si superficielles que je ne peux pas absolument répondre d'avoir rendu exactement la valeur des sons. Mais ce que j'en ai fait ne laissera pas de donner une idée plus juste de la musique en usage parmi les habitans de cette côte, que toutes les descriptions et tous les argumens que j'aurois pu imaginer à ce sujet. Il est à remarquer qu'ils ont une grande variété d'airs ; mais que la manière de les rendre est universellement la même.

J'ignore s'ils font usage d'hierogly-

Août 1787.

phes pour perpétuer le souvenir des évènemens. Cependant leur collection nombreuse d'oiseaux et de poissons peints, de figures humaines et d'animaux sculptés, pourroient en rendre la supposition vraisemblable. Plusieurs de ces sculptures sont bien proportionnées et exécutées avec un degré d'intelligence et d'adresse extraordinaire de la part d'un peuple si éloigné de posséder les arts des nations civilisées. Nous devons observer que cet art n'est point chez eux dans son enfance. Le capitaine Cook a vu des preuves du goût qu'ils avoient pour la sculpture et pour la ciselure : les outils de fer y étoient aussi en usage dès-lors. La lame de leurs couteaux est si mince qu'ils la plient en une infinité de formes, au moyen desquelles ils exécutent tout ce qu'ils veulent, presqu'aussi bien que s'ils avoient recours aux différens instrumens d'un charpentier. Il n'est guères possible de fixer l'é-

poque à laquelle le fer a été introduit dans ces îles ; mais il est certain que cette époque est très-reculée. Je crois pouvoir assurer que leurs outils ne sont pas de manufacture angloise ; qu'il est presqu'évident qu'ils leur ont été fournis par les Russes. Le seul instrument que j'aie vu qui ne fût pas de fer, étoit un *toc* fait de jaspe, pareil à ceux dont se servent les habitans de la Nouvelle-Zélande. Août 1787.

L'industrie de ces Indiens ne se borne pas à des sculptures en bois, ou à des peintures sur l'écorce des arbres. Ils fabriquent une espèce de couverture ou manteau bariolé de diverses couleurs, et assez ressemblant à la housse de nos chevaux. Il ne paroît pas tissu, mais travaillé à la main d'une manière très-adroite. J'imagine que ces manteaux sont faits avec une laine qu'ils enlèvent des peaux des animaux qu'ils tuent à la chasse ; ils

Août 1787.

y attachent un grand prix, et ne les portent que dans des occasions extraordinaires.

Outre les habits de peaux et les manteaux dont ils sont communément couverts, ils ont des habits très-larges dont ils ne se servent qu'en tems de guerre, qui sont faits de peaux d'élan tannées, doublées et quelquefois sur-doublées de la même peau. Leurs armes sont des lances fixées à un pieu de six ou huit pieds de longueur, et une espèce de petit poignard qu'ils portent à la ceinture dans un fourreau de cuir. A ce poignard, est attachée une bande de cuir, à l'extrémité de laquelle se trouve un trou pour y insérer le doigt du milieu. La bande de cuir est ensuite entrelassée autour du poignet, de manière à fixer le poignard dans la main. Aussi le combattant ne peut perdre ses armes qu'en perdant la vie.

Pendant l'hiver, ils se nourrissent principalement de poissons secs ; mais, dans la saison de la chasse, ils ont une grande variété de mets, parmi lesquels la chair de veau marin semble être pour eux le plus exquis. Ils nous en offroient quelquefois, et, sur notre refus, ils nous regardoient d'un air d'étonnement et de mépris. Au printems, ou plutôt dans l'été, il croît dans ces îles beaucoup d'herbes d'espèces différentes dont les naturels se nourrissent, et qu'ils paroissent aimer beaucoup. L'entrée de Norfolk produit en abondance le lys des vallées. Quoique ces pauvres Indiens soient dans un véritable état de barbarie, ils peuvent néanmoins se flatter d'égaler sous *un* rapport les nations civilisées. Je veux parler du *jeu* qui est porté ici (en proportion de la différence des usages) à un aussi grand degré de perfection que dans nos clubs à la mode. Je les ai vus jouer avec cin-

Août 1787.

Août 1787.

quante-deux petits morceaux de bois ronds, longs à-peu-près comme le doigt du milieu, et marqués de points rouges diversement disposés. Ce jeu consiste à placer ces morceaux de bois dans un grand nombre de positions différentes, et il paroît ne pouvoir être joué que par deux personnes; mais il ne m'est pas possible d'en donner une description exacte. L'Indien que nous avions à bord au port Mulgrave, perdit à ce jeu un couteau, une lance et plusieurs *tocs* en moins d'une heure. Quoique cette perte égalât au moins celle qu'auroit faite un joueur anglois à qui un coup malheureux auroit ravi toute sa fortune, il supporta cet échec avec une patience et un sang-froid dignes de servir d'exemple à tous les joueurs de l'Europe.

Les Indiens comptent le tems par lune, et on a lieu de douter si le sou-

venir des grands événemens se perpétue parmi eux au-delà d'une génération.

Août 1787.

Le commerce des fourrures roule principalement sur les peaux de loutres. M. Etches m'a appris que dans l'entrée du Roi-George, l'on trouve autant d'espèces différentes de peaux que dans la rivière de Cook. J'ai eu occasion de remarquer les articles que les Indiens acceptoient plus volontiers en échange ; et j'ai observé que le cuivre est presque la seule chose qui soit recherchée par les habitans de l'entrée du Roi-George. Quoique les scies fussent ce que les Indiens pouvoient se procurer de plus utile, ils y attachoient si peu de valeur, qu'ils consentoient à peine à donner une peau de veau marin pour une scie. Le tems et l'usage leur apprendront sans doute à apprécier, comme ils le doivent, l'utilité des divers outils que nous leur avons portés.

Août 1787.

Je t'ai communiqué, mon ami, toutes les observations que j'ai été à même de faire, relativement à ces peuples. J'aurois pu les étendre davantage, et remplir un volume d'assertions purement hasardées, sur leur origine, sur la manière dont ils se sont établis dans ces îles, sur l'époque de leur émigration, sur le pays qu'ils habitoient antérieurement, etc. etc. Mais comme les conjectures sont quelquefois partielles; comme elles sont toujours incertaines, et que conséquemment on n'en peut rien conclure de satisfaisant, je suis persuadé que tu approuveras le parti que j'ai pris de n'en former aucune. Peut-être, en ne parlant que du résultat de mes observations, ai-je eu néanmoins le talent de t'ennuyer. Je crois en conséquence n'avoir rien de mieux à faire que de terminer au plutôt ma lettre, en t'assurant de la sincérité des sentimens que je t'ai voués, etc. W. B.

LETTRE XXXIX.

Août 1787.

Whahoo, le 15 septembre 1787.

Je t'ai donné sur la côte nord-ouest de l'Amérique tous les renseignemens qu'il a été en mon pouvoir de me procurer, et je reviens aux détails de notre marche. Je t'ai déjà dit que nous nous étions séparés des bâtimens que nous avions rencontrés dans la matinée du 9 août. Ils portèrent sur les îles de la Reine-Charlotte, et nous, nous fîmes voile vers les îles Sandwich, avec beaucoup plus de satisfaction que quand nous quittâmes la côte l'année dernière. A dix heures, la pointe Boisée (*Woody-Point*) nous restoit au nord un quart-nord-est à sept lieues de distance. Notre latitude à midi étoit de 49 degrés 30 minutes; et notre

Août 1787. longitude de 128 degrés 10 minutes ouest.

Depuis lors jusqu'au 12, une brise fraîche souffla du nord ouest et le tems fut modéré. Le 12 à midi, la hauteur observée nous donna 44 degrés 22 minutes de latitude nord, et 131 degrés 59 minutes de longitude ouest.

Du 12 au 15, nous eûmes en général des vents légers et variables, avec des calmes par intervalles. Dans la matinée du 16, une brise fraîche s'éleva encore au nord-nord-ouest. Notre latitude à midi étoit de 41 degrés 41 minutes; et notre longitude, selon les observations lunaires, de 131 degrés.

Depuis quelque tems, nous avions vu une quantité innombrable d'une espèce d'êtres tenant des règnes animal et vé-

gétal qui flottoient sur la surface de la mer, et que les marins appellent, *vaisseaux de guerre portugais.* L'extrémité inférieure en est ovale et d'une couleur de pourpre, et il a environ deux pouces de longueur. Sa partie supérieure s'applatit et s'étend à-peu-près comme un éventail. La déclinaison du compas étoit de 16 degrés 16 minutes vers l'est. Le 17, à midi, nous étions par les 40 degrés 8 minutes de latitude nord, et par les 133 degrés 26 minutes de longitude ouest. Août 1787.

Le vent passoit insensiblement au nord et à l'est, et le 21, nous pourrions dire que nous avions un vent alisé régulier qui souffloit du nord-est. Notre latitude, à midi, étoit de 34 degrés 28 minutes nord, et notre longitude, d'après nos observations lunaires, de 136 degrés 20 minutes ouest. Le vent continuoit à

Août 1787. souffler du nord-est, et le tems étoit en général modéré et beau.

Le 2 septembre, nous trouvant par les 20 degrés 1 minute de latitude nord, et par les 150 degrés 3 minutes de longitude ouest, nous gouvernâmes tout-à-fait à l'ouest, afin de tomber sur Owyhée, la principale des îles Sandwich.

Le 3, à midi, notre latitude étoit de 19 degrés 55 minutes nord, et notre longitude, d'après le résultat de plusieurs observations lunaires, de 152 degrés 9 minutes ouest.

Le 5, à six heures du matin, nous découvrîmes Owhyhée qui nous restoit du sud-sud-ouest à l'ouest demi-quart nord-ouest, à environ quatorze lieues. Notre latitude, à midi, étoit de 20 degrés 4 minutes, et notre longitude, d'après une

une suite d'observations lunaires, étoit de 154 degrés 41 minutes ouest. La brise devenant légère, nous ne pûmes pas espérer de gagner la terre à la faveur du jour. En conséquence, nous serrâmes le vent au nord à six heures du soir, et nous courûmes de petites bordées pendant la nuit.

Septembre 1787.

Cette traversée, de la côte d'Amérique à Owhyhee, a été sans contredit plus heureuse que toutes celles que nous avons faites depuis le commencement de notre voyage. Nous nous attendions à mettre au moins cinq semaines, avant de nous trouver à la vue de cette île, et il ne nous a pas fallu un mois pour y arriver. Nous avions de nouveaux sujets d'admirer la bonté de la Providence qui nous avoit surveillés dans tout le cours de notre voyage, mais qui, dans cette circonstance, nous avoit donné des preuves par-

Septembre 1787.

ticulières de sa protection. Le scorbut avoit déjà fait des progrès rapides parmi l'équipage ; à peine y avoit-il une seule personne à bord qui ne fût infectée de cette contagion, et quelques-uns de nos gens étoient même hors de service. Un voyage plus long eût donc été indubiblement fatal à plusieurs d'entre nous, malgré les *anti-scorbutiques* que l'on distribuoit généreusement à tout le monde. L'espoir de trouver bientôt des légumes et des provisions fraîches ranima notre vigueur, et parut nous rappeller à la vie.

Je dois observer ici que nos gens avoient salé une grande quantité de plies, pendant que nous étions sur la côte ; qu'ils les mangeoient de préférence au bœuf et au porc salé, peut-être leur avidité à dévorer cette salaison, sans modération, a-t-elle contribué au

progrès qu'a fait le scorbut ; c'est une question que je laisse à décider à la Faculté.

Septembre 1787.

Revenons à mon journal. — Le 6, à sept heures du matin, nous marchâmes vent arrière vers l'ouest; mais voyant un grand nombre de pirogues qui venoient de terre, nous mîmes à la cape pour trafiquer avec elles. Les naturels nous apportoient beaucoup de petits cochons et de patates, nous trouvâmes qu'ils attachoient toujours le même prix au fer, quoique nous eussions craint d'abord que l'Aigle impérial et plusieurs vaisseaux du Bengale qui y avoient relâchés, n'eussent porté préjudice à ce genre de commerce.

Il étoit à peine dix heures, que nous avions sous bord un grand nombre de pirogues; les Indiens trafiquoient avec

Septembre 1787.

le plus vif empressement; plusieurs d'entr'eux grimpoient sur les côtes du vaisseau, à dessein d'accélérer leurs marchés; mais un plus grand nombre encore venoit à bord pour contenter leur curiosité, et pour chercher s'il ne seroit pas possible de voler quelque chose. Un de ces voleurs choisissant l'instant où chacun de nous étoit occupé de l'affaire des échanges, prit un fourgon de fer qui étoit dans la forge de l'armurier, et sauta dans l'eau avec sa prise. Nous eûmes beau crier après lui, pour qu'il la rapportât, il n'en nagea qu'avec plus de vigueur. Il paroissoit trop charmé de son acquisition pour prêter l'oreille à nos cris et à nos menaces. Une pirogue s'étoit avancée pour le prendre; et, se mettant en devoir de porter le voleur sur le rivage, notre capitaine se détermina à faire un exemple de ce malheureux, se trouvant obligé d'en agir ainsi pour empêcher que

de semblables déprédations n'arrivassent continuellement. Trafiquant avec un aussi grand nombre de personnes, une telle action impunie auroit pu détruire la confiance, si nécessaire dans nos échanges. On fit en conséquence feu de plusieurs mousquets sur le coupable, et nous apperçûmes qu'il étoit blessé par le sang que nous vîmes couler, nous parvînmes un instant après à persuader à ses compagnons de le ramener, et nous le prîmes à bord. Une balle l'avoit atteint à la mâchoire inférieure; il avoit une autre blessure à la lèvre supérieure. Le chirurgien pansa ses plaies avec toute toute l'attention possible, et nous renvoyâmes le pauvre diable; mais, avant de nous quitter, il pria le capitaine de lui faire présent d'un *toc*, et sa demande lui fut accordée.

Septembre 1787.

Les Indiens ne furent pas intimidés

Septembre 1787.

par cette aventure, et ils continuèrent leur trafic comme s'il n'étoit rien arrivé.

Notre capitaine n'avoit pas eu l'intention de mouiller près de cette île, mais seulement de serrer le vent, en louvoyant et courant des bordées plus ou moins longues, suivant les circonstances, pour se procurer une bonne provision de cochons et de légumes, et toutes les lignes que nous pourrions trouver dans cette partie d'Owhyhee. L'expérience nous avoit enseigné que ces lignes étoient très-bonnes à faire des cordes, pour tous les différens ouvrages.

A midi, nous découvrîmes Mowée, dont l'extrémité orientale nous restoit au nord 56 degrés ouest, à la distance d'environ 12 lieues; les extrémités d'Owhyhee s'étendoient du sud 76 ouest, au nord 30 est, à la distance d'environ 8 milles,

et notre latitude étoit de 20 degrés 17 minutes nord. Septembre 1787.

Le 7, le tems étant modéré, nous louvoyâmes de manière à donner aux naturels la facilité de nous approcher. Ils continuèrent à nous apporter des cochons et des légumes, et, avant le soir, nous eûmes un bon magasin de provisions.

Le 8, à six heures du matin, aidés d'une brise fraîche de l'est, et d'un très-beau tems, nous rangeâmes les côtes vers la pointe la plus occidentale de cette île, qui, à midi, nous restoit à la distance d'environ cinq lieues, et nous étions à près de quatre milles de distance du rivage. Un grand nombre de pirogues nous suivoient ; mais étant favorisés d'une brise fraîche et constante, nous les laissâmes bientôt en arrière. Vers une heure de l'après-midi, ayant déjà atteint la

Septembre 1787.

pointe sud-est, nous mîmes en panne pour faciliter aux naturels les moyens de nous approcher, le capitaine leur ayant permis de nous vendre des curiosités. Un grand nombre de pirogues de cette partie de l'île vinrent alors à la hanche de notre bâtiment, et nous leur achetâmes un bon nombre de lignes. A trois heures, nous remîmes à la voile, et nous portâmes sur Whahoo, qui étoit l'île où le capitaine Dixon se proposoit de faire provision de bois et d'eau. A six heures, la petite île de Tahoura nous restoit au nord 60 degrés à l'ouest, à la distance de huit lieues. Vers le soir, la brise devenant plus fraîche, nous prîmes un double ris au hunier et à la grande voile; à dix heures, nous serrâmes le vent au sud, la prudence exigeant cette précaution, pendant la nuit. Le 9, à cinq heures du matin, nous revirâmes et forçâmes de voile; le tems étoit très-beau;

nous étions favorisés d'une brise fraîche de l'est, qui continua à souffler toute la matinée; nous eûmes ensuite des vents légers, de fausses brises et souvent des calmes. A midi, l'extrémité occidentale de Renai nous restoit au nord 10 degrés ouest, à la distance de dix milles. Pendant l'après-midi, plusieurs pirogues vinrent de l'île de Ranai, et les naturels nous apportèrent une bonne quantité de lignes, mais c'étoit presque la seule chose dont ils s'étoient chargés. Nous les prîmes en échange de petits *tocs*. Septembre 1787.

A six heures du soir, une terre avancée à l'ouest de Renai, et qui ressembloit beaucoup à la baie de Beachy, nous restoit au nord 6 degrés est, à la distance de cinq milles; dans la soirée, nous essuyâmes plusieurs raffales qui nous forcèrent de prendre tous les ris aux huniers, et de n'en laisser qu'un à la grande

Septembre 1787.

voile; vers minuit, le vent s'appaisa, et le 10, à la pointe du jour, nous déployâmes toutes nos voiles, ayant Whahoo directement en proue. Nous étions aidés d'une bonne brise de l'est, et nous nous trouvâmes, à onze heures, dans la baie où nous avions déjà mouillé, nous jettâmes la seconde ancre par huit brasses et demie fond de sable et de rocher. Les extrémités de la baie s'étendoient du sud 80 degrés est, au sud 68 degrés ouest, à la distance de deux milles.

Notre intention étoit de ne rester ici qu'autant de tems qu'il seroit nécessaire pour nous approvisionner de bois et d'eau, sachant par expérience qu'il étoit impossible de rester plus long-tems à l'ancre dans cette baie sans endommager nos cables, qui auroient à souffrir non-seulement par rapport au mauvais fond, mais

encore par la houle continuelle qui subsistoit au sud-est de la baie. Septembre 1787.

Plusieurs pirogues vinrent près de nous, et nous en envoyâmes quelques-unes pour nous chercher de l'eau douce; mais les naturels n'en apportèrent qu'une très-petite quantité, nous disant que toutes les provisions de l'île étoient *taboées*.

Dans l'après-midi nos gens furent employés à étendre et à réparer les manœuvres. Vers le soir, un grand nombre de naturels vinrent nous faire des visites, mais la plûpart étoient des femmes qui venoient à dessein de trouver des maris pour la nuit: quoique dans ce moment nous manquassions de plusieurs provisions très-nécessaires, ceux qui voulurent oublier leurs maux auprès des sémillantes nymphes de Wahoo, n'eurent pas à se plaindre. Le 11, dans la matinée, notre

Septembre 1787.

ancien ami le prêtre vint nous voir, accompagné de sa suite ordinaire; il nous informa que le roi se proposoit de nous faire une visite, avant de permettre à ses sujets de nous apporter de l'eau et des provisions. En conséquence de cette promesse, Tecretecre vint à bord, suivi d'un grand nombre de chefs et de son neveu Myaro, dont nous avions tant admiré la figure et la taille, lors de notre dernière excursion dans cette île. Il avoit acquis un peu d'embonpoint, mais sa peau étoit couverte par place de pustules blanches: je m'étois imaginé d'abord que cette maladie de peau n'étoit occasionnée que parce qu'il avoit bu de l'ava avec excès. Lui ayant fait part de ce soupçon, il me dit que c'étoit une maladie fort connue parmi eux, et que l'ava n'avoit pas pu l'occasionner, puisqu'un jeune homme de son âge ne pouvoit point boire de cette liqueur sans commettre un crime.

Le roi nous fit présent d'un très-beau cochon, et de quelques noix de cocos; mais on voyoit qu'il avoit dessein de régler sa conduite d'après la réception que nous lui ferions, et qu'il ne nous feroit tenir de provisions qu'en conséquence des présens qu'il recevroit de nous. Il fit beaucoup de questions touchant le capitaine Portlock, et témoigna beaucoup de desir de le voir; Myaro, et plusieurs des chefs demandèrent des nouvelles de Piapa, et parurent charmés de savoir qu'il étoit à Attoui.

Septembre 1787.

Lorsque Tecretecre eut satisfait sa curiosité, et que le capitaine Dixon lui eut fait présent de plusieurs *tocs* et de quelques autres bagatelles, il s'en retourna. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nos présens avoient fait un bon effet; car un grand nombre d'Indiens vinrent nous apporter de l'eau en

Septembre 1787.

si grande abondance que nous en remplîmes quatorze pipes avant le coucher du soleil.

Le 12, dès l'aube du jour, nous fûmes environnés de pirogues. Les naturels nous apportèrent tant d'eau douce que nous eûmes bientôt achevé notre provision.

Les Indiens voyant alors que nous n'en avions plus besoin, vidèrent leurs gourdes dans la mer. C'étoit du bois dont il nous restoit à nous occuper; les insulaires l'ayant appris, retournèrent tout de suite vers le rivage, et dans moins d'une heure ils commencèrent à nous en apporter une bonne quantité; ils avoient aussi avec eux en abondance d'un fruit qui ressemble beaucoup au pavis, et dont le goût est très-agréable. Ce fruit est plein de jus et très-raffraîchissant : je n'avois

pas remarqué cette production lors de notre dernier voyage. Les naturels ne nous apportèrent que peu de cochons et de végétaux ; mais heureusement nous pouvions nous en passer, puisque les denrées que nous nous étions procurées à Owhyhee n'étoient pas à beaucoup près consommées. Septembre 1787.

Vers midi, Tecretecre et sa suite nous rendirent une seconde visite, et nous firent présent de deux cochons et de noix de cocos. L'armurier étant occupé à forger, le capitaine Dixon lui ordonna de faire un *pahou*, lance du pays, pour le roi, ce qui lui causa tant de satisfaction, qu'il nous témoigna son amitié sans aucune réserve. Il promit que lorsque *Popote* reviendroit dans ces parages il lui enverroit en abondance de toutes les denrées qui se trouvoient dans son île.

Septembre 1787.

A 3 heures de l'après-midi, ayant à bord une provision suffisante de toutes les choses qui nous étoient nécessaires, et notre capitaine étant déterminé à quitter cette île aussi-tôt qu'il seroit possible, nos gens furent occupés à nettoyer les ponts, et à tout préparer pour le départ. Je me propose de t'écrire encore d'Attoui, et en attendant, adieu.

W. B.



LETTRE

LETTRE XL.

Septembre 1787.

D'Attoui, le 18 septembre 1787.

Aidés d'une brise fraîche de l'est, nous levâmes l'ancre le 13 à 5 heures du matin, et fîmes voile sur Attoui. Pendant notre séjour à Wahoo, le vent étoit resté constamment à l'est-nord-est, et le tems avoit été très-modéré; le terme moyen du thermomètre fut de 79 degrés, et la latitude de notre premier mouillage 21 degrés 16 minutes nord.

Depuis le 12, le vieux prêtre et sa suite nous avoient fait la grace de rester à bord, et aucun canot ne venoit pour les prendre; nous courûmes plusieurs bordées dans la baie, n'ayant pas envie de nous

Septembre 1787.

charger du vieillard jusqu'à Attoui, si nous pouvions faire autrement.

Vers les sept heures le canot du prêtre vint près de nous, et un moment après nous vîmes s'avancer celui du roi avec toute la vîtesse possible, en conséquence nous coëffâmes les voiles du grand hunier, et nous reconnûmes bientôt que c'étoit Tecretecre et sa suite.

Lorsque le roi fut à bord, il nous témoigna le regret de nous voir quitter Wahoo aussi promptement, et il tâcha de nous persuader que le seul motif de sa visite étoit de nous faire ses adieux: mais nous n'avions pas besoin d'être doués d'une grande pénétration pour nous appercevoir que l'intérêt seul l'avoit amené à bord, et qu'il auroit été fâché que nous quittassions l'île sans lui faire un nouveau présent, ayant été pourvus en si

peu de tems de toutes les choses qui nous étoient nécessaires : je lui dois cependant la justice de dire qu'il ne nous demanda rien ; il se contenta de nous insinuer très-adroitement que la célérité avec laquelle nous avions été fournis d'eau douce et de bois, n'avoient été qu'une suite de ses ordres exprès; et il nous promit que lorsque *Popote* viendroit mouiller dans cette baie, on auroit les mêmes attentions pour lui. Tecretecre s'étendit si fortement sur ce dernier article, que notre capitaine lui fit présent de plusieurs haches et scies, dont il parut extrêmement satisfait.

Septembre 1787.

Notre route nous conduisit près de la partie de l'île, où le roi faisoit sa résidence ordinaire; il resta à bord quelque tems, et prit beaucoup de plaisir à voir le vaisseau à la voile: comme nous gouvernions presque vent devant, le capitaine Dixon ordonna au timonier d'aller tantôt

Septembre 1787. au plus près, tantôt vent arrière, manœuvre qui excita l'admiration et la surprise de Tecretecre.

A 11 heures, étant presque par le travers de la baie de *Whititte*, où le roi faisoit sa résidence, il nous quitta, après nous avoir fait mille protestations d'amitié; il répéta souvent le mot *proha*, qui signifie je vous souhaite un bon vent et bon voyage.

Toute l'après-dînée, et la nuit nous eûmes des vents légers et variables, et une chaleur étouffante; dans la matinée du 14, il se leva une brise modérée du nord-nord-ouest; à midi, la pointe sud-ouest de Wahoo nous restoit sud 75 degrés est; et la pointe nord-ouest-nord 83 degrés est, à la distance de 8 lieues.

Pendant l'après-midi et toute la nuit

suivante nous eûmes des vents légers et de fausses brises, et fréquemment du calme. Le 15, à 8 heures du matin, nous découvrîmes le mont du roi à Attoui, qui nous restoit au nord-ouest-quart-ouest un demi-rumb ouest, à la distance de neuf milles. A midi, nous eûmes une brise légère de l'est, et un ciel serein. La hauteur prise à midi nous donna 21 degrés 43 minutes de latitude nord. A 6 heures du soir, les extrémités d'Attoui couroient du nord 20 degrés ouest au sud 85 degrés ouest, à 4 ou 5 lieues de distance.

Septembre 1787.

La soirée étant fort obscure, et le ciel couvert de nuages, à 7 heures nous marchâmes au plus près du vent vers le sud, revirant de tems en tems pendant la nuit. Le 16, à 5 heures du matin, nous portâmes sur l'île, et forçâmes de voile, à l'aide d'une brise légère de l'est. A 9 heures du matin, nous ne nous trouvâmes

Septembre 1787.

qu'à deux milles du rivage d'Attoui, qui nous restoit à l'est. Il vint aussi-tôt un grand nombre des naturels sous notre bord, qui nous apportèrent des patates *et du tarrow*, nous leur donnâmes des clous en échange. Notre latitude étoit à midi de 21 degrés 52 minutes nord. Nous continuâmes à gouverner sur la baie de Wymoa; mais le vent étant léger et variable, nous n'étions pas sans crainte de voir échouer notre projet. Un grand nombre de naturels vint à notre bord, et parut fort aise de nous revoir; plusieurs d'entr'eux demandèrent des nouvelles de *Popote*, et parurent fâchés de ne pas le voir avec nous. Nous leur parlâmes d'Abbenoue et de son fils Tyheira, et ils nous apprirent qu'ils étoient tous les deux à Oneehow.

Vers les 5 heures, notre ancien ami, *Long-shanks*, vint à bord; il étoit tellement enchanté de nous revoir, que les larmes

coulèrent le long de ses joues, et il fut même assez long-tems à calmer son émotion. Nous apprîmes de lui qu'Abbenoue étoit à Attoui, et non pas à Oneehow, comme on nous en avoit d'abord informé. Septembre 1787.

La petite brise que nous avions eu pendant l'après-midi, s'étant éteinte, à 6 heures nous jettâmes l'ancre d'affourche par 19 brasses fond de sable, à deux milles à l'est de notre ancienne position.

Peu de tems après Tyheira vint à bord; et pour répondre aux questions que nous lui faisions d'Abbenoue, il nous raconta une histoire qui nous causa beaucoup de peine, et dont voici l'abrégé. Depuis notre départ d'Attoui un vaisseau avoit mouillé dans ces parages, le capitaine avoit fort maltraité les habitans, et même en avoit tué quelqu'uns, cet événement avoit empêché son père de venir à notre

Septembre 1787.

rencontre, n'ayant pas pu reconnoître notre vaisseau à une aussi grande distance. Le capitaine Dixon lui dit que nous ne commencerions aucun trafic quelconque, qu'Abbenoue ne fût venu à bord. Tyheira envoya en conséquence une pirogue pour chercher son père, et donna le signal convenu pour lui faire connoître qu'il pouvoit venir en sureté. Nous eûmes le plaisir de voir venir à bord, en moins d'un quart-d'heure notre bon ami Abbenoue, et il parut enchanté de revoir ses anciennes connoissances, quoique fâché de ce que le capitaine Portlock (ou *Popote*, comme il le nommoit) n'étoit pas avec nous. D'après la description que Tyheira nous fit du vaisseau en question, nous conclûmes que ce ne pouvoit être que le capitaine Meares, qui avoit eu querelle avec les naturels : nous étions d'autant plus portés à le croire, que notre capitaine lui avoit recommandé de relâcher à At-

toui, de préférence aux autres îles. Nous demandâmes à Abbenoue quelques éclaircissemens sur cet objet, et il nous informa que le Nootka étoit parti d'Attoui vingt jours auparavant ; que le capitaine étoit *Enou* (méchant homme,) et qu'il n'avoit pas daigné faire le moindre présent, quoiqu'il eût été pourvu abondamment de toutes les productions de l'île.

Septembre 1787.

L'intention de notre capitaine étoit de ne rester ici qu'autant de tems qu'il seroit nécessaire pour nous fournir de cochons et de végétaux à l'usage du vaisseau, et de ne s'en pourvoir qu'en quantité suffisante pour la garde. Cet objet ne parut pas devoir nous retenir bien du tems, car dès le lendemain matin, 17, nous fûmes environnés de pirogues pleines de tarrow, de patates, de noix de cocos et de cannes à sucre. Plusieurs des Indiens avoient des cochons qui étoient très-gros : ceux qui

Septembre 1787.

avoient apporté les meilleurs, étoient Abbenoue, Tyheira, *Long-shanks*, et le vieux Toctoc, ce chef qui autrefois nous fournissoit une si grande quantité de tarrow. Nous eûmes bientôt acheté plus de cochons qu'il ne nous en falloit pour les emporter vivans. Le capitaine Dixon voyant l'impossibilité de les conserver, ordonna à l'équipage d'en tuer et d'en saler une quantité suffisante pour en remplir deux tonneaux.

Le 18, dès le matin nos ponts furent couverts d'Indiens : jusqu'à présent notre coutume avoit été de n'en admettre que très-peu à bord ; mais cette fois nous ne pûmes éviter de les recevoir, d'autant plus que le capitaine Portlock étant absent, nous étions bien aises de témoigner notre reconnoissance à tous ceux qui avoient rendu le moindre service aux deux vaisseaux.

Parmi nos nouveaux hôtes se trouvèrent la femme et les deux petits garçons de Tyheira, qu'il nous avoit amenés : l'aîné des deux étoit fort éveillé, et âgé d'environ quatre ans, le plus jeune étoit encore dans les bras de sa mère ; elle paroissoit aimer beaucoup ses enfans, elle étoit modeste et assez jolie : Tyheira, pour flatter nos capitaines, avoit nommé son aîné *Popote*, en l'honneur du capitaine Portlock, et le plus jeune *Ditteuna*, en celui du capitaine Dixon.

Septembre 1787.

Abbenoue nous informa que le roi se proposoit de venir à bord dans la matinée. Effectivement, vers les 10 heures, nous vîmes Tyheira s'avancer dans une grande double pirogue, suivie d'une autre où étoient sa fille et ses deux nièces : la suite de ces personnages importans étoit très-nombreuse, et en venant à bord ils chantoient tous ensemble un *heera*, ou chan-

Septembre 1787. son, meilleure qu'aucune de celles que nous avions entendues chanter dans ces îles.

Le roi témoigna beaucoup de satisfaction de nous revoir, et il s'informa de *Popote* avec tout l'intérêt possible. Lorsqu'il eut appris que nous ne resterions que le tems nécessaire pour nous procurer des provisions, il parut très-empressé de nous faire fournir toutes celles que son île produisoit.

Tous les chefs se montrèrent également jaloux de nous obliger; il semble même qu'ils ne songeoient plus à leurs intérêts, tant ils étoient ardens à nous donner des témoignages d'amitié, et à nous rendre les services qui dépendoient d'eux.

En te parlant des attentions et de

l'amitié dont tous les chefs nous ont donné des preuves, je ne dois pas omettre un trait qui te fera mieux connoître *Long-shanks*, et qui honoreroit l'homme le plus civilisé et le plus sensible. Septembre 1787.

Long-shanks s'étoit souvent rendu à bord, lors de notre dernière relâche à Attoui ; il connoissoit par conséquent toutes les personnes qui composoient notre équipage. Naturellement curieux, il saisit avec empressement l'occasion qui se présentoit de se mêler parmi eux, et de leur faire une infinité de questions, relativement à leur voyage. En descendant entre les deux ponts il rencontra le charpentier, qui étoit à peine convalescent d'une maladie de langueur qui l'avoit exténué pendant un tems considérable ; il étoit encore foible et pouvoit à peine se traîner. Sa paleur, et son visage décharné affectèrent singulièrement *Long-*

Septembre 1787.

shanks; les larmes roulèrent dans ses yeux, et il s'informa avec tendresse et avec compassion de sa maladie, et de sa situation actuelle. Le trouvant très-foible, il lui frotta doucement les cuisses et les jambes, en pressant ses nerfs et ses muscles, et chercha à le consoler du mieux qu'il pût. Il monta aussi-tôt sur le pont, rentra dans sa pirogue, et rama avec vîtesse vers le rivage, sans avoir pris congé, selon sa coutume ordinaire, d'aucun de ceux qui étoient sur le gaillard d'arrière; mais il revint bientôt après avec une belle volaille qu'il apporta au charpentier, lui disant de la faire cuire, et ajoutant qu'il espéroit que cela hâteroit sa guérison, et qu'il seroit mieux dans un jour ou deux.

Cette action prouve, que ces Indiens sont bien loin d'être privés de tous les sentimens de bienveillance; on peut aussi

en conclure que les maladies ne sont pas très-rares parmi eux. Septembre 1787.

A midi une brise fraîche s'étant élevée du nord, le capitaine Dixon auroit desiré lever l'ancre; mais en examinant notre provision de végétaux, il jugea nécessaire de l'augmenter : outre l'équipage nous avions maintenant à nourrir près de 80 cochons grands et petits que nous avions à bord. Le roi ne fut pas plutôt informé de nos besoins qu'il alla à terre avec Abbenoue, Toctoc, Tyheira et *Longshanks*, et tous promirent de revenir bientôt avec *arou arou*, c'est-à-dire une grande abondance de tarrow. Pendant ce tems nous démarrâmes et tînmes toutes choses prêtes pour le départ.

Vers les 3 heures, le roi et les chefs revinrent, chacun dans une double pirogue chargée de tarrow et de cannes à

Septembre 1787.

sucre ; de manière que nous nous trouvâmes complettement pourvus de toutes les denrées qu'il étoit possible de se procurer dans l'île.

La promptitude avec laquelle tout cela fut fait, et la manière généreuse dont toutes ces provisions nous furent apportées, nous surprirent et nous charmèrent en même tems ; notre capitaine, curieux de se montrer aussi empressé de témoigner sa reconnoissance, que les Indiens l'avoient été de nous prouver leur zèle obligeant, fit présent au roi d'un *pahou,* d'un grand manteau de revêche bordé de rubans, et d'un très-grand *toc*, qui lui firent tant de plaisir qu'il se crut dès-lors le plus grand monarque de l'univers. Les autres chefs eurent des présens de *tocs*, de haches, et de scies, qui furent reçus avec une égale satisfaction. Nous n'oubliâmes pas les dames, dont nous avions

à

à bord un assez grand nombre et du premier rang; nous leur donnâmes des boutons et des grains de verre pour se parer; en un mot tout le monde parut content, et s'empressa de nous faire des protestations d'amitié et de reconnoissance. Septembre 1787.

Avant de quitter définitivement ces îles, tu t'attends sans doute que je te donnerai des détails, en forme de supplément, à ce que je t'ai déjà dit, selon l'occasion, du pays et des gens qui l'habitent. Le peu de remarques que j'ai faites sont très à ton service.

Ces îles furent découvertes par le feu capitaine Cook, dans le dernier voyage qu'il fit dans l'Océan pacifique : il les nomma îles Sandwich, en l'honneur du comte de Sandwich, son protecteur, et qui étoit alors premier lord de l'amirauté.

Septembre 1787.

Cette découverte (1), qui, seule auroit suffi pour immortaliser son nom, fut la cause malheureuse de sa mort prématurée, puisqu'il perdit la vie à Owhyhée, par les suites d'une dispute qu'il eut avec les naturels.

Ces îles s'étendent du 18e. degré 15 minutes au 22e. degré 15 minutes de latitude nord, et du 154e degré 56 minutes au 160e. degré 24 minutes de longitude ouest. Elles sont au nombre de onze : savoir, Owhyhée, Mowée, Ranai, Morokinne, Tahoaroa, Moretoy, Whahoo, Attoui, Oneehoura, Nehow, ou Oneehow et Tahoura. Je ne puis te dire quelle est l'étendue de chacune de ces îles en particulier; tu dois voir par mes lettres an-

(1) Le capitaine Cook en eut la première vue le 28 janvier 1778.

térieures, que nous n'en avons qu'une connoissance assez superficielle: Owhyhée est celle qui se trouve située la plus au sud et à l'est, sa pointe méridionale gissant par le 18 degré 54 minutes de latitude nord, et sa pointe orientale par les 154 degrés 56 minutes de longitude ouest. Les autres îles courent au nord-ouest, et se trouvent dans l'ordre ci-dessus mentionné; la pointe septentrionale d'Attoui gît par les 22 degrés 15 minutes de latitude nord; et l'extrémité occidentale de Tahoura par les 160 degrés 24 minutes de longitude ouest.

Septembre 1787.

Mowée est placée après Owhyhée, et paroît avoir 20 milles de longueur, selon la description que nous a donnée le feu capitaine Cook; il doit se trouver à l'est de cette île une baie excellente, nous nous étions proposés d'y relâcher dans le mois de novembre dernier; mais nous

Septembre 1787.

ne pûmes exécuter ce projet, ayant été sans cesse contrariés par les vents. Les îles Tahoaroa et Morokinne sont situées entre Mowée et Ranai; elles ressemblent à deux jardins; j'ignore si elles sont habitées; Ranai est infiniment plus petite que Mowée; les productions en sont à-peu-près les mêmes que celles de toutes les autres îles. Moretoy suit immédiatement l'île de Mowée, par rapport à laquelle elle reste au nord et à l'ouest; son étendue paroît être à-peu-près la même que celle de Mowée.

Je crois que Whahoo est la plus grande île après Owhyhée; elle a plus de 30 milles de long et au moins cinquante dans sa plus grande largeur; la latitude de la baie dans laquelle nous jettâmes l'ancre est de 21 degrés 15 minutes nord.

L'île d'Attoui est à un peu plus d'un

degré de distance au nord-ouest de Whahoo; sa longueur est d'environ 30 milles, et dans sa plus grande largeur, elle en a environ 45. Celle d'Oneehoura est très-petite, elle est située entre Attoui et Oneehow, et produit principalement des ignames. L'île d'Oneehow est beaucoup plus grande, ayant environ dix milles de largeur; enfin, celle de Tahoura est la plus occidentale du grouppe, et je ne la crois pas habitée. Septembre 1787.

Ces îles sont en général montueuses, et quelques-unes des élévations sont très-considérables. Le capitaine King (1) a supputé que Monakaah et Monaroa (deux montagnes qui sont sur l'île d'Owhyhée) sont beaucoup plus hautes que le fameux pic de Teneriffe, et la montagne sur l'île

(1) Voyez le dernier Voyage du capitaine Cook, vol. III, page 104.

Septembre 1787. de Mowée paroît être peu inférieure en hauteur aux deux autres. J'ai déjà observé que les sommets des deux premières sont éternellement couverts de neige ; cependant les plantations nombreuses et bien cultivées qui sont autour de leurs bases, et les feuillages verds et touffus des arbres qui croissent et couvrent leurs flancs, détruisent absolument toute idée d'hiver. L'aspect que présente ces îles est également varié et agréable ; le voisinage de la mer est presque par-tout couvert de villages abrités des rayons du soleil par l'ombrage des branches bien feuillées des cocos, des palmiers, des mûriers, des gérofliers, des poivriers, etc. Plus l'œil s'égare dans l'intérieur des pays, plus il découvre de nouvelles beautés. On apperçoit à l'infini des plantations bien régulières, et toutes plus belles les unes que les autres. Ce paysage est couronné par des montagnes qui sont couvertes

jusqu'à leur sommet de la verdure d'un éternel printems. Septembre 1787.

Quoique ces îles soient situées entre les tropiques, l'expérience nous a cependant fait connoître que les vents alisés ne souffloient pas constamment dans ces parages, sur-tout à l'ouest de Whahoo. Le tems y est aussi très-variable. Un très-grand inconvénient de ces îles, c'est qu'elles n'offrent pas un seul bon havre. Je ne doute cependant pas que dans les mois d'été, les vaisseaux ne puissent mouiller avec sûreté dans la baie de Karakkakoa, à Owhyhée, ou dans celle de Wymoa à Attoui.

Le climat est à-peu-près le même que celui de toutes les îles qui se trouvent sous les tropiques. Le terme moyen du thermomètre pendant notre séjour dans ces parages fut de 80 degrés.

Septembre 1787.

Owhyhée est la plus fertile de ces îles, nous pouvons en attribuer la cause à son étendue; elle est la plus considérable de toutes, et sa population est proportionnée à sa grandeur; elle est aussi beaucoup mieux cultivée que les autres îles. Il n'est par conséquent pas surprenant que l'on puisse y trouver une si grande quantité de végétaux, etc.

Dans ma prochaine lettre je te rendrai compte de quelques particularités relatives à ces îles, et tu peux compter que je ne te communiquerai que celles dont je serai bien sûr, et que j'aurai observées moi-même. Je suis, etc.

W. B.



Septembre 1787.

LETTRE XLI.

A Attoui, le 18 septembre 1787.

Ce qui rend Owhyhée un excellent endroit de relâche, c'est le grand nombre de cochons qu'on y trouve; ils y sont très-beaux; la volaille y est en outre très-abondante. Quant aux végétaux, le fruit à pain, les patates et les bananes s'y trouvent à profusion ; le tarrow y est plus rare, et n'est pas très-bon ; il n'y a que peu d'ignames.

Attoui est certainement la seconde île pour les provisions, et elle est à quelques égards préférable à Owhyhée. Les cochons y sont très-beaux ; on y trouve une très-grande quantité d'excellent tar-

Septembre 1787.

row, des patates et des bananes. Cette île produit peut-être plus de noix de coco que toutes les autres ensemble. On y trouve du sel en abondance; il est beau et d'une qualité excellente pour saler le porc que l'on destine à l'approvisionnement. Ajoutez à cela que l'eau y est de la meilleure qualité, que les sources y sont très-nombreuses, et qu'on peut s'y procurer du bois au moins pour un certain tems. Les chefs s'attachent aisément aux intérêts de ceux avec lesquels ils trafiquent, et par ce moyen toutes les affaires se font avec la plus grande régularité.

Quoique Whahoo ne fournisse pas à beaucoup près autant de cochons et de végétaux que les deux îles que je viens de nommer, il faut néanmoins avouer que c'est l'endroit où l'on peut aisément se procurer les articles les plus néces-

saires, tels que le bois et l'eau. Et j'ai lieu de croire que sous peu d'années elle égalera par sa fertilité l'île d'Attoui. Ses habitans semblent prendre à cœur l'amélioration de leurs terres, et plusieurs parties de l'île ont totalement changé de face depuis que nous y avons mouillé pour la première fois. La baie où nous sommes et celle de Whitite sont couvertes de plantations nouvelles, très-bien entendues, et elles semblent cultivées avec le plus grand succès.

Septembre 1787.

Oneehow est remarquable par la grande quantité d'ignames qu'elle produit ; on y trouve aussi des racines douces, appellées, *tee* ou *tea;* elles sont ordinairement de la grosseur du poignet, mais il y en a de beaucoup plus grosses, et les habitans de cette île ont coutume de les cuire au four, avant de les échanger. Ces racines sont humides, pâteuses, et quand elles

Septembre 1787.

sont employées à propos, on en fait une bière excellente. Les autres îles produisent une quantité de cochons, des patates, des fruits à pain, du tarrow, des bananes et du sel. Cette dernière production rend ces îles supérieures à Otahiti, et à toutes les autres superbes îles de l'océan pacifique, dont aucune ne fournit cet article si utile.

Les cochons et les chiens sont les seuls quadrupèdes que l'on trouve ici. Les chiens sont de l'espèce de nos chiens de ferme ; ils sont tristes et pesans ; leurs oreilles sont pointues, et s'avancent vers le nez.

Il n'y a pas ici une grande variété dans les oiseaux : l'oiseau-bourdon duquel j'ai déjà parlé, y est beaucoup plus commun que tous les autres ; il y en a deux sortes : l'un est rouge, c'est celui que j'ai décrit ;

l'autre a la gorge d'un verd pâle, le dos et les aîles d'un brun clair. On y trouve aussi des canards, des terns, des chouettes, etc. Septembre 1787.

L'île de Tahoura qui est inhabitée, renferme une grande quantité d'oiseaux du tropique, et les Indiens s'y rendent souvent pour en attraper. Les poissons les plus communs sont les dauphins, les cavallies, les requins, et on fait beaucoup de cas de ces derniers, probablement à cause de leurs dents, et parce qu'ils servent d'aliment aux domestiques à qui l'on ne permet pas de manger les meilleurs poissons.

Les montagnes de ces îles sont toutes couvertes de bois; on y trouve des arbres de différentes espèces, mais deux plus particulièrement, dont un assez semblable au mahogony ou acajou, et l'autre à l'ébène.

Septembre 1787.

Il m'est impossible de déterminer le nombre des habitans de ces îles. Le capitaine King le fait monter à quatre cens mille ; mais, malgré ma déférence pour une autorité aussi respectable, je ne puis m'empêcher de croire ce calcul très-exagéré ; ce qui paroît assez évident d'après les méprises de ce genre que j'ai remarquées dans le même voyage. Le capitaine Cook étant à Attoui, conjectura qu'il y avoit trente mille habitans dans cette île, et il se fondoit sur le calcul de soixante villages, contenant chacun cinq cens personnes. Ce calcul est certainement trop fort; mais celui du capitaine King l'est bien davantage. Il prétend qu'il y a cinquante-quatre mille habitans à Attoui; il se trompe au moins de moitié. Si, du total de ces calculs, on fait une soustraction proportionnée à cette erreur, on trouvera deux cens mille habitans. Je suis persuadé que ce compte approche plus

du nombre réel, que les calculs du capitaine King, qui semblent plutôt faits d'après de simples spéculations, que d'après des observations exactes. Septembre 1787.

Ces Indiens sont naturellement doux, incapables de chercher à faire du mal, et ils sont susceptibles d'attachement. Ils ne se mettent pas aisément en colère. Leur air est vif et gai; ils sont toujours prêts à rendre aux étrangers les petits services qui dépendent d'eux, et ils poursuivent tout ce qu'ils entreprennent avec une diligence et une application constantes. S'ils s'attachent à quelqu'un, ils lui demeurent fidèles, et on ne les engage pas facilement à négliger les intérêts de ceux qu'ils ont une fois pris en amitié. J'ai décrit leurs bonnes qualités, mais je dois avouer leurs défauts avec la même franchise. Ils sont enclins au vol, et ne se font aucun scrupule de piller toutes les

Septembre 1787.

fois qu'ils en trouvent l'occasion. Ce sont sur-tout les *Towtows* qui commettent le plus de vols; mais n'ayant qu'une connoissance imparfaite de leurs mœurs, il m'est impossible de dire jusqu'à quel point ils regardent le vol comme un crime. Malgré cette inclination au larcin, ils ne se sont jamais rendus coupables de bassesse, quand nous leur avons confié quelque chose, de quelque valeur qu'elle ait pu être pour eux.

Leur langue est douce. Il y a beaucoup de consonnes dans leurs mots, et il semble qu'elle soit fort abondante; quand ils s'entretiennent ensemble, ils parlent extrêmement vîte; mais, quand ils conversent avec nous, ils n'emploient que les mots les plus expressifs, et ont soin d'omettre cette quantité d'articles et de conjonctions dont ils font usage entr'eux. Un vocabulaire étant plus capable de te

donner

donner une idée de leur langue, que toutes les descriptions que je pourrois en faire, j'ai joint ici une liste des mots dont j'ai appris la signification pendant mon séjour en cet endroit.

Septembre 1787.

Tanie, *époux.*
Cohaheene, *épouse* ou *femme.*
Madooa tanié, *père.*
Madooa whaheene, *mère.*
Titu nanie, *frère.*
Titu whaheene, *sœur.*
Titu, *enfant.*
Myre, *roi.*
Azec, *chef.*
Tow tow, *esclave* ou *valet.*
Tata, *homme* ou *monsieur.*
Boa, un *cochon.*
Manu, *volaille.*
Ei ha, *du poisson en général.*
Wharra, *patates.*
Neehu, *noix de coco.*
To, *canne à sucre.*
Wy, *eau.*
Tarro, *tarrow*, grosse racine de ce nom.
Poe, *gâteau de tarrow.*

Septembre 1787.

Maia, *bananes.*

Mano, *requin.*

Patai, *sel.*

Oofe ou Oooghe, *igname.*

Malarma, *le soleil.*

Maheina, *la lune.*

Booboo, *un bouton.*

Porema, *une quantité de boutons enfilés.*

Hou, *un clou.*

Mattou, *un hameçon.*

Araia, *un collier de plumes.*

Taheidey, *éventail* ou *chassemouches.*

Pahou, *lance.*

Tooheihe, *bois.*

Ava, *racine enyvrante.*

Matano, *présent.*

Avaha, *pirogue.*

Toa, *pagaie.*

Tibo, *gourde* ou *calebasse.*

Hi dirro, *descendez.*

Tabaou, *un seau.*

Taboo, *embargo.*

Touro, *corde* ou *ficelle de quelqu'espèce qu'elle soit.*

Toe, *une pierre de la forme d'une herminette*, ou *un morceau de fer plat.*

Pooninne, *malade.*

Marow maro, *habillement des hommes.*

Ahóu, *espèce de ceinture que portent les femmes.* Septembre 1787.

Enou, *mauvais.*

Myty, *bon, joli, beau, droit.*

Areca, *dans l'instant, tout à l'heure.*

Pe emy, *venez ici, apportez cela ici.*

Mere mere, *montrez-moi.*

Arre, *allez-vous-en, partez d'ici.*

Areüta, *sur la côte.*

Abbobo, *demain.*

Heeva, *chanson en chœur.*

Ete, *petit.*

Nooe, *grand.*

Oe, *vous.*

Moe, *dormir.*

Porore, *qui a faim.*

Meme, *lâcher de l'eau.*

Tooli, *faire ses besoins.*

Hone hone, *saluer.*

Paha, *peut-être.*

Arou arou, *grande abondance.*

Emotoo, *vieux, cassé, fort usé.*

Matte matte, *mort, tuer.*

Oure, *un refus, de quelqu'espèce qu'il soit.*

Owhytoenoa, *quel est votre nom?*

Poota poota, *un trou.*

Septembre 1787.

Poone poone, *un menteur, une personne artificieuse.*
Tihi, *un, une.*
Carna, *deux.*
Toro, *trois.*
Hah, *quatre.*
Areema, *cinq.*
Ahons, *six.*
Aheto, *sept.*
Ahanou, *huit.*
Heeva, *neuf.*
Hoome, *dix.*

Je me suis efforcé, autant qu'il m'a été possible, en écrivant les mots, de me conformer à la prononciation (1); et cependant il est probable qu'il y en a plusieurs qui pourroient affecter bien différemment l'oreille d'une autre personne : on peut sur-tout faire cette ob-

(1) Il faut observer que ces mots se trouvent ici suivant la prononciation angloise.

servation relativement aux noms des chefs.

Septembre 1787.

Ces Indiens sont pour la plûpart de taille moyenne, assez élancés, et ils ont les membres droits et bien proportionnés; quelques-uns des chefs ont de l'embonpoint, mais leurs femmes en ont encore plus, et leur peau est plus douce et plus unie que celles des femmes du commun, ce qui est dû au peu d'exercice qu'elles prennent, et aux excès qu'elles se permettent sur le manger. Ces Indiens ont en général un teint couleur de noisette, mais celui des femmes est moins brun ; leurs mains sont petites et leurs doigts d'une délicatesse extrême.

Les naturels des deux sexes sont presque nus ; les hommes n'ont pour tout vêtement qu'une espèce de ceinture appellée *marrowy*, qui suffit à peine pour

Septembre 1787.

couvrir les parties naturelles; mais *l'ahou* ou ceinture de femmes est un peu plus large, et descend ordinairement jusqu'au milieu des cuisses.

Les hommes conservent leur barbe, et se coupent les cheveux très-courts de chaque côté de la tête, mais ils les laissent croître depuis le front jusqu'à la nuque du cou, de sorte que leur chevelure ressemble à une sorte de casque; les cheveux des femmes sont coupés de très-près au derrière de la tête et sur le sommet mais leur toupet ressemble à celui de nos petits-maîtres, et elles le garnissent fréquemment d'huile de coco et de chaux faite avec des coquillages, ce qui fait souvent paroître leur chevelure d'une vilaine couleur de sable. Elles portent comme ornemens des guirlandes de fleurs qu'elles s'arrangent sur la tête suivant leur fantaisie : pour bracelet elles ont une

coquille attachée au poignet, et c'est le goût qu'elles ont pour cette parure, qui a donné tant de valeur aux boutons parmi ces Indiennes enjouées; elles portent aussi une sorte de collier, composé de différentes espèces de coquillages qu'elles attachent à un cordon; mais leur plus magnifique ornement est un collier, ou *araia* fait des plumes de l'oiseau bourdon, et si artistement fixées sur un ruban, que la surface en est aussi unie que celle du velours: ces plumes, dont les couleurs sont si riches et si variées, donnent à cette parure un air tout-à-la-fois distingué et élégant.

Septembre 1787.

Les bonnets et les manteaux des hommes sont encore plus beaux et plus riches; ils sont à-peu-près de la grandeur de ceux que portent les Espagnols. Les plumes sont attachées sur un reseau, et forment des carrés ou des triangles rouges

Septembre 1787.

et jaunes, ce qui leur donne beaucoup d'éclat. Les bonnets sont d'osier et de la forme d'un casque; la partie élevée, qui prend du front et descend jusqu'au derrière du cou est ordinairement couverte de plumes jaunes, et les côtés le sont de plumes rouges. Ces bonnets et ces manteaux ont un air de magnificence qui ne le cède ni à l'or ni à la pourpre.

De telles parures sont vraiment élégantes, mais elles sont rares; il n'y a que les chefs les plus distingués par leur rang, qui en aient, et ils les réservent pour les occasions extraordinaires. Ils ont des manteaux moins riches, qui n'ont qu'une bordure de plumes rouges et jaunes, et le reste est couvert de plumes d'oiseaux du tropique et de fregates.

Ce n'est pas seulement dans ces manteaux et dans ces bonnets que l'on peut

remarquer l'adresse et le génie inventif de ce peuple, en fait d'ornement; leurs nattes sont aussi joliment travaillées qu'aucune qui se fabrique en Europe; elles sont ornées de différentes figures faites avec une teinture rouge: celles sur lesquelles ils couchent sont unies et plus communes, mais travaillées avec le même soin et la même régularité. Septembre 1787.

La toile est un article dans lequel ils déployent également leur goût et leur invention. Ils la font avec le mûrier à papier des Chinois, (*morus papifera*): comme c'est une substance tendre et malléable, en l'étendant avec de petits morceaux de bois, ils lui donnent jusqu'à douze et dix-huit pouces de large, et après cela ils y impriment différentes sortes de dessins et mettent beaucoup de variété dans les couleurs qu'ils y employent. La propreté et l'élégance de ces ouvrages ne

Septembre 1787.

dépareroient pas la boutique d'un de nos marchands de toiles de Londres.

Je ne pus jamais apprendre comment ils impriment cette toile. Ils extraient leurs couleurs de différentes plantes qu'ils trouvent dans les bois. Ils ont encore une autre sorte de toile beaucoup plus fine que l'autre, et à laquelle ils donnent plus de largeur : elle est blanche ; les femmes des chefs en font une draperie qu'elles ajoutent fréquemment à leur *hahou*. Les personnes des deux sexes font usage d'éventails et de chasse-mouches.

Les éventails sont carrés, assez ordinairement faits de côtes de noix de coco, et le manche en est orné de cheveux. Les chasse-mouches sont très-curieux, ils les font avec des plumes de frégates, leurs manches sont décorés de morceaux de bois et d'os, de sorte qu'à

une certaine distance on les prendroit pour des ouvrages de marqueterie. Septembre 1787.

Les hameçons sont faits des écailles de l'huitre à perle, et sont formés de manière à servir en même tems d'hameçon et d'appât. Ceux qui sont destinés à prendre des requins sont faits de bois, et infiniment plus grands.

Outre les différentes espèces de lignes à pêcher, dont j'ai déjà parlé, ils ont plusieurs autres sortes de cordages faits de différens matériaux : ceux de la moins bonne qualité nous servoient à arrondir nos cables, les meilleurs étoient employés à d'autres usages, et les lignes à pêcher faisoient de bons garans de palau, d'excellentes cordes pour les vergues de perroquet, etc. J'ai déjà fait mention des corbeilles que nous vîmes à Owhyhée. Il s'y trouve aussi quelques oreillers quarrés

Septembre 1787.

faits des mêmes matériaux que les nattes, et qui, à ce que l'on m'assure, ressemblent à ceux dont se servent les Chinois.

Les filets sont très-larges et faits avec beaucoup d'adresse. Je ne puis vous instruire de l'usage auquel les Indiens les employent; mais il est certain qu'ils ne sont pas uniquement destinés à servir d'ornement.

La forme de leurs gourdes ou calebasses, est si différente que cela me fait croire qu'ils ont quelques moyens industrieux, qui nous sont inconnus, pour la varier de tant de manières. Les unes sont contournées en globe avec un long cou étroit comme une bouteille; d'autres sont de forme circulaire et d'une égale largeur d'un bout à l'autre: quelques-unes, quoiqu'elles se rétrecissent vers l'ouverture, sont encore néanmoins assez

larges à cet endroit pour qu'on puisse y passer la main ; plusieurs d'entr'elles sont tàchetées en lignes ondoyantes, qui à une certaine distance, font l'effet de la peinture. Septembre. 1787.

Je t'ai dit relativement à leurs plantations tout ce qu'il m'a été possible d'apprendre à ce sujet, et je n'ai pas eu l'occasion d'en voir d'autres que celles où étoit cultivé le tarrow; mais je ne doute pas qu'ils n'apportent un soin égal à la culture des autres productions du pays.

Leurs maisons qui ressemblent, pour la forme, à des meules de foin, sont couvertes de joncs ou de glayeul ; l'entrée est si basse que l'on ne peut presque y pénétrer qu'en rampant : quelques planches posées contre l'ouverture de cette hutte y tiennent lieu de porte. L'ordre et la propreté règnent dans l'intérieur de

Septembre 1787.

ces maisons, où une natte grossière est étendue par terre en forme de tapis : comme elles ne sont pas divisées en plusieurs appartemens, l'endroit destiné pour reposer est un peu plus élevé que le reste, et couvert de nattes plus fines. Ils placent sur un banc de bois leurs ustenciles, tels que des gourdes, des jattes et des plats de bois, en quoi consiste en général tout leur ameublement. Ceux qui possèdent des cochons ou de la volaille les gardent dans de petits réduits destinés à cet usage, en dehors de leurs maisons.

C'est une coutume universellement usitée parmi les Indiens de faire cuire leurs viandes de la manière suivante. Ils creusent dans la terre un trou assez profond pour tenir lieu de four. Ils placent au fond un grand nombre de pierres brûlantes qu'ils couvrent de feuilles, et

posent sur ces feuilles la viande qu'ils ont dessein de faire cuire; cette viande est recouverte d'une nouvelle couche de feuilles, et par-dessus un autre lit de pierres brûlantes : cela fait, ils bouchent le four. S'ils font cuire un cochon, ils lui remplissent encore le ventre de ces pierres brûlantes. L'habitude leur a rendu si familière cette façon d'apprêter leurs viandes, qu'ils sont capables de déterminer avec exactitude le tems auquel elles sont suffisamment cuites; nos gens ne pouvoient les égaler dans leur manière de préparer le tarrow ou les ignames. Ils font aussi des jeunes têtes de tarrow un mets qui nous a paru aussi agréable que les plus excellens légumes, mais il ne nous a jamais été possible de les manger quand ç'a été nos gens qui les ont fait bouillir.

Septembre 1787.

Les viandes les plus estimées, telles

Septembre 1787.

que la chair de cochon et la volaille sont entièrement réservées pour les *arees.* La chair de chien est regardée comme un mets des plus délicats.

Les *towtows* et les femmes se nourrissent en général de poissons et de légumes. Leur principal mets consiste en une espèce de gâteau fait avec du *tarrow.* Le dauphin est le poisson qu'ils préfèrent à tous les autres ; et l'apprêt particulier qu'ils lui donnent le met en état d'être conservé aussi longtems qu'ils le jugent à propos. Je n'ai jamais pu savoir pour quelle raison la viande étoit interdite aux femmes. Cette coutume ne provient sûrement pas de la rareté des animaux, puisqu'ils sont en assez grand nombre dans ces îles pour suffire aux besoins de tous leurs habitans : les femmes des *arees* ont cependant quelquefois la permission d'en manger.

Les

Les couteaux que les Indiens emploient pour tuer et apprêter les cochons, sont faits de dents de requin, tellement arrangées, qu'ils s'en servent pour couper leurs viandes avec autant de promptitude que de dextérité. Septembre, 1787.

Leurs pirogues ne sont pas seulement adroitement construites ; elles sont en même tems des preuves de l'industrie et de la patience de ces insulaires. Ils les font d'un seul arbre, et on en voit depuis douze jusqu'à quarante et cinquante pieds de longueur. Il faut sans doute aux Indiens un long espace de tems et une constance infatigable pour creuser ces arbres, et pour donner à leurs extrémités la forme qu'elles ont, puisqu'ils n'ont, pour surmonter des difficultés immenses, qu'un petit nombre d'outils grossiers et insuffisans. Ces pirogues ont ordinairement un pouce d'épaisseur. Leurs côtés

Septembre 1787.

sont élevés par des planches fixées tout autour avec beaucoup d'adresse. Les pirogues simples n'ont qu'un rebord qui s'élargit horizontalement des deux côtés, et assure leur équilibre. Les doubles pirogues sont composées de deux pirogues simples sans rebord, qui tiennent l'une à l'autre, au moyen de plusieurs perches courbées en demi-cercle, et qui sont fortement attachées aux différentes parties de ces deux pirogues. Au-dessus de ces perches, et paralèllement à la double pirogue est une espèce de plate-forme qui sert à transporter d'un lieu à un autre des cochons, des légumes, etc., et qui est en même tems un siège commode pour les personnes distinguées des deux sexes, tandis que les *Towtows* qui pagayent sont toujours assis dans la pirogue. Leurs pagaies ou rames ont environ quatre ou cinq pieds de longueur, et ressemblent beaucoup à la pelle des boulangers.

Ces insulaires sont très-adroits à la pêche. Je vais vous citer à ce sujet deux faits dont j'ai été témoin. Un jour un grand nombre d'Indiens rôdant autour de notre vaisseau dans leurs pirogues, un de nos messieurs qui pêchoit avec une ligne et un petit hameçon, vit l'appât qu'il y avoit mis emporté par un gros poisson. Ne voulant pas perdre sa ligne, qui étoit une de celles dont se servent les habitans des îles Sandwich, que l'on regardoit comme une chose curieuse, il la tira de l'eau, et n'osoit pas la jetter une seconde fois. Un Indien l'ayant prié de la lui laisser diriger, il la lui confia; le poisson revint à l'amorce; l'Indien l'amusa pendant quelque tems, et ne tarda pas à l'attirer dans sa pirogue. Ce poisson étoit un large cavally, et pesoit cent livres. Une autre fois, un gros requin ayant saisi une petite ligne qu'on venoit de confier à un Indien qui se trouvoit alors près de notre

Septembre 1787.

Septembre 1787.

vaisseau, il suivit le requin à la distance de près de deux milles, sans endommager la ligne, et le saisit enfin en tirant l'hameçon aussi perpendiculairement qu'il étoit possible.

Leur manière de sculpter est encore une preuve de l'industrie et de l'adresse de ces Indiens. Ils ont un grand nombre d'images de bois qui représentent des figures humaines, et qu'ils honorent comme leurs dieux. Je doute cependant que la religion soit fort respectée parmi ces insulaires, puisque je pouvois me procurer tous leurs dieux pour quelques *tocs*. Il arrive quelquefois que les plats dans lesquels leur *ava* est servi sont supportés par trois de ces petites figures que je regarde comme des-chefs-d'œuvres. Les jattes et les plats sont faits d'une espèce de bois ressemblant à l'ébène; la perfection et le poli de l'ouvrage sont sinon su-

périeurs, au moins égaux à tout ce qui sort des mains de nos tourneurs. Septembre 1787.

Les naturels de ces îles ne paroissent sujets qu'à un très-petit nombre de maladies; et quoique leurs liaisons avec les européens leur en aient fait contracter une qui leur étoit inconnue, leur genre de vie est si simple, qu'ils paroissent être totalement indifférens à ce sujet.

Je suis porté à croire que la plupart de leurs maladies proviennent de l'usage immodéré qu'ils font de l'*ava*. Cette liqueur affoiblit la vue; elle couvre le corps d'une espèce de lèpre; elle altère la constitution; enfin elle occasionne des paralysies, une décrépitude prématurée, et abrége leurs jours.

Je t'ai déjà donné une idée du *taboo:*

Septembre 1787.

il est ordinairement imposé par les prêtres, et quelquefois par une personne qui en est chargée, et qu'on désigne sous le nom de *tonata*, ou l'homme à *taboo*. Quand un espace de terrein est *taboé*, les bâtons dont on se sert pour en marquer les limites, ressemblent à nos baguettes de fusil, et on les entortille d'une touffe de poil de chien.

Les *heevas*, (chansons des Indiens) ne peuvent pas être notées, parce qu'elles ressemblent moins à un chant musical qu'à une manière de parler prompte et énergique, et les musiciens paroissent prêter plus d'attention aux mouvemens du corps qu'aux modulations de la voix. Ce sont assez généralement les femmes qui exécutent ces concerts. Elles commencent d'abord par suivre dans leurs chants une marche lente et régulière. Le ton devient insensiblement plus vif et

plus animé, et se termine enfin par des éclats de rire et par des contorsions.

Septembre 1787.

Il est évident que ces Indiens n'ont pas la moindre idée de la mélodie, les sons et les modulations de leurs airs étant invariablement les mêmes. Cependant il paroît y avoir un degré d'invention (je dirois presque de poésie) dans la composition de leurs chants qui sont souvent *inpromptu.* Les fréquens éclats de rire par lesquels ils sont interrompus, sont sans doute excités par quelqu'allusion ingénieuse ou plaisante que les virtuoses ont l'art de placer dans ces chansons.

Les armes de ces Indiens sont des lances, des frondes, des arcs et des flèches.

Les lances sont des bâtons d'un bois semblable à l'acajou, qui ont environ six pieds de longueur, et dont l'une des ex-

Septembre 1787.

trémités est barbelée, et l'autre presque pointue. Ils se jettent ces lances les uns aux autres, et ceux qui sont adroits blessent souvent leurs ennemis à une distance considérable. Ils manient aussi la fronde avec beaucoup de dextérité et d'avantage. Les arcs et les flèches sont faits de roseaux si minces que j'ai peine à concevoir comment ils peuvent leur être utiles. Mais, n'ayant pas eu occasion de les voir combattre, et n'ayant reçu des Indiens que des informations imparfaites, je ne pourrois avancer sur ce point que des conjectures.

Ils ont des tambours qu'ils battent pour accompagner leurs *heevas*, et dont la hauteur est d'environ douze à seize pouces. Les côtés sont percés de plusieurs trous, et une peau de chien est étendue sur l'une des extrémités: ces tambours ne rendent qu'un son triste et sourd.

Les individus des deux sexes ont le corps *tatoué;* mais cette coutume est plus généralement en usage parmi les hommes, qui le sont souvent d'une manière très-curieuse. Je n'ai jamais pu savoir si c'étoit une marque de distinction ou un simple ornement. Leur façon de se saluer respectivement est de joindre leurs nez ensemble : cette jonction est regardée comme le gage et l'assurance de l'amitié. Septembre 1787.

Les hommes et les femmes nagent avec une adresse surprenante ; ce qui me paroît vraiment extraordinaire, c'est qu'ils ne sont nullement intimidés à l'approche d'un requin. J'ai souvent vu des Indiens s'élancer de leurs pirogues dans la mer pour en retirer des entrailles de cochons que nos matelots y avoient jettées, au moment même où un requin cherchoit à s'en emparer.

Septembre 1787.

On ne peut pas douter que ces peuples n'aient quelqu'idée d'un *être suprême,* ou plutôt qu'ils ne croient à l'existence de plusieurs êtres d'une nature supérieure à la leur. Les fonctions des prêtres consistent principalement à diriger et à veiller au culte; à régler les cérémonies des funérailles, et probablement à réciter les prières d'usage dans ces sortes d'occasions. Mais le peu de tems que nous avons passé dans ces îles ne nous ayant pas mis à portée d'être témoins d'aucune de ces cérémonies, je n'entreprendrai point de t'en donner des détails qui seroient tout au moins vagues et incertains.

Je t'ai déja dit que les sacrifices humains n'étoient pas inconnus dans ces îles; nous sommes parfaitement sûrs que cette horrible coutume existe encore parmi ces peuples, quoiqu'ils aient le ca-

ractère bon, amical et humain, et qu'ils soient beaucoup plus près de l'état de civilisation que les malheureux habitans des côtes sauvages de l'Amérique. Je m'abstiendrai de faire des observations sur ce chapitre, te laissant le soin de tirer les observations qui doivent naturellement suivre de ce court exposé. Je finirai ma lettre en ouvrant un champ encore plus vaste à tes recherches.

Septembre 1787.

Le capitaine Cook, dans son dernier voyage à l'océan pacifique, a démontré, par la plus incontestable de toutes les preuves, (l'affinité du langage) que les habitans des îles Sandwich descendoient des Malaïes, et qu'ils sont d'une même tribu que les peuples qui habitent la nouvelle Zélande, les nouvelles Hébrides et les Marquises, etc., qui s'étendent du 20 degré de latitude nord, au 176 degré de longitude ouest, 47 degrés de latitude

Septembre 1787. sud, et du 100e. degré de longitude ouest.

Combien de gens, parmi les peuples civilisés, ont employé une partie considérable de leur vie à former des hypothèses plus ou moins ingénieuses, pour prouver de quelle manière les extrémités éloignées du globe s'étoient peuplées ! Le continent de l'Amérique a fixé, depuis sa découverte, l'attention des hommes les plus savans, qui ont cherché à deviner le secret de sa population. Aujourd'hui, que cette partie du globe est si exactement connue, il sera plus facile de parvenir à connoître l'origine des différentes peuplades qui l'habitent, que celle des habitans de cette multitude d'îles dont je viens de parler, et qui sont éparses sur la surface des mers, à une distance immense les unes des autres.

Peut-on se livrer à ces réflexions sans s'écrier : *O altitudo !* Septembre 1787.

W. B.

LETTRE XLII.

A Macao, le 9 novembre 1787.

Je t'ai dit, dans ma lettre précédente, que nos bons amis les naturels d'Attoui nous avoient fourni en abondance, dans l'après-midi du 18 septembre, des cochons, du tarrow et des cannes à sucre. Tout étant prêt pour notre départ, nous levâmes l'ancre et nous fîmes force de voiles pour sortir de la baie de Wymoa. Les insulaires parurent alors desirer de prendre congé de nous, et nous mîmes en panne pour leur donner la facilité d'approcher dans leurs pirogues. Ils nous firent leurs

Septembre 1787.

adieux avec un *proha* universel, c'est-à-dire, en nous souhaitant un bon voyage, et en nous prodiguant les marques de la sincérité de l'attachement qu'ils avoient pour nous.

A 6 heures du matin, le mont du Roi nous restoit au nord 66 degrés est, à la distance de 8 lieues, et la pointe méridionale d'Oneehow à l'ouest. Pendant la nuit nous gouvernâmes au sud-quart-sud-est, favorisés d'une brise fraîche de l'est-nord-est. Le 19, à 6 heures du matin, nous revirâmes et portâmes au sud-sud-ouest.

La Chine étoit alors le but vers lequel nous tendions, et nous trouvant dans la même latitude, il ne nous restoit qu'à parcourir les longitudes; mais notre capitaine jugea qu'il seroit plus prudent de gouverner au sud jusques vers le

13e ou 14e degré de latitude nord, et ensuite de faire l'ouest. Ce trajet nous promettoit plus sûrement la rencontre d'un bon vent alisé. Le capitaine Cook avoit reconnu, dans son dernier voyage, que vers le 20 et le 21e degré de latitude, sous le vent de ces îles, les meilleurs vents étoient au moins légers, et très-souvent variables.

Septembre 1787.

Le 19 et le 20, nous eûmes une belle brise constante de l'est; pendant la nuit, nous serrâmes le vent au sud, et à la pointe du jour, nous gouvernâmes au sud-sud-ouest.

Le 20, pendant la nuit, nous eûmes des raffales, accompagnées de pluie; le 21, des brises légères et tems nébuleux. Notre latitude, observée à midi, étoit de 18 degrés 23 minutes nord, et notre longitude de 161 degrés 13 minutes

Septembre 1787.

ouest; la déclinaison du compas est ici de 8 degrés à l'est.

Du 21 au 25, nous eûmes une brise fraiche de l'est. Le 25, notre latitude, observée à midi, étoit de 13 degrés 22 minutes. Comme nous n'avions pas intention de porter plus loin au sud, nous changeâmes de route et gouvernâmes à l'ouest-quart-sud-ouest; la déclinaison du compas étoit de près de 12 degrés à l'est.

Octobre 1787.

Depuis ce jour jusqu'au 8 octobre, nous eûmes à-peu-près le même tems; la chaleur fut extrême, le thermomètre se tenant entre 88 et 91 degrés. Nous avions des bourasques fréquentes et fortes, principalement pendant la nuit, et elles étoient accompagnées de pluie et d'éclairs. Le 8, nous étions par les 13 degrés 24 minutes de latitude, et par les 187 degrés 37 minutes de longitude ouest. A 9 heures du

du soir, nous essuyâmes une forte bourasque, accompagnée d'une grosse pluie; nous ferlâmes toutes les voiles, et portâmes sous le vent; mais sur les 11 heures, le tems devint plus modéré. Octobre 1787.

Comme cette partie de l'Océan est fort sujette aux raffales, sur-tout pendant la nuit, nous avions tous les soirs, au coucher du soleil, la précaution de prendre les ris aux huniers, et de tenir tout en état, afin de ne point craindre les tourbillons inattendus, et d'éviter en même-tems que rien ne fût emporté par les coups de mer.

Le 22, pendant la nuit, nous essuyâmes encore deux bourasques violentes, mais heureusement elles ne nous causèrent aucun dommage; elles furent accompagnées d'une grosse pluie, de tonnerre et d'éclairs.

Octobre 1787.

Je ne puis m'empêcher d'appliquer à ces sortes de circonstances, l'allusion que fait Addisson, dans son poëme intitulé *Campagne.* Des coups de vents aussi impétueux et aussi subits, sont au-dessus des foibles efforts que pourroient faire les hommes pour se garantir de leurs effets funestes, s'ils n'étoient protégés par une puissance surnaturelle; et nous pouvons dire avec certitude de l'ange exécuteur des volontés célestes :

Calme et serein, il repousse les vents furieux ;
Et fier d'exécuter les ordres du Tout-Puissant,
Il vole au milieu des tourbillons, et dirige le cours
de la tempête.

Du 12 au 20, nous eûmes une brise constante de l'est et un tems nébuleux ; nous avions presque toutes les nuits des raffales, mais elles étoient moins fortes que les précédentes. Le 20, notre latitude étoit à midi, de 114 degrés 1 minute

nord, et notre longitude de 210 degrés 24 minutes ouest; la déclinaison du compas étoit de 7 degrés à l'est. Octobre 1787.

Le 21 à midi, notre latitude étoit de 14 degrés 11 minutes nord, et notre longitude de 212 degrés 16 minutes ouest. Nous mîmes en panne pendant la nuit, et portâmes le cap au nord, nous attendant à chaque instant à découvrir quelques-unes des îles des Larons; et il étoit nécessaire de prendre toutes les précautions possibles pour nous garantir des dangers que l'on court dans ce voisinage.

Le 22, à la pointe du jour, nous virâmes vent arrière, et forçâmes de voile en gouvernant à l'ouest-quart-nord-ouest, et nous continuâmes à avoir une brise constante de l'est, et un beau tems. A 10 heures et demie, nous vîmes terre qui nous restoit au nord 58 degrés ouest.

Octobre 1787.

Pendant la matinée, nous vîmes autour du vaisseau une grande quantité de petites bonites; nos gens en attrapèrent plusieurs à la ligne; nous vîmes aussi beaucoup de *ganetts* qui voloient près des terres, et ce furent les seuls oiseaux qui se présentèrent à nos yeux. Ces oiseaux se nourrissent des petites bonites dont je viens de parler; nous les voyions fréquemment s'élancer dans la mer avec une rapidité surprenante pour se saisir de leur proie, qu'ils dévoroient sur la surface des eaux, avant de reprendre leur vol. A midi, nous découvrîmes deux îles, dont l'une nous restoit au nord 55 degrés ouest, et l'autre au nord 80 degrés ouest, à la distance de quatre milles; notre latitude étoit de 14 degrés 47 minutes nord.

En avançant près des terres, nous apperçûmes trois îles que nous prîmes pour Tinian, Aguigan et Saypan, d'après la

description qu'en a faite l'amiral Anson. A 4 heures, la pointe orientale de Tinian portoit nord 30 degrés est, à la distance de 4 lieues, le pic de Paypan nord-nord-est, et l'extrêmité occidentale d'Aguigan nord-ouest-quart-de-nord, à la distance de quatre milles.

Octobre 1787.

A l'extrêmité occidentale d'Aguigan se trouve une très-petite île, ou plutôt un grand rocher, qui n'en est éloigné que de la longueur d'un cable.

D'après nos observations, Tinian gît par les 15 degrés de latitude nord, et par les 214 degrés 30 minutes de longitude occidentale.

Une chose qui rend ces îles remarquables, est qu'on n'y trouve point de rochers ni de bas-fonds, de sorte que les vaisseaux peuvent les ranger pendant la

Octobre 1787. nuit sans avoir rien à redouter, pourvu que le tems soit modéré. Tinian est la plus grande de ces îles; elles courent presque du sud-est au nord-ouest; Saypan est la plus considérable après Tinian; mais, comme elle se trouvoit plus éloignée de notre route, je ne puis t'en donner la plus légère idée. Aguigan ne paroît pas avoir plus de six milles de longueur, et sa largeur est peu considérable. Le sol de toutes ces îles est en général assez plat, excepté le pic de Saypan dont je t'ai déjà parlé.

L'auteur du Voyage autour du Monde, de l'amiral Anson, donne la description la plus riante de Tinian, non-seulement en conséquence du magnifique païsage que cette île offre à la vue, mais encore de la variété et de la quantité des rafraîchissemens qu'elle produit. Il est possible que ce récit ait été exagéré. Ces navigateurs se trouvant dans la plus grande

Octobre 1787.

détresse, faute de vivres, lorsqu'ils relâchèrent dans une île où ils trouvèrent à se pourvoir de tout ce qui leur étoit nécessaire, il n'est pas surprenant que cet endroit leur ait paru un paradis terrestre. Que cette île soit, ou non, telle qu'on l'a dépeinte, nous n'eûmes pas, grace à Dieu, besoin d'y relâcher; il nous restoit encore à bord plus de trente cochons vivans; tous les gens de l'équipage jouissoient d'une santé parfaite, et tout s'accordoit à nous promettre une prompte traversée à la Chine.

A six heures de l'après-midi, le centre d'Aguigan nous restoit au nord 83 degrés est, à la distance d'environ cinq lieues, et le tems étant très-beau, nous continuâmes notre route pendant la nuit, ayant le cap à l'ouest-quart-nord-ouest.



Depuis ce jour jusqu'au 31, le tems

Octobre 1787.

fut à peu près le même; un vent alisé soufflant constamment de l'est, occasionna une forte houle à l'est-nord-est : nous avions de fréquentes raffales, accompagnées d'une grosse pluie. Le 31, à midi, notre latitude étoit de 19 degrés 52 minutes, et notre longitude, suivant des observations lunaires, de 233 degrés; la déclinaison du compas étoit presque imperceptible.

Novembre 1787.

Le premier novembre, nous eûmes une brise modérée et un très-beau tems; notre latitude étoit, à midi, de 20 degrés 18 minutes, et notre longitude de 233 degrés 12 minutes ouest; la déclinaison du compas étoit d'environ un degré à l'ouest.

Vers le soir, nous commençâmes à essuyer quelques coups de vent; nous prîmes en conséquence deux ris aux hu-

niers et un ris à la grande voile; il s'éleva une très-forte houle au nord, et nous eûmes des éclairs de tous les points de l'horison. La nuit, le vent fraîchit considérablement, et continua à souffler avec force, pendant toute la journée du 2, excepté dans quelques momens. Nous étions à midi par les 21 degrés 2 minutes de latitude nord, c'est-à-dire, près de la latitude des îles Bashée. A 8 heures, nous marchâmes au plus près à l'ouest, ne jugeant pas prudent de courir sur la terre pendant la nuit. A minuit, nous mîmes le cap au nord-nord-ouest, et le 3, à la pointe du jour, le tems étant assez modéré, nous forçâmes de voiles, et portâmes vers l'ouest; notre latitude étoit, à midi, de 21 degrés 5 minutes nord, et notre longitude de 237 degrés 24 minutes ouest. L'après-midi, nous eûmes une forte brise de l'est, et quelques-uns de nos gens crurent découvrir terre vers le nord-

Novembre 1787.

Novembre 1787.

ouest; mais il est très-douteux qu'ils la vissent réellement. A 9 heures du soir, nous diminuâmes de voiles; nous serrâmes le vent au nord, et courûmes des bordées pendant la nuit. Le 4, dès la pointe du jour, nous remîmes toutes les voiles au vent, et portâmes à l'ouest. Pendant la matinée, le vent fut modéré, le tems brumeux, et nous avions une forte houle du nord-nord-est.

A deux heures, nous découvrîmes une petite île qui portoit nord 40 degrés ouest, à la distance d'environ 5 lieues. Nous ne l'eûmes pas plutôt apperçue que nous vîmes une terre plus élevée, qui étoit derrière, et que nous reconnûmes bientôt pour une île infiniment plus grande que la première : comme nous n'avions pas fait d'observations à midi pour déterminer notre latitude, nous ne pûmes que former différentes conjectures sur ces terres,

les uns croyant que la grande île étoit la pointe méridionale de l'île Formose, et que la petite devoit être Villa-Rété : nous les reconnûmes peu après pour Botel-Tobago-Xima. Novembre 1787.

A 6 heures, la terre nous restoit au nord 24 degrés ouest à la distance de 12 milles. Le tems étoit encore épais et brumeux ; vers les 9 heures, nous serrâmes le vent au sud, et nous courûmes des bordées pendant toute la nuit. Comme nous jugions que Villa-Rété étoit à l'ouest, il n'auroit pas été prudent de courir dans ce rumb.

Dans la matinée du 5, nous eûmes de fréquentes raffales, accompagnées de pluie et d'une forte houle au nord. Nôtre latitude étoit à midi de 21 degrés 55 minutes nord ; et notre longitude de 239 degrés 37 minutes ouest. Vers le soir,

Novembre 1787.

le vent soufflant grand frais, nous prîmes tous les ris aux huniers, et nous sachant à l'abri de tout danger, nous forçâmes de voiles pendant la nuit, en gouvernant à l'ouest-nord-ouest, aidés d'un vent frais de nord-nord-est.

Le 6, à la pointe du jour, nous déployâmes toutes nos voiles; le tems étoit assez modéré, et le vent toujours au nord. Notre latitude, à midi, étoit de 21 degrés 37 minutes, et notre longitude de 241 degrés 55 minutes ouest; pendant l'après-midi, nous eûmes une forte brise, un tems nébuleux et une grosse houle au nord. Les nuits étoient obscures, et nous avions presque toujours des raffales; en conséquence, tous les soirs, nous prenions tous les ris au grand hunier, et un ris à la grande voile.

Le 7, à huit heures du matin, nous

découvrîmes la terre, portant nord-ouest à la distance de 4 ou 5 lieues. La sonde nous rapporta 25 brasses, fond de sable gris. Dans la matinée nous dépassâmes six bâteaux de pêcheurs Chinois; notre latitude étoit à midi de 22 degrés 22 minutes nord. Dans l'après-midi, nous vîmes un grand nombre de barques de pêcheurs Chinois. A 5 heures, nous apperçûmes *Pedro blanco*, grand rocher qui ressemble par sa forme à une meule de foin. Ce rocher nous restoit à l'ouest, à la distance de 10 milles. Dans la soirée nous diminuâmes de voiles, et nous serrâmes le vent au sud, en courant des bordées pendant toute la nuit. Novembre 1787.

Le 8, à 6 heures du matin, nous fîmes force de voiles, la terre que nous avions découverte se trouva être les îles *Lema*, dont les extrémités s'étendoient du nord-est à l'ouest-nord-ouest, à la

Novembre 1787.

distance d'environ 5 lieues. Nous jettâmes la sonde qui rapporta 24 brasses, fond de sable. Quoiqu'il y eût un grand nombre de barques Chinoises, à peu de distance de l'endroit où nous étions, il ne venoit cependant aucun pilote à bord. Sur les 11 heures, nous donnâmes signal pour les avertir d'arriver. Un vieux Chinois parut bientôt; il nous montra des certificats d'un grand nombre de capitaines qu'il avoit conduits à Macao, nous faisant entendre qu'il ne pouvoit conduire le vaisseau plus loin que cet endroit. Il mit d'abord ses services au prix de cinquante piastres; mais il finit par se contenter de trente que nous convînmes de lui payer. Notre latitude étoit à midi de 22 degrés 7 minutes nord. Nous nous trouvions alors par le travers de l'entrée des îles Lema, qui sont en très-grand nombre, et présentent un aspect désagréable et stérile.

Pendant l'après-midi, il vint à bord plusieurs pilotes, et dans le nombre il s'en trouvoit un qui parloit Anglois. Il nous dit que nous serions obligés de jetter l'ancre à Macao, et qu'alors il nous falloit faire demander *un choppe*, ou permis de la douane de cette ville, avant de continuer notre route vers Canton. Quoique le vent devînt alors léger et variable, nous continuâmes notre marche, et vers minuit nous jettâmes l'ancre dans la rade de Macao, par 6 brasses d'eau, fond de vase. Les sondes entre les îles de Lema nous rapportoient depuis 15 jusqu'à 5 brasses, fond de peu de tenue. Novembre 1787.

Dans ma prochaine lettre, je te donnerai les détails relatifs à notre arrivée à Canton, et aux affaires que nous y aurons faites. Adieu, mon ami.

W. B.

Novembre 1787.

LETTRE XLIII.

De VVampu, le 28 décembre 1787.

Le lieu de notre mouillage dans la rade de Macao, gissoit par les 22 degrés 9 minutes de latitude nord, Macao nous restoit à l'ouest un demi rumb au sud, à huit milles de distance; la grande île des Ladrons au sud-quart-sud-est, et le pic de Lintin presqu'à l'est.

Le 9, à la pointe du jour, nous vîmes un gros bâtiment à l'ancre, à environ trois milles de distance, à l'arrière. Nous hissâmes pavillon; il en fit de même; et nous vîmes que c'étoit un vaisseau Anglois que nous jugeâmes appartenir à la Compagnie des Indes, et qui étoit nouvelle-ment

ment arrivé. A huit heures, notre capitaine partit dans la chaloupe pour Macao, afin de se procurer un passe-port pour aller à Canton, et s'informer des meilleurs moyens à prendre pour expédier nos affaires. L'après-midi, le vent souffla avec force du nord-nord-est et du nord-est, et le soir il devint si furieux, que nous jettâmes notre seconde ancre. Novembre 1787.

Pendant la nuit et une partie de la matinée du 10, le vent continua à souffler grand frais du même point, et nous eûmes beaucoup de tangage, mais il s'appaisa l'après-midi, et nous levâmes notre seconde ancre.

A dix heures du soir, une barque Chinoise nous amena à bord M. Folger, ci-devant premier Lieutenant du bâtiment que nous voyions dans la rade, (l'Aigle-Impériale, commandée par le capitaine

Novembre 1787.

Berkley,) et que le capitaine Colinett, si tu te le rappelles, avoit vu dans l'entrée du Roi-George. A la suite d'une querelle qu'il avoit eue avec M. Berkley, il l'avoit quitté, et s'étoit rendu à Macao, où ayant rencontré le capitaine Dixon, il en avoit obtenu la liberté de venir avec nous à Canton.

M. Folger nous apprit que l'Aigle-Impériale avoit quitté Ostende le 23 novembre 1786, et qu'il n'avoit pas été plus loin que l'entrée du Roi-George, au nord de la côte. Il s'étoit procuré une grande quantité de fourrures précieuses, à un degré ou deux au sud de ce canal; sa cargaison consistoit en près de sept cent peaux de première qualité, et beaucoup d'autres de moindre valeur. Pendant qu'il trafiquoit dans cette entrée, il arriva un accident fâcheux. Le capitaine Berkley envoyoit souvent la chaloupe avec le

second lieutenant, M. Mackie, et dix ou douze hommes pour faire des échanges avec les Indiens, dans les endroits de la côte où le vaisseau ne pouvoit pas aller. Dans une de ces excursions, M. Miller, second lieutenant, M. Beale, écrivain-munitionnaire, et deux autres personnes de l'équipage, quittèrent la chaloupe et se rendirent sur la côte dans une pirogue Indienne, pour trafiquer, emportant à cet effet une planche de cuivre; mais on ne les a plus revus de ce moment. Plusieurs hommes de l'équipage de l'Aigle-Impériale allèrent le lendemain sur le rivage, et trouvèrent des lambeaux de leurs vêtemens en pièces et ensanglantés. Il n'y a pas de doute qu'ils n'aient été tués, et leurs corps mangés ou brûlés.

Novembre 1787.

Cet événement tragique ne démontre que trop quelle est la cruauté de ces Indiens, et elle servira en même tems de

Novembre 1787.

leçon à ceux qui navigueront par la suite dans ces parages, et qui sauront qu'on ne doit pas se fier beaucoup à ces sauvages, quelques marques d'amitié qu'ils puissent donner.

Le 11, vers midi, notre capitaine revint de Macao, amenant avec lui un pilote pour nous conduire à Canton, et il renvoya sur le champ celui qui nous avoit amenés dans cette rade. Nous avions été assez inquiets de la longue absence du capitaine Dixon; mais il paroît que les Chinois ne sont pas très-expéditifs dans leurs affaires : aux délais que leur lenteur occasionne, il n'y a pas d'autre remède que la patience. Notre capitaine amena de Macao M. Ross, premier lieutenant du Nootka, (bâtiment qui étoit arrivé ici quelque tems avant nous;) M. Moore, écrivain du même navire, et *Tyana*, un des chefs des îles Sandwich, que le capi-

taine Meares avoit amené d'Attoui à Canton. Novembre 1787.

Il paroît que le Nootka a été considérablement endommagé par une bourasque, à son arrivée dans la rade de Macao, et que ses fourrures furent en conséquence envoyées à Canton par une autre voie.

Ayant la marée pour nous, nous levâmes l'ancre à une heure, et fîmes force de voiles, avec un vent léger et variable, et un beau tems. Wampu, lieu de notre destination, reste presque au nord-nord-ouest de Macao, dont il est éloigné d'environ vingt-trois lieues.

A moitié chemin, il y a un passage étroit, nommé Bocca-Tigris, et les deux rivières sont défendues par un mauvais fort.

Novembre 1787. Du 11 au 14, nous fûmes occupés à remonter ce passage ; le vent nous étoit constamment contraire, et nous étions obligés de jetter l'ancre à chaque marée.

Le 14 après midi, nous dépassâmes Bacca-Tigris, et peu après la marée étant basse, nous jettâmes l'ancre par cinq brasses et demie. En remontant la rivière depuis Macao, on trouve de huit à quatre brasses d'eau, fond de mauvaise tenue.

Une chaloupe Mandarine vint alors à la hanche de notre vaisseau, et nous amena une personne, chargée par le gouvernement, de rester sur notre bord. Il avoit assez l'air d'un de nos commis de la douane, et l'on nous informa qu'il étoit venu pour empêcher la contrebande.

Le 15, à une heure du matin, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile ; le

vent étant léger et variable, nos chaloupes furent mises à l'eau et nous allâmes à la remorque. Novembre 1787.

Pendant toute la journée du 15, nous fûmes ainsi occupés à remonter la rivière, et le 16, à six heures du matin, nous jettâmes l'ancre au fond de la rade de Wampu, par quatre brasses et demie : peu après nos passagers nous quittèrent, et à midi, ayant donné ordre de conduire le bâtiment à la tête de la flotte, le capitaine Dixon prit une barque Chinoise pour aller à Canton, s'informer au bureau de la Compagnie des Indes, des moyens les plus propres à terminer promptement nos affaires.

A onze heures, nous levâmes l'ancre et nous hâlames notre vaisseau, remontant la rivière et passant à travers la flotte. A trois heures de l'après-midi, nous jettâmes

Novembre 1787.

l'ancre d'affourche, par quatre brasses et demie, fond de vase, et nous amarâmes avec l'ancre de tonée. Le village de Wampu nous restoit à l'ouest-nord-ouest : Canton est à quatorze milles plus haut, sur la rivière ; mais les vaisseaux des différentes nations qui vont trafiquer à la Chine n'ont pas la permission d'aller plus loin que Wampu. Je crois, il est vrai, que la rivière ne peut porter les grands vaisseaux jusqu'à Canton.

Comme l'intention du capitaine Dixon étoit de procurer, le plutôt possible à l'équipage des provisions fraîches, il ne perdit pas un moment, et prit tous les renseignemens nécessaires pour remplir cet objet. Nous apprîmes bientôt que malgré toutes les précautions dont il s'armeroit, il lui seroit impossible d'éviter d'être trompé dans bien des choses : que tous les vaisseaux étoient approvisionnés

de ce dont ils avoient besoin, par un officier appellé *comprador*, qui demandoit toujours un *cumshau*, ou gratification de trois cent piastres, indépendamment des bénéfices qu'il pouvoit faire sur les marchandises fournies. Novembre 1787.

Une extorsion de cette nature nous parut exorbitante, et nous résolûmes de nous y soustraire, s'il étoit possible. Le capitaine Tasker, arrivé de Bombay, dont le bâtiment étoit à l'ancre près du nôtre, eut la bonté de nous offrir du bœuf frais pour nos besoins pressans. Il fallut cependant user de beaucoup de précautions pour en introduire dans notre vaisseau; car nous avions à chaque côté un *hoppo* ou chaloupe de la douane à bord desquelles il y avoit des commis qui empêchoient qu'on ne nous apportât du bœuf, à moins qu'il ne fût fourni par un *comprador*.

Novembre 1787. Pendant ce tems, nos gens furent employés à détacher les voiles, les manœuvres courantes et à faire les réparations les plus urgentes.

Le 17 au matin, notre capitaine revint de Canton ; les subrecargues de la Compagnie l'avoient informé qu'il n'y avoit pas moyen de disposer de nos fourrures, que le sur-intendant de la douane de Canton n'eût mesuré notre bâtiment, et que comme le King-George étoit attendu sous peu de tems, il ne se rendroit pas à notre bord qu'il ne pût faire en même tems la visite de ce dernier bâtiment.

Le *hoppo*, nom que l'on donne ordinairement à cet officier, a une très-grande autorité, et occupe le premier rang à Canton, après le vice-roi. Le capitaine Tasker nous ayant fourni du bœuf, et

l'homme qui étoit dans la chaloupe de la douane faisant tout ce qu'il pouvoit pour nous procurer les légumes dont nous avions besoin, on accorda à chaque personne de l'équipage deux livres de viande, par jour, et des légumes en proportion. Novembre 1787.

Toute notre provision de liqueurs fortes étoit consommée, et le 19, nous achetâmes d'un Hollandois un tonneau d'arrack, que nous payâmes cinquante-cinq piastres. Dans l'après-midi, nous levâmes l'ancre de tonée, et nous amarrâmes avec les deux ancres de poste, et l'ancre d'affourche, à laquelle nous attachâmes un vieux cable. Le *hoppo* ayant appris que le capitaine Tasker nous avoit envoyé du bœuf, y mit ordre, et nous fûmes encore obligés de manger des provisions salées, ou de payer à un *comprador* un *cumshau* extravagant. Sur ces entrefaites, M. Moore, premier lieutenant

Novembre 1787. du navire le royal amiral, commandé par le capitaine Huddart, vint nous rendre visite, et informé de notre embarras, il eut la bonté d'entreprendre de nous fournir de bœuf, à condition que nous l'irions chercher tous les matins avec la chaloupe, et que nous prendrions soin de ne pas le laisser appercevoir. Nous acceptâmes ses offres de tout notre cœur, et nous envoyâmes régulièrement, tous les jours, prendre notre provision à bord du Royal-Amiral. Nous eûmes assez de bonheur pour ne pas être découverts.

Le 23, notre capitaine se rendit à Canton, et ayant appris que le King-George étoit arrivé à Macao, il revint le même soir pour nous faire part de cette agréable nouvelle.

Le 24, le capitaine Dixon prit la chaloupe, et sept hommes de l'équipage,

pour aller à la rencontre du King-George, et l'aider à remorquer en cas que le vent lui fût contraire pour remonter la rivière. Novembre 1787.

En visitant nos provisions, nous vîmes que nous pouvions disposer d'une partie, et dans l'après-midi nous vendîmes trois tierces de bœuf à un vaisseau de Livourne, qui étoit à l'ancre dans la rivière, à raison de vingt-quatre piastres la tierce.

Le 25, à midi, le King-George arriva dans la rivière ; il jetta l'ancre auprès de nous, et nous eûmes la satisfaction de voir que tout l'équipage étoit en bonne santé.

Les succès du capitaine Portlock, sur la côte, depuis notre séparation, n'ont rien été en comparaison des nôtres. Il ne devoit pas espérer de trouver beaucoup de fourrures dans l'entrée du Prince-

Novembre 1787.

William ; cependant il employa tous les moyens possibles de s'en procurer : ses chaloupes étoient continuellement dans les criques et dans les entrées voisines, et quelquefois même assez éloignées du vaisseau.

La grande barque avoit été plus heureuse dans la rivière de Cook, et elle s'étoit vue dans la nécessité de revenir prendre un second assortiment de marchandises, ayant débité tout ce qu'elle avoit emporté lors de sa première excursion.

Après avoir quitté l'entrée du Prince-William, le capitaine Portlock étoit arrivé à la vûe d'un havre situé entre l'entrée de la croix et la baie des îles. Le passage qui y conduit est assez dangereux, et comme il ne fournit pas une grande quantité de fourrures, ceux qui navigueront dans ces

parages peuvent se dispenser d'y entrer. Le grand bateau avoit découvert un passage pour se rendre de cet endroit dans l'entrée de Norfolk, et les Indiens montrèrent aux gens de l'équipage des bouilloires de fer-blanc et des bassins d'étain que ceux-ci reconnurent aussi-tôt pour des marchandises que nous avions troquées avec ces sauvages.

Novembre 1787.

De-là, le capitaine Portlock porta sur les îles Sandwich, où il arriva environ une semaine après que nous les eûmes quittées ; il est donc très-heureux pour nous que nous ayons rencontré le navire le Prince-de-Galles, par le travers de l'entrée du Roi-George ; car nous aurions perdu beaucoup de tems à attendre le capitaine Portlock dans cet endroit.

Le 26 au matin, les deux capitaines se rendirent à Canton, et ne revinrent à bord

Novembre 1787.

que dans l'après-midi du 27. M. Browne, président des subrecargues, assura que le surintendant de la douane, ou John Tuck, (comme l'appellent ordinairement les Chinois) mesureroit nos deux bâtimens sous peu de tems, et qu'aussitôt après, nos affaires seroient expédiées sans délai. Pendant ce tems, nos gens s'occupèrent à visiter les manœuvres, et à faire toutes les réparations nécessaires.

Le 29, vers les trois heures de l'après-midi, M. William Macleod, premier lieutenant du King-George, rendit le dernier soupir. Sa mort n'a point été occasionnée par une maladie contractée dans le cours de notre voyage, mais par un mal dans le canal de l'urètre, dont il étoit affligé depuis bien long-tems, ce qui lui occasionna une rétention d'urine et d'autres symptomes alarmans vers la fin de notre voyage. A l'époque où il tomba malade (qui fut le

28)

28) il s'étoit rendu à bord du Lock, vaisseau de la compagnie des Indes pour y faire une visite ; il y but l'après-midi de la bierre vieille. Son incommodité lui reprit aussi-tôt avec tant de violence qu'on regarde ce léger excès comme la cause immédiate de sa mort. Il fut universellement regretté de ses amis et de ses connoissances, et on l'enterra dans l'après-midi du 30, dans l'île des François.

Novembre 1787.

Le 2 décembre, sur les dix heures du matin, nous eûmes l'honneur de recevoir à bord *John Tuck;* son cortège étoit nombreux ; on lui rendit les mêmes honneurs qu'à un prince, et à son arrivée sur le pont, tous ceux qui l'accompagnoient le saluèrent, en mettant un genou en terre.

Décembre 1787.

Cette visite semble n'être qu'une pure formalité, car on ne mesura que du

Décembre 1787.

mât de misaine au couronnement, et la largeur du vaisseau près du passe-avant; il ne pouvoit avoir par-là qu'une idée très-imparfaite du port de notre bâtiment. Après cette momerie, il demanda mille livres sterlings, comme un droit de port. Son Excellence nous fit présent de deux buffles de huit jarres de *samshu* (liqueur si mauvaise que nous la jettâmes dans la rivière), et de huit sacs de ris moulu, pesant environ quarante livres chacun.

Quand cette formalité nécessaire fut achevée, nous ne songeâmes plus qu'à faire passer nos fourrures à Canton. Nous prîmes les renseignemens nécessaires, et on nous informa qu'il falloit nous pourvoir d'un chope, ou bateau de la douane, pour porter la cargaison de chaque vaisseau à Canton, et que cela nous coûteroit quinze piastres par chaque bâtiment. Mais, comme la cargaison du King-George

Décembre 1787.

étoit fort inférieure à la nôtre, nous jugeâmes qu'en prenant ses fourrures sur notre bord, nous pourrions épargner la dépense d'un second bateau. Le capitaine Portlock nous envoya en conséquence sept barrils et deux coffres pleins de fourrures.

Le 4, le capitaine Dixon se rendit à Canton pour faire préparer toutes choses dans notre factorerie pour y recevoir nos fourrures, et nous envoyer un bateau de transport. Le 5 au matin, un choppe vint prendre notre cargaison; le capitaine Portlock envoya encore à bord un petit coffre et un ballot de fourrures.

Nous envoyâmes à Canton vingt-trois barrils, deux coffres et deux caisses qui contenoient la totalité de nos fourrures; et sept barrils trois coffres et un ballot qui appartenoient au King-George; je serai probablement en état de :te don-

Décembre 1787.

ner plus tard un détail plus circonstancié.

Depuis notre arrivée jusqu'à ce moment, nos gens avoient été occupés à reprendre les palans, et à faire toutes les réparations nécessaires. Notre grande vergue ayant été condamnée, on lui en substitua une de rechange; nous eûmes encore plusieurs opérations moins importantes, mais également nécessaires. Le 6, nous commençâmes à nettoyer les cales, et nous envoyâmes à terre nos tonneaux vides pour être reliés. Les voiliers raccommodèrent les vieilles voiles, et en firent faire de neuves. Ces différens soins nous prirent près d'un mois; mais nous avions du tems de reste, car aucunes de nos fourrures n'étoient vendues, et jusqu'à ce que nous nous en fussions défaits, nous ne pouvions pas prendre de nouvelle cargaison pour la compagnie des Indes.

Le 26, les charpentiers commencèrent à calfater entre les ponts. Le capitaine Portlock acheta un bon nombre de cannes pour le fardage de la calle. Cette après-dînée, nous avons reçu du navire la Roze 897 bottes de cannes, et le 27, un supplément de 563.

Décembre 1787.

Nous espérons avoir bientôt de bonnes nouvelles de Canton, et nos préparatifs pour recevoir à bord la cargaison de thé que nous attendons, sont presque achevés. Adieu. Je suis ton ami.

W. B.



Décembre 1787.

LETTRE XLIV.

De Macao, le 10 février 1788.

Desirant vivement de voir notre vaisseau prêt à recevoir la cargaison que nous attendons, et le tems n'étant pas bien assuré, nous louâmes deux calfats du Hugthon, vaisseau de la compagnie des Indes pour aider nos charpentiers. Il étoit absolument nécessaire que notre bâtiment fût parfaitement clos, avant de nous hasarder à prendre à bord aucune caisse de thé.

Le 29, l'Alliance, navire américain, commandé par le capitaine Read, vint jetter l'ancre dans la rivière. Ce bâtiment étoit primitivement une frégate, et, dans notre malheureuse querelle avec les Américains, elle avoit été employée contre

nous avec quelque succès ; mais maintenant il semble que les *lances* de cette nation se soient changées en *outils de jardinage*, et leurs frégates, en *vaisseaux marchands.* Décembre 1787.

Depuis quelques jours, la provision de bœuf que nous fournissoit le Royal-Amiral, ne nous étoit point régulièrement envoyée, et plusieurs fois nous avions été obligés de faire usage de nos salaisons; cette négligence nous força de recourir au capitaine Portlock (qui, lors de son arrivée dans la rivière, s'étoit arrangé avec *un comprador*); et le 31, nous commençâmes à recevoir notre bœuf, par le moyen du *King-George.*

La cale de l'arrière se trouvoit alors nettoyée, et nos futailles prêtes à être remplies. La grande chaloupe fut en conséquence envoyée à Canton, comme étant

Décembre 1787. l'endroit le plus voisin où l'on pût se procurer de l'eau douce.

Pendant que nous faisions toute diligence à bord pour être en état de recevoir une cargaison, si le conseil des subrécargues de la compagnie jugeoit à propos de nous en envoyer une; nos affaires à Canton restoient toujours dans le même état, et nos fourrures ne se vendoient point.

Pour te donner quelqu'idée des raisons plus vraisemblables de ce délai, il est nécessaire que je te dise quelques mots sur la destination de nos peaux, sur les moyens employés par les personnes qui étoient chargées d'en disposer, enfin sur les différens obstacles que les Chinois firent naître, pour empêcher que la vente n'en fût avantageuse.

Dès l'instant où le plan de notre voyage

fut arrêté, il fut décidé que toutes les fourrures quelconques que nous aurions pu nous procurer seroient vendues à la Chine. On jugea en même-tems qu'il étoit très-avantageux que nous rapportassions un nouveau chargement. En conséquence de cet arrêté, on avoit fait une convention avec la compagnie des Indes ; nos fourrures devoient être vendues à un prix raisonnable à ses subrécargues, ou être laissées entre leurs mains pour qu'ils s'en défissent dans un autre moment : et on étoit convenu de leur accorder tant pour cent sur la somme totale de nos fourrures, quand ils s'en seroient débarrassés.

Décembre 1787.

Ces fourrures ne furent pas plutôt transportées dans notre comptoir, que des négocians attachés à la douane, en prirent un état exact. Ces gens, m'a-t-on dit, donnent caution à l'empereur pour

Décembre 1787. le paiement des droits ; des gens employés par M. Brown, en prirent un second état.

Nos peaux étoient convenablement assorties ; la quantité reconnue par M. Browne, et dont il devoit être disposé, étoit de 2552 peaux de loutres de mer, 434 peaux d'oursons, et 34 peaux de renards.

Le reste de notre cargaison consistoit en 1080 queues de castors, beaucoup de morceaux et de manteaux de peaux de castors, 110 peaux de veaux marins, environ 150 de castors de terre, 60 beaux manteaux de marmotte sans oreilles, et un bon nombre de peaux de lapins des Indes, de renards et de lynx, etc. On laissa tous les objets à nos capitaines pour les vendre de la manière qu'ils jugeroient la plus avantageuse. Probablement ils n'eurent pas d'autre raison pour en agir

ainsi, que de leur procurer de l'argent pour les dépenses courantes, et ils savoient que ce qui leur restoit seroit à peine suffisant pour faire face à ces mêmes dépenses. Décembre 1787.

Quant à la vente de nos fourrures, j'observerai d'abord qu'il y a à Canton une compagnie de riches négocians, que l'on nomme les *Hongs*, avec lesquels notre compagnie des Indes négocie toutes ses affaires. C'est d'eux que l'on achete tout le thé et les porcelaines que l'on envoye dans la Grande-Bretagne, et c'est à ces mêmes négocians que nos fourrures furent proposées. On se croyoit sûr qu'ils nous en débarrasseroient à un prix avantageux; mais nous nous trouvâmes malheureusement trompés dans notre attente, et nous vîmes trop tard la méprise qu'avoient faite nos propriétaires, en laissant aux subrécargues de la compagnie le soin de disposer des marchandises que

Décembre 1787.

nous devions rapporter. Dès que les négocians du *hong* eurent fixé un prix à nos fourrures, après les avoir examinées, aucun autre négociant n'auroit osé se présenter pour les acheter. Il est encore bon de remarquer que les ordres étant donnés de ne point diviser les fourrures, il se trouvoit très-peu de personnes capables d'acheter une semblable quantité, et d'en payer la valeur argent comptant, excepté les membres du *hong*. En outre, les droits sur les marchandises, dans le port de Canton, ne paroissent pas être perçus d'après un tarif certain, mais plutôt suivant les caprices de ceux qui sont nommés par le hoppo pour les imposer, et qui les fixent tantôt plus haut, tantôt plus bas. Les membres du *hong* ont beaucoup d'autorité sur ces gens; de manière que quand même il se seroit présenté quelqu'autre personne qui auroit pu acheter nos fourrures, et nous en donner

un prix avantageux, la crainte de payer un droit exorbitant auroit seul suffi pour les empêcher d'en faire l'acquisition. Nous avons vu plus d'une fois cette assertion prouvée de la manière la plus évidente. Décembre 1787.

Nous restâmes dans cet embarras, relativement à la vente de nos fourrures, pendant le mois de décembre et la plus grande partie de janvier. Nous n'avions pas d'autre alternative que celle de nous contenter des offres désavantageuses que les négocians du *hong* avoient faites aux officiers de la compagnie, ou d'être dans la nécessité de laisser nos fourrures, sans être vendues, entre les mains des subrécargues. Les négocians du *hong* savoient parfaitement que nous ne choisirions pas ce dernier parti, s'il nous étoit possible de l'éviter. Pendant le même tems, nous nous défîmes très-avantageusement d'une partie des marchandises, dont on nous

Décembre 1787. avoit laissé la liberté de disposer; les 1080 queues furent payées deux piastres la pièce; les peaux de veaux marins se vendirent chacune 5 piastres, et on nous en donna 55 d'un petit ballot de morceaux de fourrures.

Janvier 1788. Le 7 janvier 1788, nous envoyâmes à Canton 130 pécules de pierres à fusil, un ballot de couvertures et plusieurs grosses de boucles. Un bateau de l'hoppo fut également chargé de pierres à fusil que lui céda le King-George. Les couvertures et les boucles avoient été apportées pour commercer avec les Américains, et on nous avoit assuré que ces marchandises seroient également bien vendues à la Chine.

Le 14, notre gaillard d'arrière étant entièrement calfaté, nous l'enduisîmes d'une couche d'huile et de damar, et nous

fîmes la même opération aux mâts de hune et de misaine. Janvier 1788.

Le 20, deux capitaines de la compagnie des Indes vinrent examiner notre vaisseau, par ordre des subrécargues, avant qu'ils envoyassent le thé à bord. Ils trouvèrent plusieurs défectuosités dans notre dernier pont, nous donnèrent des avis pour les réparer convenablement, et nous envoyèrent un charpentier et un calfat pour aider nos gens, et pour accélérer l'ouvrage.

Dans l'après-midi, un bateau nous apporta 100 caisses de thé-bouy; à 11 heures du soir, un vieux cable qui nous tenoit lieu de cable d'affourche, se rompit, et nous nous servîmes de l'ancre à empeneler, et du cable de tonée pour assurer le vaisseau.

Les inspecteurs ayant ordonné que

Janvier 1788.

notre dernier pont fût mis à flot, le 23, les charpentiers apprêtèrent les bondes pour cet effet; à 11 heures, les inspecteurs vinrent encore à bord, et trouvèrent le vaisseau maintenant susceptible de recevoir une cargaison.

Le 25, nous eûmes le bonheur de recouvrer notre ancre d'affourche, et 9 brasses du vieux cable.

Le 26, nos fourrures principales; savoir, les 2552 peaux de loutres, les 434 d'oursons, et les 34 de renards furent vendues et remises aux subrécargues de la compagnie des Indes pour la somme de 50,000 piastres : il sembloit dans ce marché que l'on n'eût point d'avis à recevoir de nos capitaines; mais voyant qu'il étoit impossible d'obtenir un prix plus avantageux, et qu'il étoit plus que tems de penser à mettre à la voile, ils furent forcés

forcés de se contenter de cette offre, quoique fort inférieure à ce que nous avions lieu d'espérer. Plusieurs raisons nous obligèrent de conclure ce marché, et parmi ces raisons il y en avoit de bien essentielles, les fourrures apportées par le Nootka avoient été nouvellement vendues pour la somme de 9750 piastres, 700 belles peaux de loutres de mer (provenant de la cargaison de l'Aigle-Impériale, capitaine Berkley) étoient entre les mains de M. Beale, un des principaux propriétaires résidant à Canton.... 1000 peaux de loutres avoient été envoyées par les missionnaires Espagnols répandus dans la Californie, et sur la partie de la côte qui avoisine l'entrée du Roi-George, à Manille; et de cette île on venoit de les envoyer à Canton. Deux vaisseaux François revenant des côtes d'Amérique, où ils avoient été pour faire des découvertes, et arrivés depuis peu à Macao, s'étoient

Janvier 1788.

Janvier 1787. aussi procuré 200 belles fourrures de loutres de mer. Qu'on ajoute à cette quantité de pelleteries, un grand nombre de peaux de lapins noirs et de veaux marins, qui sont assez estimés à la Chine, et que l'on venoit d'apporter d'Angleterre, on ne sera plus étonné qu'une quantité si considérable de la même espèce de marchandises, ait occasionné une baisse dont les nôtres se sont ressenties. Les Chinois avoient une si grande abondance de fourrures qu'ils ne se soucioient plus d'en acheter. Nos capitaines, après avoir mûrement réfléchi sur toutes ces entraves, jugèrent qu'il seroit plus prudent de terminer avec les subrécargues, vu que par ce moyen, (sans parler des autres raisons que j'ai données) nous pourrions remettre à nos propriétaires des lettres-de-change, et faciliter notre départ.

Le 30, nous reçûmes à bord le reste

de notre cargaison de thé. J'ai déjà observé que nous avions plusieurs ballots de fourrures de qualité inférieure, et des manteaux de peaux de marmottes que l'on nous avoit permis de vendre, nous ne nous étions défaits que d'une légère partie; mais il falloit songer à vendre celle qui nous restoit. Comme c'étoit la seule chose qui nous retenoit encore à la Chine, nous vendîmes le tout à un Chinois nommé Chichinqua, ainsi que nos pierres à fusil, nos boucles et nos couvertures, pour la somme de 1000 piastres. Ce vieillard nous assurant que son seul motif, en faisant cette emplette étoit de nous débarrasser de nos marchandises, et de hâter notre départ, étant fâcheux, disoit-il, que deux vaisseaux aussi petits que les nôtres fussent détenus dans un port, et exposés à faire tant de dépenses pour une semblable bagatelle. Je suis disposé à croire que le vieux Chichinqua étoit de bonne foi dans

Janvier 1788.

Janvier 1788. ses protestations, car lorsque les fourrures furent exposées en vente parmi ses gens, ils parurent n'en point faire le moindre cas, quoiqu'il est certain qu'un mois plutôt elles auroient été vendues pour une somme quatre fois plus considérable. Nous n'avions alors la liberté de disposer d'aucune chose.

Février 1788. Notre cargaison fut ensuite arrangée dans le bâtiment, nos futailles remplies, et tout ne tarda pas à être prêt pour mettre à la voile. Le 5 février, à 10 heures du matin, nous démarâmes, et à midi nous mîmes à la voile, aidés d'une brise du nord-nord-est. A 3 heures de l'après-midi, nous posâmes sur l'ancre d'affourche, au-dessous de la flotte marchande, par six brasses : dans la soirée nos capitaines revinrent de Canton, après avoir payé leurs facteurs et achevé toutes leurs affaires dans cette ville.

Le 6, le King-George leva l'ancre; mais n'ayant que très-peu de vent, il se fit remorquer jusqu'à ce qu'il eût dépassé la flotte. Il vint nous rejoindre à quatre heures. Comme nous avions vent contraire nous étions obligés de jetter l'ancre à toutes les marées, et nous n'arrivâmes à la vue de Macao que le lendemain à neuf heures du matin, que nous jettâmes l'ancre dans la rade. Cette ville nous restoit à l'ouest-sud-ouest, et la pointe de Lintin à l'est, à la distance d'environ quatre lieues. Février 1788.

Notre grand objet étant maintenant rempli, tu peux imaginer avec quelle ardeur nous desirons une prompte et heureuse traversée pour regagner la vieille Albion; mais personne ne le souhaite plus vivement que ton ami,

W. B.

Février 1788.

LETTRE XLV.

En rade, devant Macao, le 16 février.

La Chine est si fréquentée par les Anglois, et tellement connue par le commerce immense qu'y fait notre compagnie des Indes, que je me donnerois peut-être un ridicule, en te faisant part de mes remarques sur cette contrée. Comme je sais cependant que tu aimes les nouveautés, et que peut-être ne connois-tu la Chine que par la description que nous en a faite Duhalde, j'ai cru te faire plaisir, en te communiquant mes observations sur ce pays et sur ses habitans.

Si nous jugeons la Chine au premier coup-d'œil, nous en aurons une idée très-

désavantageuse. Je ne crois pas qu'il y ait sur le globe un pays dont l'aspect soit aussi stérile et aussi pauvre en apparence que les îles de Lima, ou les campagnes que nous vîmes après notre arrivée à Macao : mais, quand on a dépassé le Bocca-Tigris, la scène commence à devenir plus riante. Delà à Canton, la rivière court en serpentant, et, à chaque détour qu'elle fait, on voit plusieurs branches qui s'étendent au loin dans des directions différentes, dont les unes sont l'ouvrage de la nature, et les autres celui de l'art. Dans ces divers points de vue, on apperçoit une grande quantité de villages; le païsage est délicieux et agréablement diversifié par des plaines et de jolies monticules. Sur la cime des côteaux, il y a des pagodes fort élevées, qui en font l'ornement. Les éminences sont couvertes d'arbres de toutes espèces; ils sont toujours verds, et offrent l'image d'un printems éternel : les

Février 1788.

Février 1788.

plaines produisent une grande quantité de cannes à sucre et de riz.

Malgré tous ces avantages combinés de la nature et de l'art, ce coup-d'œil qui enchante à une certaine distance, perd beaucoup de son effet, quand on en approche de plus près. Le sol offre un fonds sabloneux et de mauvaise qualité, et il s'en faut de beaucoup que la terre soit couverte de cette verdure agréable qui fait l'ornement des campagnes de l'Angleterre ; elle paroît peu propre au pâturage et en général à la culture des grains.

Les villages, quoique nombreux et fort peuplés, n'offrent pour la plupart que l'image d'une misère extrême, et je ne crois pas que la grande quantité de ris que l'on récolte ici soit suffisante pour les habitans, puisque tous les ans on en

apporte beaucoup de Manille et des Indes orientales. Février 1788.

Le climat est extrêmement malsain à Wampu, et la variation dans la température de l'air est si grande et si subite que j'ai souvent vu passer le thermomètre du 41e. degré au 86e. en vingt-quatre heures. La partie du nord est basse et marécageuse, et il s'en élève des brouillards épais et humides qui causent des fièvres et des dyssenteries. Il est cependant probable que la grande quantité d'arrak que boivent les matelots contribue beaucoup à cette dernière maladie.

Wampu, comme je l'ai déjà dit, est le rendez-vous de tous les vaisseaux qui commercent à la Chine. On y voit des bâtimens anglois, françois, hollandois, danois, suédois, italiens et prussiens; les Américains semblent aussi avoir sur-

Février 1788. monté leur dégoût pour le thé, et ils trafiquent avec les Chinois pour s'en procurer. L'Allemagne avoit, il y a peu d'années, une factorie à Canton, mais la compagnie impériale étant devenue insolvable, elle n'ose pas envoyer de vaisseaux à la Chine, de peur qu'ils ne soient saisis et retenus jusqu'à concurrence de la dette qu'elle y a contractée.

Je crois fermement que le commerce de notre compagnie des Indes, à la Chine, est plus considérable à lui seul que celui de toutes les autres nations ensemble, si nous en exceptons le commerce que font les négocians chinois avec Manille et Batavia, qui est très-considérable.

Les capitaines de vaisseaux, pendant le séjour qu'ils font en cet endroit, louent des magasins sur le bord de la rivière; ils y transportent leurs provisions et leur

cargaison, pendant qu'on radoube le bâtiment ; c'est encore dans cet endroit que se font les opérations que l'on ne peut exécuter à bord. Les François ont à cet égard beaucoup plus d'avantages que nous ; leurs magasins sont situés dans une île dont le terrein est sec, et où ils ont non-seulement toutes les commodités requises pour les différens travaux, mais encore un hôpital pour les malades. Les magasins anglois sont au contraire placés pour la plupart sur le terrein marécageux dont j'ai déjà parlé, et par conséquent bien éloignés de jouir des mêmes commodités. Février 1788.

Canton est situé sur le Tigris, à environ quatre lieues de Wampu. Les différentes nations qui trafiquent avec les Chinois, y ont leurs comptoirs où résident les consuls ou subrécargues. Ces comptoirs forment une assez belle file de bâtimens

Février 1788.

d'un quart de mille de longueur, et placée sur une espèce de quai, près de la rivière; mais l'hôtel de la compagnie angloise l'emporte infiniment sur tous les autres en commodité et en élégance. Aucun agent des différentes compagnies n'a la liberté de rester à Canton après le départ des vaisseaux; ils doivent toujours quitter cette ville avec le dernier bâtiment pour se rendre à Macao, lieu ordinaire de leur séjour, et ils y restent jusqu'à ce que de nouveaux navires arrivent dans ces parages.

Près de ces comptoirs publics, il y a une certaine quantité de factories particulières occupées par les capitaines des différens vaisseaux; ils les louent de la compagnie du *hong* pour le tems de leur séjour, résidant ordinairement à Canton, afin d'être plus à portée de terminer leurs affaires avec les subrécargues, ou

toutes autres qui peuvent les amener à la Chine. Février 1788.

La ville et les fauxbourgs de Canton sont situés derrière ces comptoirs. Je ne puis te donner qu'une idée bien imparfaite de la ville où aucun étranger n'a la liberté d'entrer. Les rues des fauxbourgs sont étroites, incommodes, mais assez propres, et pavées de larges pierres de taille; les boutiques et magasins des négocians et manufacturiers de Canton, occupent la plus grande partie des fauxbourgs; parmi ces bâtimens, il y en a de très-vastes, et le plus grand nombre n'a qu'un seul étage.

Canton est extrêmement peuplé; mais rien ne fait mieux voir la difficulté qu'il y a de se former une idée juste du nombre de ses habitans, que la diversité d'opinions de tant d'auteurs qui ont écrit sur ce

Février 1788.

sujet. Les uns font monter la population de cette ville à un million d'ames, les autres à quatre-vingt mille seulement. Sans avoir égard à une disproportion si absurde, je prendrai la liberté de dire que je regarde le sentiment de M. King comme le plus raisonnable : il reconnoît cent cinquante mille habitans à Canton, et certainement son calcul n'est pas exagéré.

Il y a en outre des gens qui vivent en famille sur l'eau, dans des bateaux qu'ils nomment *sampanes*, et on en fait monter le nombre au moins à quarante mille : la plûpart sont pauvres; ils vivent de la pêche, ou s'occupent à différens ouvrages sur les bords de la rivière, quand ils en trouvent l'occasion; ce qui ne leur fournit qu'une subsistance extrêmement précaire. Il y en a d'autres qui, comme nos bateliers, sont toujours prêts à vous

conduire d'un lieu à un autre. Pour deux piastres, vous pouvez louer un superbe *sampane* qui vous porte de Wampu à Canton, et vous y trouvez tout ce qui est nécessaire pour huit ou dix personnes. Ces bateaux sont meublés comme un petit salon, avec des tables et des chaises pour les passagers, il y a des jalousies ornées de perles, et ces bâtimens sont couverts de bambous, qui forment une voûte joliment travaillée. Février 1788.

Le bas-peuple ne vit que de riz et quelquefois il mange du poisson, mais en si petite quantité qu'à peine en peut-il sentir le goût. Les mandarins et les Chinois, qui ont de la fortune, jouissent au contraire de tous les plaisirs imaginables; leurs tables sont couvertes des mets les plus délicats, et ils sont surtout grands amateurs de sauces très-relevées.

Février 1788.

Il y a ici une grande quantité de légumes, tels que choux, carottes, patates, herbes, etc. et cependant la basse classe du peuple est si pauvre qu'elle peut à peine s'en procurer.

Les ouvriers employés dans les différentes manufactures sont extrêmement adroits; mais je ne crois pas devoir parler de la porcelaine qui s'y fabrique, car il n'y a pas de femmes en Angleterre, qui ne puisse discourir une heure entière sur la propreté et l'élégance du dernier service dont elle a fait emplette, quoiqu'assurément il ne lui ait pas coûté aussi cher que ceux de ses voisines : elle finit par s'étonner comment quelques personnes peuvent avoir si mauvais goût.

Les soieries et les velours sont remarquables par la variété et le bon goût qui règnent dans les dessins : ils ne sont cependant

pendant pas à comparer à ceux que l'on fabrique dans Spitalfields (1) ; les étoffes étant moins solides et perdant bien plutôt leur lustre. Février 1788.

---

(1) Spitalfields est une espèce de fauxbourg de Londres qui touche maintenant à la cité. Il est principalement habité par des familles françoises qui s'y sont réfugiées pour cause de religion, et qui y ont établi des manufactures de soieries, qui ne le cèdent point à celles de France. Cette émigration fatale a porté un coup funeste au commerce de notre pays. L'édit qui accorde aux protestans françois une liberté civile dont ils avoient été si long-tems privés, cette preuve de la sagesse d'un roi aussi juste qu'éclairé, ne réparera pas peut-être le mal que des siècles de persécution ont occasionné, mais il empêchera qu'il ne se perpétue. Les François n'iront plus chercher dans d'autres pays une liberté qu'ils trouveront dans leurs foyers. Les étrangers, au contraire, attirés par l'influence d'un climat plus beau, s'y rendront en foule, et nous verrons bientôt en France les arts acquérir un nouveau degré de perfection, et toutes les nations s'empresser d'y verser leur industrie et leurs richesses. *Note du traducteur.*

Février 1788.

Les artisans sont en général extrêmement adroits, et principalement ceux qui travaillent en marquetterie et en lacs: il faut cependant observer que leurs ouvrages ne sont que de fantaisie et peu calculés pour une utilité réelle.

Les Chinois se rasent la tête et ne laissent qu'une touffe de cheveux sur le sommet, comme dans leur enfance on a soin de leur couper souvent les cheveux, ils viennent extrêmement longs dans l'endroit où on les laisse croître, et ils en forment une triple tresse; cette coutume est assez singulière; mais je la crois générale dans tout l'orient.

Les femmes laissent croître leurs cheveux et les arrangent en plusieurs cercles formant un cône sur le sommet de la tête. Les Chinoises qui ont de la fortune, placent entre ces cercles une grande quantité

de diverses sortes d'ornemens, elles regardent les petits pieds comme une perfection; on les leur tient étroitement serrés dès leur enfance, et par ce moyen elles sont presque toutes dans l'impossibilité de marcher. Février 1788.

Je ne puis dire que peu de chose sur le gouvernement des Chinois. L'empereur est d'origine tartare, et ce monarque peut être considéré comme despote; au moins, d'après notre propre expérience, sommes-nous en état d'assurer que la douane et les autres bureaux dont le pouvoir émane de lui, exercent une autorité absolue. Nous avons cependant, à plusieurs égards, des preuves incontestables de la supériorité de leur police sur tous les pays du monde; car les subrécargues anglois laissent souvent à Canton, lorsqu'ils en partent pour se rendre à Macao, une somme d'au moins cent mille livres sterlings, et

Février 1788.

n'ont d'autres sûretés que le cachet des membres du hong et des mandarins. Les capitaines qui ont des factories particulières, laissent, sans la moindre inquiétude, leurs marchandises et leur argent à la garde des domestiques chinois, et je ne crois pas que l'on cite un exemple qu'ils aient jamais manqué de fidélité.

Je t'ai dit plus haut que les Chinois aimoient beaucoup les épices ; cependant ils ne sont pas très-gourmands, et ne font que deux repas par jour ; le premier, vers les dix heures du matin, et le second, à cinq heures de l'après-midi. Ceux qui ne sont pas dans le commerce, emploient le reste du tems à fumer, à prendre du thé, et à rendre visite à leurs voisins.

La langue chinoise est extrêmement difficile, non qu'elle soit très-riche, mais, au contraire, parce qu'elle manque d'ex-

pressions. Un seul mot a plusieurs significations, suivant le ton dont il est prononcé; de sorte qu'en parlant, les Chinois ont l'air de chanter. Je crois que plusieurs Chinois réunis et obligés de parler bas, ne pourroient s'entendre que bien difficilement. Février 1788.

Il n'y a pas d'apparence que l'on puisse jamais remédier à ce défaut essentiel de leur langue. Les mandarins affectent d'écrire en caractères qui ne sont connus que d'eux, afin de n'être pas lus par le bas-peuple. Cette manie empêchera toujours la langue chinoise de parvenir au point d'être entendue de tout le monde en général.

Ils écrivent en colonne du haut en bas, et de la même manière que nous posons nos chiffres pour additionner par livres, sols et deniers, commen-

Février 1788.

çant toujours à droite, et finissant à gauche.

Leur arithmétique est décimale, et ils comptent toutes choses par dixaine: ils n'ont aucune idée de chiffres pour faire leurs calculs, et cependant ils sont très-habiles à additionner leurs comptes quels qu'ils soient, par des boules de bois qu'ils font couler sur des fuseaux, dans une espèce de boîte ouverte.

La piastre d'Espagne est la principale monnoie qui soit ici en circulation; la seule pièce que l'on batte dans ce vaste empire, est d'un mauvais cuivre; on l'appelle cash, et quatre-vingt équivalent à huit deniers sterlings (ou 16 sols de France).

Les Chinois sont païens, car chaque famille a son dieu tutélaire. C'est une

image qu'ils placent ordinairement dans l'endroit le plus apparent de la maison, et qui est décorée selon leur caprice. Ils conservent pendant la nuit une lampe qui brûle constamment devant cette image. Il y a dans tous les bateaux qui couvrent la rivière, un endroit à l'arrière, destiné à recevoir *Ios* (nom qu'ils donnent à cette image ou à ce dieu), et on a grand soin de tenir la demeure de la divinité bien éclairée pendant la nuit. Cependant plusieurs, même parmi les gens du commun, ont assez de discernement pour reconnoître la fausseté de divinités si ridicules, et ils admettent un Être suprême invisible, et qui existe de toute éternité.

Février 1788.

La polygamie est ici permise dans toute son étendue, et les gens de distinction entretiennent ordinairement beaucoup de femmes. Cette permission est cependant très-souvent insuffisante pour satisfaire

Février 1788.

leurs desirs effrénés. Ils prennent le plus grand soin d'empêcher les étrangers d'avoir aucun commerce avec leurs femmes, et si on en prend quelqu'un sur le fait, il est sûr d'être condamné à la prison ou à une amende très-forte.

Il paroît assez singulier qu'un peuple qui fait un commerce si étendu avec les nations civilisées, et dont les progrès dans les arts de la peinture, de l'architecture, etc. sont si surprenans, il paroît singulier, dis-je, qu'il n'ait aucune idée de la musique. La troupe qui accompagnoit son excellence le *hoppo*, quand il vint prendre la mesure de nos bâtimens, et qui étoit sans doute composée des plus habiles maîtres dans l'art, consistoit en deux hommes portant chacun une timballe de cuivre sur laquelle ils frappoient comme sur un tambour, et trois ou quatre autres qui avoient des fluttes assez semblables à

nos cornemuses. On pouvoit comparer l'harmonie des sons qui sortoient de ces instrumens, au bruit de la corne d'un châtreur de cochons qui se joindroit au gloussement d'une bande d'oies. Raillerie à part, il est certain qu'ils ne connoissent pas ce que c'est que mélodie, et que sur ce point les sauvages que nous avons vus le long des côtes de l'Amérique leur sont infiniment supérieurs.

Février 1788.

La Chine fournit assez abondamment du bœuf, du mouton, du porc, des chêvres, des oies, des canards, des poules, etc. Les bœufs y sont bons, mais fort petits, et le quartier ne pese guères que de 50 à 70 livres. Les cochons sont bien nourris, et singulièrement gras, leur ventre traînant presque toujours à terre. La volaille est de beaucoup inférieure à la volaille d'Angleterre.

Février 1788.

Tout à la chine se vend au poids. Les poids sont le catty et le pécule. Le pécule est composé de cent cattys, et le catty répond à peu près à vingt onces et un quart poids d'Angleterre. Les compradors qui, comme je l'ai déjà observé, fournissent ici les différens vaisseaux des choses dont ils ont besoin, pesent tous les animaux en vie, et emploient toutes les ruses possibles pour augmenter leur poids. Ils leur font souvent avaler des pierres, ou bien ils leur donnent du sel et de l'eau pour les altérer; en un mot, ils ne négligent rien de ce qui peut les aider à tromper ceux qui les emploient. Je finirai ces détails très-succints sur ce qui a rapport aux Chinois, en disant qu'un très-petit nombre excepté, tous les individus sont de mauvaise foi, et ne songent qu'à tromper.

On vient de me donner un détail par-

ticulier sur le commerce des fourrures; je t'en ferai part dans ma prochaine lettre. En attendant, crois-moi bien sincèrement ton ami, Février 1788.

W. B.

LETTRE XLVI.

De Macao, le 20 février 1788.

Pendant que le capitaine Dixon étoit à Canton, un particulier qui y réside, voulut bien lui communiquer un détail circonstancié de tout ce qui avoit rapport au commerce de fourrures, depuis son commencement. Comme tu es toi-même un homme de commerce, tout ce que je pourrai te dire à cet égard sera fait pour t'intéresser. Ce que tu trouveras ci-après est tiré des minutes communiquées au capitaine.

Février 1788.

L'entrée du Roi-George ayant été désignée par le feu capitaine Cook, comme le lieu le plus propre à rassembler un chargement de fourrures précieuses, le premier bâtiment qui partit pour faire ce commerce, fut destiné pour ces parages, c'étoit un brigantin de 60 tonneaux, et de trente hommes d'équipage, commandé par James Hanna. Le capitaine Hanna quitta le Typa en avril 1785, et arriva dans l'entrée du Roi-George au mois d'août suivant. Pendant l'espace d'environ cinq semaines, il s'y procura 560 peaux de loutres de mer. Ayant quitté la côte au mois de septembre, dans celui de décembre de la même année, il arriva à Macao.

Ces peaux furent vendues à Canton le 21 mars 1786, aux prix suivans;

SAVOIR:

140 peaux de première qualité,

	à raison de 60 piastres. .	8400 piastres.	Février 1788.
175 *id.* à . . 45	. . . . .	7875	
80 *id.* à . . 30	. . . . .	2400	
55 *id.* à . . 15	. . . . .	825	
50 *id.* à . . 10	. . . . .	500	
500 peaux entières.			
240 bandes et pièces estimées à,			
60 peaux vendues pour		600	
560 peaux de loutres.			
Total de la valeur des objets.		20600	

Encouragés par des commencemens si heureux, les particuliers qui avoient fait cette entreprise, dépêchèrent une seconde fois le capitaine Hanna. Il partit de Macao en mai 1786, sur le senaut le Sea-Otter, de cent vingt tonneaux, et de 30 hommes

Février 1788. d'équipage. Ses instructions étoient de se porter dans l'entrée du Roi-George, où il avoit eu tant de succès, et d'y poursuivre le commerce comme il avoit commencé. Il y arriva au mois d'août, mais les choses étoient bien changées. *Cumakeela*, chef indien, avec lequel il avoit fait connoissance, lors de son premier séjour dans cet endroit, l'informa que deux vaisseaux y avoient touché depuis peu, et qu'ils en avoient emporté toutes les fourrures. Johnm'key, dont j'ai déjà parlé, et qu'il y trouva, lui confirma le rapport du vieux chef. Desirant cependant faire raffraîchir son équipage, parmi lequel il se trouvoit plusieurs personnes attaquées du scorbut, il resta à l'ancre dans cette entrée, pendant environ quinze jours, et y acheta une cinquantaine de peaux de loutres de première qualité qui lui furent apportées par les naturels des contrées plus éloignées. Le capitaine Hanna rangea ensuite

la côte, en la remontant, jusques près du 53e. degré de latitude nord. Il jetta l'ancre dans la baie de Saint-Patrick par le 50 degrés 42 minutes de latitude nord, et eut des conférences avec les indiens; mais il en obtint peu de fourrures qui eussent quelque valeur. Il quitta la côte le 1er. octobre, et arriva à Macao le 8 février 1788.

Février 1788.

Les fourrures que le capitaine Hanna rapporta de cette expédition furent vendues à Canton le 12 mars 1787, et ne consistoient qu'en

100 peaux de loutres vendues au prix de 50 piastres . . . . . 5,000 piastres.

Et 300 bandes et morceaux de différentes grandeurs,

De peaux de loutres,

Il ne m'est pas possible de dire quand ils quittèrent la côte; mais les cargaisons des deux navires furent vendues à Canton, le 4 avril 1787. Elles étoient composées des fourrures suivantes: Février 1788.

Peaux de loutres, de première qualité,	55
Idem, de seconde qualité	134
Idem, de troisième	142
Idem, de quatrième	63
En moitié de peaux	46
En plus petits morceaux	33
Pièces de fourrures jaunes et de qualités inférieures, .	131
Total. . . .	604 peaux de loutres.

Février 1788.

Vendues en bloc, à raison de 40 piastres la pièce, elles rapportèrent un total de 24,000 piastres. Les quatre en sus des 600 furent données par dessus le marché.

D'après ce détail, (qui cadre avec celui donné par M. Key) il paroît que ces bâtimens se procurèrent toutes les fourrures qu'ils rapportèrent, dans l'entrée du Roi-George, et qu'ils n'en trouvèrent sur aucune autre partie de la côte.

Le senaut le Nootka, capitaine Meares, fut fretté au Bengale, par un certain nombre de capitalistes qui prirent le nom de *Compagnie du commerce* de fourrures dans le Bengale. Il partit du Bengale en mars 1786. Je t'ai déjà parlé de la destination de ce bâtiment et de son arrivée à Macao. La cargaison du Nootka fut vendue à Canton, le 4 du mois dernier. Elle étoit composée des fourrures suivantes :

Février 1788.

SAVOIR :

50 peaux de loutres, de première qualité, à	70 piastres chaque	3,500 piast.
52 de seconde qualité, à . .	50 . . .	2,600
58 de troisième, à . .	35 . . .	2,030
31 de quatrième qualité, grandes et à moitié usées, à .	20 . . .	620
50 de cinquième qualité, grandes et usées, à .	15 . . .	750
26 vieilles et		
		9,500

N 2

Février 1788.

De l'autre part		9,500, ci,	9,500
très-mauvaises, à .	5 piastres chaque	130	
267		9,630, ci,	9,630
12 grands morceaux et bandes de peaux de loutres, à . . .	10 . . .	120	
17 plus petits, à . .	5 . . .	85	
		205, ci,	205
37 queues de loutres, à .	2 . . .	74	
31 de qualité inférieure, à		39	
		113, ci,	113
			9,948

Février 1788.

Ci-contre.					9,948
48 peaux de loutres de terre, bonnes et mauvaises, à	6	piastres chaque	288, ci,		288
14 très-mauvaises peaux de castor, à	3		42		
27 peaux de martre, au prix de			14		
			56, ci,		56
					10,292

Outre les articles ci-dessus mentionnés, le capitaine Meares vendit à Canton 50 peaux de loutre de première qualité, à rai-

Février 1788.

D'autre part. 10,292

son de 91 piastres, chacune, ci 4,550

Total du montant de la cargaison. 14,842

Le total des peaux de loutres, outre celles de rebut, peut être regardé comme montant à . . . . 357.

J'ai déjà rapporté tout ce qui étoit relatif aux opérations du capitaine Berkley; il est par conséquent inutile de le répéter ici. Sa cargaison consistoit en 800 peaux, la plûpart de première qualité. Elles n'étoient pas vendues quand nos capitaines quittèrent Canton, mais le prix qui y avoit été fixé étoit de 30,000 piastres.

Les Espagnols, depuis deux ans, importent leurs peaux de loutres à la

Chine. Ils se les procurent auprès de Montrery et de San-Francisco, et elles sont toutes d'une qualité fort inférieure. Ce sont principalement les Padres qui font ce commerce. Février 1788.

En 1787, ils importèrent environ 200 peaux, et au commencement de cette année près de 1500. Ces fourrures n'étoient pas vendues lorsque nous avons quitté Canton. Ils ont coutume de les envoyer des établissemens dont je viens de parler, à Acapulco, et ensuite par les gallions qu'ils font partir tous les ans, à Manille; mais ils n'ont pas encore tenté de fréter des bâtimens pour aucun de leurs établissemens au nord.

L'Astrolabe et la Boussole, deux bâtimens françois, commandés par MM. de la Peyrouse et de Langle, partirent de France en 1785. Ils prétendent avoir rallié

Février 1788.

la côte de l'Amérique depuis l'établissement Espagnol de Montrery jusqu'au 60e. degré de latitude nord. Cette assertion ne paroît pas vraisemblable. Quoique ces vaisseaux aient été frétés pour faire des découvertes, les capitaines n'ont cependant pas oublié que les fourrures étoient un article précieux, et tandis qu'ils étoient sur la côte de l'Amérique, ils se procurèrent environ 600 peaux de loutres, la plûpart en pièces et d'une qualité très-médiocre. Ce sont absolument les mêmes qu'importent les Espagnols. Si MM. de la Peyrouse et de Langle se fussent réellement avancés au 60e. degré de latitude nord, il n'y a point de doute qu'ils ne se fussent procuré des peaux d'une qualité bien supérieure.

Ces vaisseaux arrivèrent à Macao en janvier 1787, et leurs fourrures furent vendues à Canton par les subrécargues de

la compagnie des Indes Suedoises, pour 10,000 piastres.

Février 1788.

Je t'ai déjà rapporté la plus grande partie des détails relatifs à la vente de nos fourrures, et je t'ai dit dans quels endroits nous nous les étions procurées. Il ne me reste qu'à t'observer que le total de la vente s'est monté à 54,857 piastres.

En comparant la vente de nos fourrures avec celle des autres fourrures dont je t'ai parlé avant, tu appercevras aisément combien le prix de cette marchandise varie dans les marchés de la Chine. Sur les 2562 peaux de loutres de mer que nous apportâmes à Canton, il y en avoit au moins 2000 dont nous aurions dû tirer 50 piastres, et le reste auroit pu être vendu en proportion.

Il est impossible de déterminer quel

Février 1788.

est le genre de fourrures que les Russes se procurent sur la côte de l'Amérique, parce qu'ils ne les apportent point au marché de Canton. Nous avons presque la certitude qu'ils ne s'étendent que très-peu au-delà de la rivière de Cook, et cet endroit ne fournit assurément pas tant de peaux de loutres que l'entrée du Roi-George. Je n'imagine pas qu'ils rassemblent annuellement plus de 500 fourrures.

D'après l'idée succinte que je t'ai donnée de cette branche de commerce, tu dois juger que l'on pourroit en tirer un avantage considérable, si elle étoit mise sur un bon pied. Le moyen d'y parvenir seroit, je crois, d'établir une factorie sur la côte, et la pointe septentrionale des îles de la Reine-Charlotte me paroît être l'endroit le plus convenable. Sa situation est presqu'à moitié chemin de la rivière

de Cook et de l'entrée du Roi-George. Février 1788.
Toute la côte au sud ne fournit, comme je l'ai déjà observé, que des fourrures de qualité inférieure. Deux petits bâtimens suffiroient, non-seulement pour réunir toutes les peaux que l'on peut trouver dans les havres déjà connus, mais encore pour reconnoître les différentes parties de la côte que l'on n'a pas encore visitées. Il y a en outre d'autres articles précieux que l'on peut s'y procurer, tels que du ginseng, du cuivre, de l'huile, des esparres, etc. et une grande quantité de saumons. Je soumets ces idées à des gens plus instruits que moi, quoique je sois très-persuadé qu'on peut établir sur cette côte une branche de commerce qui dédommageroit amplement les entrepreneurs, des peines qu'ils prendroient. Adieu. Tout à toi,

W. B.

Février 1788.

LETTRE XLVII.

En travers de la pointe de Java, le 27 mars 1788.

Le 9 février, à une heure après-midi, nous levâmes l'ancre, et redescendîmes la rade de Macao, en cinglant au sud. Le vent étoit léger et accompagné de fausses brises. A cinq heures, nous renvoyâmes notre pilote. Au coucher du soleil, le Typa portoit nord 65 degrés ouest, à environ trois lieues de distance; la grande île Larrone sud 35 degrés à l'est, et le pic de Lintin nord 55 degrés est. A sept heures et demie, la marée s'étant retirée, nous jettâmes l'ancre d'affourche par six brasses d'eau sur un fond de vase.

Je t'observerai que Macao est soumis aux Portugais; mais, comme ils reçoivent des Chinois toutes les choses né-

cessaires à la vie, ils n'osent rien faire qui soit contraire aux vues du viceroi de Canton. Il en résulte que quoique n'étant pas sujets des Chinois, ils n'en sont pas moins obligés d'obéir au viceroi, et de se soumettre à tous les impôts qu'il leur plaît d'exiger d'eux, quelqu'injustes qu'ils puissent être. Février 1788.

Le 10, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre, et mîmes à la voile avec une bonne brise du nord-ouest et un tems clair, gouvernant au sud et un peu à l'est. A dix heures, le pic de la grande île Larrone portoit nord 40 degrés est, à sept lieues de distance. A midi, nous étions par les 21 degrés 35 minutes nord, et par les 246 degrés 4 minutes de longitude ouest.

Du 10 au 13, nous eûmes une brise modérée et constamment à l'est, avec

Février 1788. un beau tems. Dans la matinée du 13, une voile étrangère se montra au nord-ouest. Notre latitude étoit, à midi, de 18 degrés 1 minute nord. L'après-midi, le bâtiment que nous avions apperçu le matin, passa tout près du King-George, et nous apprîmes du capitaine Portlock que c'étoit l'Aigle-Impériale, capitaine Berkley, qui étoit destiné pour Mauritins.

Du 17 au 20, nous eûmes un bon vent alisé, et très-beau tems. Le 20, sur les onze heures du matin, nous découvrîmes l'île de Pulo-Sapata, portant sud-ouest, à environ quatre lieues de distance. Cette île, vue dans l'éloignement, a la forme d'un soulier chinois.

A midi, l'île portoit sud, 60 degrés ouest, à trois milles de distance, et un petit rocher à l'ouest de cette île, sud 85 degrés ouest. Notre latitude observée fut

de 10 degrés 4 minutes nord, et notre longitude de 250 degrés 36 minutes ouest. Février 1788.

Le 21, étant par les 8 degrés 44 minutes de latitude nord, nous trouvâmes un courant violent qui nous portoit vers le sud-ouest. Dans l'après-midi du 23, nous serrâmes le vent au sud-sud-est. Notre latitude étoit de 5 degrés 31 minutes nord, et 254 degrés 56 minutes de longitude ouest.

A six heures du matin, le 25, nous vîmes à la distance d'environ quatre lieues, une rangée d'îles, connues sous le nom d'Anamba, qui couroient de l'est-nord-est, au sud-est-quart-de-sud; et bientôt après une petite île de roche, appellée Pulo-Domar, portant sud. A midi, Pulo-Domar nous restoit au nord 37 degrés à l'est, à la distance de quatre ou cinq lieues. Notre latitude étoit de 2 de-

Février 1788.

grés 36 minutes nord, et notre longitude de 255 degrés 3 minutes ouest; il faisoit une chaleur étouffante, et nous trouvâmes un courant qui nous portoit avec force au sud-ouest.

Le 26, à onze heures du matin, la terre portoit sud 40 degrés ouest, à environ sept lieues de distance. A midi, notre latitude étoit d'un degré 11 minutes nord. A six heures de l'après-midi, l'île de Pansang portoit nord-ouest-quart-ouest, à cinq lieues de distance. Pendant la nuit, nous vîmes de forts éclairs dans tous les points de l'horison.

Dans la matinée du 27, nous apperçûmes l'île Dominis, portant sud-ouest. Notre latitude, à midi, étoit de 0 degré 8 minutes sud. Les vents étoient légers, et le ciel serein. A six heures, l'île de Pula-Taya fut découverte portant sud 49 degrés ouest,

ouest, et le pic de Linging, nord 64 degrés ouest. Les sondes rapportoient 14 brasses. A sept heures, nous diminuâmes de voiles; à dix heures, nous amenâmes les huniers; et ayant jetté la sonde, elle rapporta de 8 à 16 brasses, fond de sable.

Février 1788.

Pendant la nuit, nous courûmes des bordées plus ou moins longues, et le 28, à cinq heures du matin, nous forçâmes de voiles au sud, avec une brise modérée de l'est. A huit heures, Pula-Taya nous restoit au nord 50 degrés ouest.

A onze heures, nous perdîmes notre chirurgien, M. William Launder. Il étoit tombé malade quelque tems avant notre départ de Wampu. Nous avions conservé long-tems l'espoir de le sauver, comptant sur sa jeunesse, sur la force de son tempérament, et sur ce qu'il n'étoit épuisé par aucun genre d'excès. Il entretint les mêmes

Février 1788.

espérances jusqu'au dernier moment; mais tous les efforts de la médecine ne purent détruire la cause de son mal. Voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, il se soumit aux décrets de la Providence, et attendit son dernier moment avec la plus parfaite résignation.

A midi, nous découvrîmes une rangée d'îles qui s'étendoient du sud-quart-sud-est, à l'est-nord-est, et dont la plus près de nous étoit à environ trois milles de distance. Pula-Taya nous restoit au nord 30 degrés ouest, à la distance de sept lieues. Notre latitude étoit à midi d'un degré 13 minutes sud. A quatre heures de l'après-midi, la montagne de Monopin, sur le rivage de Banca, nous restoit au sud 50 degrés à l'est. A six heures, les sondes nous rapportèrent de 11 à 16 brasses sur un fond de vase, et bientôt après nous vîmes un bâtiment étranger au nord-ouest.

A sept heures, nous diminuâmes de voiles et nous serrâmes le vent en courant quelques bordées pendant la nuit. Les sondes nous rapportoient de 16 à 23 brasses d'eau. Le 29, à 5 heures du matin, nous forçâmes de voiles; à huit heures la montagne de Monopin portoit est à la distance de six lieues. Février 1788.

Ce fut dans cette même après-dînée que nous lançâmes le corps de M. Launder à la mer. C'est le premier que nous ayons perdu dans notre voyage.

A midi, l'île de Monopin nous restoit au nord 10 degrés à l'ouest, à environ 5 lieues de distance. Notre latitude étoit de deux degrés 14 minutes sud. A une heure, nous vîmes plusieurs rochers à l'est-sud-est à quatre milles de distance. Nous marchâmes en conséquence au plus près à l'est. Le bâtiment que nous avions en vue

Février 1788. nous restoit au nord-nord-ouest. Les sondes nous rapportèrent successivement de huit à quatorze brasses sur un fond de vase. A trois heures, nous vîmes le rivage de l'île Sumatra portant sud 40 degrés est. Le tems étoit assez bon, chargé de brume, et nous avions de fréquentes ondées de pluie. A sept heures, nous jettâmes l'ancre par onze brasses d'eau sur un fond de vase, et pendant la nuit nous eûmes des éclairs violens de tous les points de l'horison. Nous reconnûmes dans cet endroit que la marée nous faisoit dériver à raison de trois nœuds à l'heure.

Mars 1788. Le premier mars, à cinq heures du matin, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile. Pendant toute cette matinée, nous eûmes beaucoup de raffales, du tonnerre, des éclairs et une grosse pluie. A midi, le navire que nous avions toujours en vue étoit au nord-quart-nord-est à

environ trois milles de distance, et la sonde nous rapporta 12 brasses d'eau. Le tems fut dans l'après-midi à-peu-près ce qu'il avoit été le matin. Mars 1788.

A trois heures, nous diminuâmes de voiles, et nous dépassâmes un vaisseau de guerre Hollandois qui étoit à l'ancre. A cinq heures, le bâtiment que nous avions en vue depuis plusieurs jours nous approcha, et nous le reconnûmes pour le Lansdown, navire de la Compagnie, capitaine Störey. A six heures et demie, nous jettâmes l'ancre par neuf brasses et demie sur un fond de vase, le rivage de Sumatra, portant sud-sud-ouest à la distance de quatre milles. Pendant la nuit, nous eûmes des éclairs et une chaleur étouffante.

Le 2, à 5 heures du matin, nous levâmes l'ancre et fîmes voile de conserve

Mars 1788.

avec le Lansdown. La donnée des sondes varia depuis huit et dix brasses jusqu'à trois brasses d'eau seulement, sur un fond de vase et de sable. Le vent étant léger et variable, nous marchâmes au plus près au nord, et gouvernâmes sur Sumatra : Nous évitâmes par ce moyen les bas-fonds. A six heures, le Lansdown donna signal de détresse. Nous jettâmes en conséquence l'ancre par six brasses et demie d'eau, et nous mîmes la chaloupe à la mer pour aller porter du secours au capitaine Storey; mais la chaloupe fut à peine descendue qu'elle se trouva remplie d'eau. On la remonta aussitôt à bord, et on mit les charpentiers à l'ouvrage pour la réparer. A sept heures, le capitaine Dixon se rendit dans sa grande chaloupe auprès du Lansdown.

Le 3, à trois heures du matin, le capitaine revint à bord. Le Lansdown

avoit touché sur les bas-fonds, par le travers de Lusepara; mais il fut bientôt remis à flot sans avoir éprouvé aucun dommage. Mars 1788

A cinq heures, nous virâmes à pic, afin d'être prêts si le capitaine Portlock donnoit signal de lever l'ancre; mais pendant toute l'après-dînée nous n'eûmes que des souffles légers et du calme par intervalles. Notre latitude étoit à midi de 3 degrés neuf minutes sud, et la pointe de terre la plus proche nous restoit au nord 20 degrés ouest, à la distance de trois lieues. Peu après midi, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile. Les sondes rapportoient de quatre à six brasses et demie. A quatre heures, l'île de Lusepara portoit nord 88 degrés est, à la distance de six milles, et les extrémités de la terre au sud nous restoient sud 65 degrés ouest. A huit heures, nous avions Lusepara au

Mars 1788. nord 14 degrés ouest, et la sonde nous rapportoit vingt-quatre brasses, fond de vase.

Ayant dépassé le détroit de Banca, nous fîmes force de voiles pendant la nuit. Le tems étoit couvert, et nous avions toujours des éclairs.

Dans la matinée du 4, les sondes indiquèrent de 6 à 9 brasses d'eau sur un fond de vase. Du 4 au 6, il n'y eut que peu de variation dans le tems; l'air étoit extrêmement chaud, et le thermomètre le plus souvent à 92 degrés. Des souffles légers, de fausses brises, et du calme, qui se succédoient rapidement, nous obligeoient de jetter l'ancre fréquemment. A midi, nous nous trouvions par les 4 degrés 17 minutes sud.

Le 7, à six heures du matin, nous

découvrîmes les Sœurs, portant sud-ouest-quart-d'ouest à quatre lieues de distance. La sonde nous rapporta 11 brasses sur un fond de sable. Le 8, à midi, les Sœurs portoient sud 40 degrés ouest, à six milles de distance; et la terre élevée sur l'île de Sumatra, sud 41 degrés ouest. Notre latitude étoit alors de 4 degrés 55 minutes sud; la sonde indiqua de 11 à 13 brasses, fond de vase. Mars 1788.

A six heures de l'après-midi, nous jettâmes l'ancre d'affourche, par dix brasses d'eau sur un fond de vase, les Sœurs nous restant au sud 17 degrés ouest. Pendant la nuit, nous éprouvâmes quelques raffales violentes qui venoient du sud-sud-ouest; le tonnerre et les éclairs se succédoient sans discontinuer, et la mer étoit très-agitée. Le 9, à 4 heures du matin, nous nous apperçûmes que le vaisseau chassoit sur son ancre, ce qui

Mars 1788. nous engagea à la retirer et à mettre à la voile. A huit heures, le tems étoit modéré, et à dix heures, nous nous trouvâmes presque dans un calme parfait. Nous jettâmes alors la seconde ancre par onze brasses d'eau : les Sœurs nous restoient au sud 25 degrés ouest, et notre latitude étoit de 4 degrés 57 minutes sud.

De ce jour au 12, nous n'eûmes guères que des vents légers et de fausses brises entremêlés de calmes, ce qui nous obligeoit fréquemment de jetter l'ancre: nous fîmes en conséquence très-peu de progrès dans notre marche.

Le 12 à midi, notre latitude étoit de 5 degrés 22 minutes sud; les extrémités de la terre que nous avions en vue se prolongeoient du sud 20 degrés est au nord 20 degrés ouest, et nous étions à la distance d'environ trois milles du rivage de

Sumatra. Dans la matinée du 12, nous eûmes la satisfaction de dépasser les Sœurs, qui sont deux îles très-petites que nous n'avions pas perdues de vue depuis le 7. A deux heures, nous jettâmes la seconde ancre par onze brasses d'eau. Mars 1788.

Dans l'après-midi, et pendant la plus grande partie de la nuit, nous essuyâmes de fréquentes raffales et une pluie continuelle.

Le 13 au matin, nous levâmes l'ancre et fîmes force de voiles. Le vent devenant léger, et le tems étant presque calme, la petite chaloupe fut mise à la mer à dix heures, et envoyée à l'avant du vaisseau pour le remorquer : l'île du Nord, où nous nous proposions de mouiller, à dessein d'y faire de l'eau, étant précisément en face de nous et à la distance d'environ huit milles.

Mars 1788. A onze heures, le vent tomba et nous avions la marée contre nous ; cette circonstance nous obligea de mouiller presque vis-à-vis de l'île du Nord. Notre latitude étoit, à midi, de 5 degrés 35 minutes.

Une brise fraîche s'étant élevée à une heure, nous levâmes l'ancre et mîmes le cap sur l'île. Vers les trois heures, étant entrés assez avant dans la rade, nous jettâmes la seconde ancre, par neuf brasses, fond de vase, et nous assurâmes le vaisseau avec le cable de tonée : l'île du Nord nous restoit au nord-est quart de nord, à la distance de trois milles.

Trois vaisseaux Hollandois, de Batavia, étoient à l'ancre dans cette rade.

Le 14, à cinq heures du matin, la grande chaloupe fut envoyée à terre pour

y faire de l'eau. Nos gens trouvèrent une aiguade abondante sur le rivage de Sumatra, à environ cinq cents pas du rivage; de sorte que le 15 à midi toutes nos futailles étoient remplies. Nous avions besoin d'une petite augmentation dans notre provision de bois; mais comme nous appercevions sur la côte un grand nombre de naturels, nous craignîmes qu'il ne fût difficile d'y couper le bois dont nous avions besoin. Nous envoyâmes en conséquence dans l'après-midi du 15, des détachemens des deux vaisseaux dans l'île du Nord, étant sûrs de ne pas y rencontrer d'habitans ni aucun obstacle qui pût empêcher nos travailleurs de couper la quantité de bois qui nous étoit nécessaire. Vers les six heures, ils revinrent à bord, après avoir parfaitement rempli l'objet de leur mission. Mars 1788.

L'île du Nord est très-petite, et n'a

Mars 1788. peut-être pas plus de deux milles de tour. Elle est entièrement couverte d'arbres de différentes espèces, et dont je crois que plusieurs croissent dans nos îles des Indes occidentales. La belle verdure qui règne éternellement dans cette île y attire une multitude infinie d'oiseaux de mille espèces différentes. Je crois que l'on n'y trouve point d'eau, et par conséquent le bois est le seul article que peuvent en tirer les bâtimens qui sont à l'ancre dans la rade adjacente.

Les habitans de Sumatra sont *Malais*, et plusieurs se sont fixés sur ces côtes, pour s'emparer, autant qu'il leur seroit possible, des débris des vaisseaux qui y font nauffrage, pour secourir à prix d'argent ceux qui se trouvent dans quelque danger, et enfin pour trafiquer avec les bâtimens qui mouillent par hasard de ce côté.

J'ai déjà observé que les habitans des îles Sandwich tiroient très-vraisemblablement leur origine de ce peuple; et il existe entr'eux, à mon avis, une ressemblance frappante, relativement à la forme extérieure et aux traits du visage: les Malais ont, à la vérité, la peau d'une couleur plus rembrunie; mais cette différence peut être attribuée à la chaleur extrême du climat qu'ils habitent. Mars 1788.

Nous achetâmes d'une barque Malaise quelques tortues pour mettre au nombre de nos provisions. Les Malais vendent aussi de l'eau-de-vie de geniévre, de l'arrack, de la volaille, des bananes, des *pumpkins*, etc. Ils donnent douze poules chétives pour une piastre, et les autres articles en proportion: les Hollandois sont souvent associés dans ce commerce, et il y avoit sur le bateau avec lequel nous trafiquâmes un homme de cette

Mars 1788. nation, qui paroissoit en être le propriétaire.

Nos provisions de bois et d'eau étant achevées, le 16, à six heures du matin, nous démarrâmes, et ayant levé l'ancre à sept heures, nous fîmes force de voiles, en portant sur le détroit de la Sonde, à la faveur d'une brise fraîche de l'ouest-nord-ouest : le tems étoit nébuleux. Vers midi, nous essuyâmes de fréquentes raffales accompagnées d'une grosse pluie; le vent devint léger et variable, et vers une heure nous jettâmes l'ancre par vingt brasses; les vaisseaux qui étoient dans la rade de l'île du Nord nous restant au nord, à la distance d'environ six milles, et l'île du Milieu au sud 7 degrés est. Dans l'après-midi, le tems fut modéré et nébuleux; mais pendant la nuit, nous eûmes de fréquentes raffales et une grosse pluie, accompagnées de tonnerre et d'éclairs.

Le

Le 17, à sept heures du matin, nous levâmes l'ancre et fîmes voile à la faveur d'une brise modérée qui souffloit de l'est. A midi, le pic de Cracatoa nous restoit à l'ouest-sud-ouest, à neuf milles environ de distance. Notre latitude étoit de 5 degrés 59 minutes sud. Mars 1788.

Vers le soir, le vent portant au sud, nous mouillâmes à six heures, par trente-deux brasses, sur un fond de vase; le centre de l'île du Milieu nous restant au nord 58 degrés est; le pic de Cracatoa, à l'ouest, un demi-rumb au sud; et l'île du Prince, au sud, 42 degrés ouest.

Du 17 au 21, nous marchâmes au plus près du vent dans le détroit, sans faire beaucoup de chemin, tous les matins nous avions des calmes ou des vents légers du sud-ouest. A midi, une brise assez forte s'élevoit au nord-ouest, et vers le soir elle

Mars 1788. sautoit toujours au sud. Pendant la nuit, il survenoit le plus souvent des raffales accompagnées d'une grosse pluie, de tonnerre et d'éclairs, et nous avions un courant rapide qui portoit presque toujours au nord-est.

Le 20, à six heures de l'après-midi, après avoir gouverné quelque tems au nord-ouest, nous mouillâmes par trente-deux brasses, fond de vase molle. Les extrémités de Cracatoa se prolongeoient du sud 65 degrés ouest au nord 65 degrés ouest, à la distance de six milles. Comme nous avions de fréquentes raffales, nous jugeâmes prudent d'amener les vergues de perroquet.

Pendant toute la journée du 21, nous eûmes des vents légers et contraires. Dans la matinée, l'équipage fut occupé à faire sécher les agrès du petit mât de hune. Un

senau Hollandois ayant jetté l'ancre à un mille de distance de notre vaisseau, dans la soirée du 20, le capitaine Dixon songea à en profiter pour se procurer un peu de riz, et les choses dont nous avions besoin pour réparer nos manœuvres. Le 21, après midi, il fit mettre à la mer la petite chaloupe, et M. Careu, notre premier lieutenant se rendit à bord du senau, pour voir si les Hollandois pouvoient nous fournir ce qui nous étoit nécessaire : malheureusement ils n'étoient pas sur cet article mieux approvisionnés que nous.

Mars 1788.

Le 22, à cinq heures du matin, nous levâmes l'ancre; mais le vent étant devenu léger et variable, et le courant portant contre nous, un peu avant midi nous jettâmes l'ancre d'affourche, par trente-six brasses, fond de vase; le pic de Cracatoa nous restoit à l'ouest-quart-sud-ouest, à la distance d'environ cinq milles. Le tems

Mars 1788. étant beau et calme, le capitaine Dixon profita de l'occasion pour remplacer l'eau que nous avions consommée. A une heure, la petite chaloupe et le bateau partirent, montés de dix hommes, et se rendirent à terre. Ils revinrent à six heures, et rapportèrent trois pipes remplies d'eau : c'étoit tout ce dont nous avions besoin. Nos gens avoient acheté une bonne quantité de noix de coco et de pumpkins; on leur avoit donné 40 noix de coco pour une piastre, et quinze pumpkins pour le même prix.

Quoique la température de l'air à Cracatoa soit indubitablement plus saine que celle de toutes les îles situées à-peu-près dans la même latitude, je ne trouve pas que la population y soit bien considérable; les naturels paroissent être Malais. Ce qui fait sans doute que si peu de personnes y fixent leur résidence, c'est que les vais-

seaux ne s'arrêtent guères près de cette île pour y prendre des raffraîchissemens; ils mouillent presque toujours devant l'île du Prince, où ils peuvent se procurer en égale abondance tout ce que produit Cracatoa, et où l'aiguade est beaucoup plus commode. Mars 1783.

Les productions de cette île sont à-peu-près les mêmes que celles de Sumatra, et consistent en noix de coco, en volaille, pumpkins, etc. Nous y achetâmes une assez grande quantité de tortues pour la consommation de l'équipage.

Le 23, pendant toute la journée, des vents du sud nous empêcherent de lever l'ancre. Le capitaine Portlock en passa la plus grande partie à bord de notre vaisseau.

Le 24, à quatre heures du matin, nous répondîmes au signal que donna le King-

Mars 1788.

George de lever l'ancre, et à cinq heures, nous fîmes voile, portant le cap au sud, à la faveur d'une brise fraîche du sud-ouest. Jusqu'alors nous avions cherché à sortir du détroit par le passage qui se trouve entre Cracatoa et l'île du Prince; mais nous y renonçâmes, et prîmes le parti de gouverner sur le passage entre l'île du Prince et la pointe de Java.

A midi, le pic de Cracatoa nous restoit au nord 18 degrés ouest; les extrémités de l'île du Prince se prolongeoient du sud 50 degrés ouest à l'ouest-sud-ouest, et nous avions une pointe élevée sur le rivage de l'île Java au sud; notre distance de la terre la plus voisine étoit d'environ cinq lieues. La hauteur prise à midi nous donna 6 degrés 21 minutes sud, et l'après-midi nous courûmes des bordées entre l'île du Prince et celle de Java, ayant une forte houlle à l'ouest. La sonde indiquoit

de 43 à 36 brasses, fond de vase. A neuf heures du soir, nous jettâmes l'ancre par 42 brasses ; la partie élevée de l'île du Prince nous restant au sud 76 degrés ouest. Mars 1788.

Le 25, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre, et fîmes voile à l'aide d'une brise fraîche de l'ouest ; le tems étoit nébuleux. A midi, les extrémités de l'île du Prince s'étendoient de l'ouest-nord-ouest au sud 65 degrés ouest. Un moudrain sur l'île Java nous restoit au sud-ouest un quart de sud, à environ quatre lieues de distance, et notre latitude étoit de 6 degrés 33 minutes. Dans l'après-midi, le vent passa au sud ; nous nous apperçûmes que nous perdions du terrein, et en conséquence nous jettâmes l'ancre à six heures, par quarante brasses, fond de vase.

Mars 1788. Le 26, à neuf heures du matin, nous appareillâmes et fîmes force de voile, poussés par une forte brise de l'ouest, à l'aide de laquelle nous espérions nous porter en pleine mer.

Toute la matinée fut employée à manœuvrer pour passer entre l'île du Prince et la pointe de Java. A midi, les extrémités de l'île du Prince nous restoient du sud 65 degrés ouest au nord; et la pointe de Java, au sud-ouest un quart de sud, à la distance de quatre milles. Notre latitude étoit de 6 degrés 36 minutes sud.

A deux heures, au moment où nous portions directement sur le passage, entre la pointe de Java et les *Coblers* (Savetiers,) amas de rochers qui gissent par le travers de l'île du Prince, la brise s'éteignit, et le courant nous poussa vers la côte de

Java. Comme il nous étoit impossible de virer vent arrière, notre situation fut pendant quelques instans des plus alarmantes: ce qui ajoutoit au danger que nous courrions, c'est que la sonde, près des côtes, n'indiquoit pas moins de cinquante brasses, fond de rochers très-aigus, de sorte que nos ancres ne pouvoient nous être d'une bien grande utilité; cependant, en moins d'une demi-heure, la brise fraîchit, au grand contentement de tout l'équipage, et à quatre heures de l'après-midi nous étions entièrement hors de danger, les rochers qui sont en face de la pointe de Java portant nord 85 degrés est, et la pointe de l'île du Prince, nord 5 degrés est; le rivage de Java nous restoit à cinq milles de distance. A six heures, la pointe de Java portoit nord-est 1 quart de nord, à la distance de six lieues. Mars 1788.

Ayant heureusement évité la terre,

Mars 1788. nous amenâmes nos ancres et les mîmes sur la préceinte basse pour qu'elles fussent plus en sûreté.

Pendant la nuit, nous eûmes un tems pluvieux, accompagné de raffales; dans la matinée du 27, le tems fut nébuleux, et le vent souffloit frais du nord-ouest. Notre latitude à midi étoit de 7 degrés 49 minutes sud.

Tous nos desirs ont pour but de nous rendre promptement à l'île Sainte-Helène, et de-là en Angleterre. Adieu, tout à toi,

W. B.



Mars 1788.

LETTRE XLVIII.

En mer, le 31 mai 1788.

Jamais, depuis notre sortie d'Angleterre, nous n'avons eu une traversée si ennuyeuse et si malsaine que pendant le mois de mars, sur-tout en dépassant le détroit de Banca. Les côtes de Banca et de Sumatra sont basses, plates et marécageuses; et comme nous n'avions sans cesse que des vents légers, nous éprouvions une chaleur étouffante : une sorte d'épuisement et de foiblesse s'empara de tout l'équipage; les plus robustes même ressentirent les effets de la chaleur excessive de ce climat. Nous avions heureusement à bord une abondante provision de quinquina du Pérou qu'on administroit aux malades, et dont les effets furent si

Mars 1788. efficaces et si prompts qu'il ne parut parmi nous aucun symptôme de scorbut.

Depuis notre départ de la Chine, le capitaine Portlock avoit perdu deux de ses gens, morts de la dyssenterie, et beaucoup d'autres étoient attaqués de la même maladie. Malgré cela, le plaisir de nous revoir en mer a ranimé notre courage, et semble nous avoir donné de nouvelles forces.

Le 28 mars, nous eûmes vent frais du nord-ouest avec de fréquentes raffales et de la pluie : à cinq heures de l'après-midi, nous vîmes un bâtiment au nord. Dans la nuit, et pendant la matinée du 29, le vent souffla avec moins de force; à dix heures, le vaisseau étoit assez près de nous, et nous reconnûmes que c'étoit la Queen, vaisseau de la compagnie des Indes, commandé par le capitaine Douglas.

A midi, notre latitude étoit de 10 degrés 17 minutes sud, et notre longitude de 255 degrés 8 minutes ouest. Pendant l'après-midi, et toute la journée du 30, nous eûmes des vents légers et variables, et souvent presque du calme. A onze heures du matin, la chaloupe du capitaine Portlock vint prendre le capitaine Dixon, qui se rendit à bord du King-George. Le tems étoit beau et serein; le thermomètre indiquoit 89 degrés une minute, et notre latitude étoit à midi de 11 degrés 13 minutes. Mars 1788.

A six heures du soir, le capitaine Dixon revint à bord, et nous fit part de la résolution prise de faire marcher les vaisseaux séparément, pour se rendre chacun de leur côté à Sainte-Helène, aussi vîte qu'il seroit possible. L'équipage se tint en conséquence prêt à faire le salut d'adieu à nos compagnons de voyage; mais des

Mars 1788. vents légers et de fausses brises nous empêchèrent d'approcher d'assez près pour pouvoir remplir nos intentions.

Le 31, le vent souffla grand frais, du sud-est et de l'est-sud-est, et nous cinglâmes vers le nord-ouest. Dans l'après-midi du premier avril, nous avions totalement perdu de vue le King-George; notre latitude étoit à midi, de 12 degrés 44 minutes sud, et notre longitude de 257 degrés 48 minutes ouest.

Avril 1788. Du premier au 9, nous eûmes une brise fraîche, et de tems en tems des raffales et de la pluie. Le 8, la hauteur observée nous donna 17 degrés 50 minutes sud, et 271 degrés 16 minutes ouest. Depuis plusieurs jours nous gouvernions alternativement à l'ouest-sud-ouest et à l'ouest-quart-sud-ouest : nous eûmes ce même jour une forte houle au sud.

Du 9 au 16, le vent souffla bon frais de l'est ; nous eûmes de tems en tems des raffales et de la pluie ; le tems fut cependant assez généralement agréable ; notre observation, à midi, nous donna 20 degrés 48 minutes de latitude sud, et 284 degrés 33 minutes de longitude ouest. Avril 1788.

Le soir, il éclairoit beaucoup au sud ; pendant la nuit, nous eûmes un grain très-vif, de la pluie et un vent de sud. Vers le matin, il s'appaisa, mais resta dans le même rumb. Le 17, à midi, nous étions par les 21 degrés 14 minutes sud, et par les 286 degrés 41 minutes de longitude ouest.

Jusqu'au 21, le tems fut à-peu-près le même ; mais, à deux heures de l'après-midi, nous essuyâmes une violente bourasque et une grosse pluie. Le vent sauta nord, et foiblissoit quelquefois, au point

Avril 1788. de nous donner du calme : dans l'après-midi du 22, il repassa au sud; le tems fut modéré et nébuleux. Notre latitude étoit, à midi de 23 degrés 9 minutes sud, et notre longitude de 298 degrés 20 minutes ouest.

Le 23, à cinq heures de l'après-midi, ayant le cap à l'ouest, et le vent étant au sud-quart-sud-ouest, nous vîmes deux bâtimens qui gouvernoient au sud-est, et nous restoient au nord-est.

Le 24, on réduisit la portion d'eau à quatre pintes par jour pour chaque homme, sans compter ce que la cuisson des pois en employoit. La hauteur observée à midi, nous donna 23 degrés 27 minutes de latitude sud, et 300 degrés 22 minutes de longitude ouest. La mer étoit très-houleuse au sud.

Du

Du 24 au 30, il ne nous arriva rien de particulier; nous continuâmes notre route à la faveur d'une jolie brise de l'est, et le tems fut assez beau. Le 30 à midi, nous étions par les 28 degrés 9 minutes de latitude sud, et par les 310 degrés 30 minutes de longitude ouest. La déclinaison du compas étoit de 21 degrés à l'ouest. Avril 1788.

Le premier mai, le vent sauta successivement du nord à l'ouest; nous étions par les 28 degrés 55 minutes de latitude sud, et nous devions par conséquent nous attendre à voir cesser les vents alisés, la saison étant sur-tout avancée. Mai 1788.

Le 4 mai au matin, nous vîmes beaucoup de bonites auprès de notre vaisseau. Nous tendîmes des lignes, et nous fîmes une assez bonne pêche. Ce poisson venoit très à propos : c'étoit pour nous un changement d'autant plus agréable, que nos

Mai 1788.

provisions salées commençoient à vieillir, et étoient par conséquent fort mal-saines. Malgré tant de désavantages, nous n'avions pas d'apparence de scorbut parmi nous, et je crois qu'on peut en assigner la cause à l'usage du quinquina péruvien dont j'ai déjà parlé plus haut, et que l'on n'àvoit pas entièrement discontinué.

Nous avions aussi un grand nombre de pies de mer, d'oiseaux d'œufs autour de notre vaisseau. Je pense que ces oiseaux et le poisson sont attirés par une espèce de sardine dont nous vîmes une grande quantité dans l'eau; nous en trouvâmes même plusieurs dans l'estomach des poissons que nous prîmes. Il est vraisemblable que c'est le tems de leur passage. La hauteur observée à midi nous donna 28 degrés 8 minutes de latitude sud, et 316 degrés 44 minutes de longitude ouest.

Jusqu'au 7, nous eûmes des vents du sud et un tems passable. Le 7, à midi, nous étions par les 30 degrés 11 minutes de latitude sud, et par les 321 degrés 58 minutes ouest. Dans l'après-midi, il s'éleva une brise fraîche de l'est, et, au commencement de la nuit, nous essuyâmes des raffales accompagnées de tonnerre, d'éclairs, et d'une grosse pluie, ce qui nous obligea à prendre un double ris aux huniers, et un ris à la grande voile; nous nous croyions bien en sûreté pour la nuit, après avoir pris cette précaution; mais, le 8, à deux heures du matin, nous supportâmes un coup de vent violent, venant du sud-ouest. Nous amenâmes promptement les mâts de hune, et heureusement nous n'éprouvâmes aucun dommage: quand le jour fut venu, le vent s'appaisa, mais il resta dans le même rumb. A midi, nous étions par les 30 degrés 54 minutes de latitude sud.

Mai 1788.

Mai 1788.

Dans l'après-midi du 9, nous eûmes une forte brise du nord-est; vers le soir, le vent sauta au nord, et soufla grand frais; le soir, il éclairoit beaucoup au sud-ouest, ce qui nous engagea à ferler les huniers pour éviter le danger que nous avions couru lors du dernier orage. Heureusement, le vent s'appaisa pendant la nuit, et le 10 et le 11, nous n'eûmes que des souffles légers et un beau tems: le 11, à midi, nous étions, suivant l'observation, par les 32 degrés 45 minutes de latitude sud, et par les 327 degrés 6 minutes de longitude ouest.

Le 12 et le 13, le vent soufla bon frais du nord-est; le tems fut assez beau, et le 13, nous nous trouvions par les 34 degrés 22 minutes sud.

Le 14, et pendant la plus grande partie du 15, nous eûmes peu de variation dans

le tems; le vent resta presque toujours dans le même rumb, et nous avions une forte houle à l'ouest. Dans la matinée du 15, le tems se chargea de brume; le vent devint variable; les nuages s'abaissèrent, et tout sembloit nous menacer d'une tempête. A sept heures, le vent passa au nord-ouest, et souffla grand frais. Nous ferlâmes les huniers; nous primes un ris à la grande voile, et nous amenâmes les vergues de perroquets. A huit heures, nous virâmes vent arrière, et nous gouvernâmes à l'est; pendant la première partie de la nuit, il éclaira beaucoup au nord. Le 16, à deux heures du matin, nous revirâmes, et mîmes le cap à l'ouest. Le vent augmentoit toujours; à six heures, nous prîmes un ris à la misaine, et nous serrâmes les huniers. Dans la matinée, on abattit les mâts de perroquets, et l'on amena le bâton de foc. Notre hauteur observée à midi, nous donna 36 degrés 10 minutes sud; le vent Mai 1788.

Mai 1788. continua à souffler avec la même fureur; nous eûmes de fréquentes raffales, et une houle terrible à l'ouest.

A quatre heures, nous trouvâmes nos pompes engorgées ; cet accident étoit d'autant plus fâcheux, dans la malheureuse situation où nous nous trouvions, que notre bâtiment avoit pris beaucoup d'eau, quand nous avions reviré. On hissa aussi-tôt la pompe de tribord; mais, en l'examinant, on vit qu'elle avoit pris beaucoup du sable qui servoit de lit aux caisses de thé, et qui sans doute avoit traversé les joints du plancher, par les secousses que le bâtiment avoit éprouvés dans la tourmente. Cette pompe ayant été nettoyée, on en coupa un bout de neuf pouces, et on la remit aussi-tôt en place.

L'équipage, comme je vous l'ai déjà dit, avoit été mis à la portion de quatre

pintes d'eau par jour par chaque homme; mais, pendant cette tempête, chacun en eut à discrétion, comme auparavant. Mai 1788.

Pendant la nuit, le vent continua à souffler sans discontinuer, avec la même fureur. Les écoutes de la grande voile ayant cédé, elle fut mise en pièces en un instant. A sept heures, la pompe de tribord se trouva encore engorgée; on ne perdit pas de tems à la retirer, à la nettoyer et à la remettre en place.

Nous avions tout lieu de croire que les pompes n'avoient pas eu assez de jeu pour enlever toute l'eau qui étoit entrée dans le bâtiment. Nous regardions comme certain que le sable l'arrêtoit dans la cale d'avant. Le capitaine Dixon consulta avec les officiers pour savoir si l'on ne devoit pas visiter cette partie du vaisseau. A huit heures, on enfonça l'écoutille de l'avant,

Mai 1788. et on retira de la cale quarante caisses de thé; ces marchandises n'avoient point été mouillées; elles étoient en bon état; et, à notre grande satisfaction, nous reconnûmes qu'il n'y avoit pas la moindre apparence que l'eau se fût fixée dans cette partie du vaisseau.

A onze heures, nous enlevâmes la pompe de basbord, et nous la nettoyâmes, mais nous ne la remîmes pas en place; car nous étions obligés d'avoir constamment un homme à l'archi-pompe pour en ôter le sable qui l'engorgeoit, et que l'on montoit à la main dans des seaux; sans cette attention, elle eût été bientôt embarrassée de nouveau.

Pendant l'après-midi, le vent continua à souffler avec la même violence. Le roulis étoit très-fort, et notre bâtiment faisoit beaucoup d'eau; de sorte qu'on étoit sans

cesse occupé à empêcher l'archi-pompe de s'engorger. Jusqu'à ce moment, il n'y avoit eu qu'un tiers de l'équipage employé; mais le gros tems et le malheur de voir nos pompes se charger à tous momens de sable, engagèrent le capitaine Dixon à mettre la moitié de nos gens à l'ouvrage. Mai 1788.

Dans la nuit, le vent s'appaisa un peu; et le 18, à sept heures du matin, le tems devint plus modéré. Nous eûmes de légères brises et beaucoup de houles, qui nous venoient du sud. Nous replaçâmes alors les huniers, en gardant tous les ris pris.

Vers les huit heures, nous découvrîmes une voie d'eau sous la voûte. Nous montâmes aussi-tôt sur le pont beaucoup de choses qui nous étoient à peu près inutiles, et ne faisoient que charger les extrémités de la cale, et nous les jettâmes à la mer. L'observation faite à midi, nous

Mai 1788. donna 36 degrés 30 minutes de latitude sud. L'après-midi, nous eûmes des souffles légers qui s'éteignoient de tems en tems; la mer continuoit à être très-agitée; elle chassoit avec violence notre bâtiment, et occasionnoit un roulis aussi fort qu'il étoit désagréable. A huit heures du soir, il s'éleva une brise fraîche du nord; et, pendant la nuit, elle devint très-forte. La mer continuoit à être très-houleuse au sud.

Le 19 au matin, nous eûmes vent grand frais, du nord-ouest, accompagné de fréquentes raffales. On étoit obligé d'être constamment à l'archi-pompe, vu que le roulis du vaisseau faisoit continuellement tomber le sable à travers les jointures du plancher, et qu'il étoit de la plus grande conséquence de tenir la pompe en bon état. C'étoit le seul moyen d'empêcher l'eau de se loger dans aucune autre partie

du bâtiment. Nous étions alors par les 37 degrés 36 minutes de latitude sud, et par les 336 degrés 50 minutes de longitude ouest. Nous ne pouvons pas répondre cependant que la longitude aït été prise bien exactement. Mai 1788.

Il étoit évident, d'après notre latitude observée, que nous avions un courant violent qui nous portoit au sud, mais il nous étoit impossible de déterminer s'il ne nous avoit pas en même tems porté à l'est. Le capitaine Dixon se détermina à tout hasard à mettre le cap au nord, ayant un bon vent de nord ouest. Nous nous apperçûmes dans l'après-midi que nos poudres avoient été mouillées, et qu'elles étoient gâtées; nous en jettâmes quatre barrils à la mer, ne réservant que ce qui pouvoit être nécessaire pour donner des signaux, et autres circonstances accidentelles.

Mai 1788.

Du 19 au 20 à midi, nous eûmes à peu près le même tems; le vent souffloit du nord-ouest, et étoit accompagné de fréquentes raffales. La hauteur prise à midi, nous indiqua 36 degrés 57 minutes de latitude sud. Pendant vingt-quatre heures, nous avions gouverné presqu'au nord, et cette observation nous confirma dans l'idée que nous avions un courant qui nous portoit au sud. Sans être en état de déterminer plus positivement s'il portoit à l'est ou à l'ouest, nous avions cependant lieu de croire que c'étoit au sud-sud-est qu'il nous faisoit dériver. Dans l'après-midi, le vent passa à l'ouest, et pendant la nuit, au sud et au sud-est; lorsqu'il sauta au sud, il commença à être moins fort.

Dans la matinée du 21, nous eûmes une brise fraîche de l'est-nord-est; nous déployâmes alors autant de voiles que

nous pûmes, saisissant avec empressement l'occasion d'avancer vers le nord et vers l'ouest. Nous étions à midi par les 36 degrés 40 minutes de latitude sud, et par les 337 degrés 20 minutes de longitude ouest. Dans l'après-midi, le vent fraîchit, et le soir il se porta au nord; il souffla avec beaucoup de force. Nous essuyâmes de fréquentes raffales, ce qui nous obligea de serrer les huniers, et de prendre des ris aux basses voiles. Vers le matin du 22, le vent devint plus maniable, et à la pointe du jour, nous fîmes force de voiles, continuant à gouverner au nord. Le tems étoit chargé de brume et pluvieux; notre latitude observée à midi étoit de 36 degrés sud. Mai 1783.

Dans la matinée du 23, nous essuyâmes de fréquentes raffales, accompagnées de pluie. Nous serrâmes en conséquence les huniers, et nous amenâmes le mât de perroquet.

Mai 1788. Vers les dix heures, nous eûmes une bourasque violente ; mais, comme nous avions ferlé les voiles fort à propos, nous n'éprouvâmes point d'autre dommage qu'une déchirure à l'étai de misaine. La latitude observée à midi étoit de 35 degrés 48 minutes de latitude sud.

Dans l'après-midi, le tems parut moins incertain, et le vent étoit toujours nord-ouest. Notre archi-pompe nous donnoit beaucoup d'occupation, parce qu'il s'y introduisoit à tous momens une grande quantité de sable.

Le 24, à trois heures du matin, la sonde nous rapporta 70 brasses, fond de peu de tenue, ce qui nous fit connoître que nous étions sur les bancs de Lagullus. En conséquence, nous revirâmes par un vent léger et variable. Dès que le jour parut, le tems étant assez bon, nous forçâmes de voile. Vers les sept heures,

nous apperçûmes un grand vaisseau qui nous restoit au nord-est, et qui faisoit voile vers le nord; notre latitude étoit à midi de 35 degrés 36 minutes sud. Mai 1788.

Je dois observer que, depuis que le mavais tems s'étoit établi, nous avions presque toujours eu vent de nord-ouest, et que toutes les fois qu'il passoit au sud ou à l'est, il devenoit léger et très-variable, cela nous obligeoit de changer souvent de bordées pour pouvoir avancer vers l'ouest, et il est en même tems très-probable que le courant dont j'ai déja parlé fut ce qui retarda principalement notre marche.

Pendant toute l'après-midi, et la nuit suivante, nous eûmes une forte brise du nord-ouest, accompagnée de raffales, et nous fûmes par-là obligés de diminuer de voiles, et de louvoyer selon que les circonstances sembloient l'exiger.

Mai 1788. Le 25, à la pointe du jour, le tems étant modéré, nous fîmes force de voiles; le vent n'avoit pas cessé de se tenir dans le même rumb.

Vers les huit heures, le vaisseau que nous avions apperçu le 24, arriva à la portée de la voix, et nous parla. C'étoit le *Lansdowne*, capitaine Storey, qui, comme je l'ai déjà dit, avoit eu le malheur d'échouer dans le détroit de Banca, mais qui étoit parvenu à débouquer du détroit de la Sonde une semaine avant nous. Comme ce vaisseau passe pour un excellent voilier, il est naturel de croire que nous fûmes bien aise de le rencontrer dans cet endroit, cela ranimoit notre courage, sur-tout quand nous considérions que, quoique notre bâtiment ne marchât pas très-bien, et malgré la supériorité si vantée du *Lansdowne*, et l'avance qu'il avoit prise sur nous, nous avions

avions fait tout autant de chemin que lui. Mai 1788.

Cette circonstance me rappelle un proverbe de Salomon : *ce n'est pas toujours le plus alerte qui arrive au but le premier.* Nous avions alors une preuve incontestable que le tems et le hasard exercent également leur droit sur tous les individus.

Le capitaine Storey nous dit qu'il n'avoit pas cessé de courir des bordées, par le travers du cap, depuis le 15, jour auquel nous avions essuyé une bourasque; mais il ne nous informa pas pourquoi il n'étoit pas parvenu plutôt dans cet endroit. A midi, nous étions, suivant l'observation, par les 35 degrés 32 minutes de latitude sud, et par les 337 degrés 48 minutes de longitude occidentale.

Le 26, le vent restant au nord-ouest,

Mai 1788. notre capitaine se détermina à porter le cap au sud-ouest, espérant que nous rencontrerions enfin un vent moins contraire Le tems étant devenu modéré, et assez constant, nos gens furent remis ce jour-là à la portion d'eau accoutumée. Notre latitude étoit, à midi, de 36 degrés 17 minutes sud. Pendant la nuit, le vent se porta au nord-nord-est, et, dans la matinée du 27, il fraîchit, et commença à souffler en jolie brise. Nous mîmes en conséquence toutes les voiles au vent, et nous gouvernâmes au nord-ouest-quart-ouest. Notre latitude étoit, à midi, de 36 degrés 12 minutes sud, et notre longitude 339 degrés 39 minutes ouest; mais nous ne devions jouir de cette brise favorable que pendant un espace de tems très-court. Dans l'après-midi, le vent se remit au nord-ouest, et souffla avec force. Vers le soir, il fraîchit considérablement, et pendant toute la nuit, il souffla avec violence,

et fut accompagné de fortes raffales, d'éclairs et d'une grosse pluie. Nous étions obligés alors de refouler une mer extrêmement forte, et le roulis étoit des plus incommodes. Mai 1783.

Avant d'essuyer cette tourmente, nous avions été plusieurs jours pendant lesquels l'archi-pompe étoit presque libre de toute espèce d'encombrement, et la pompe étoit restée tranquillement fixée dans le même endroit; mais le roulis nous força de la remonter, et nous y trouvâmes presqu'autant de sable que lorsqu'elle s'étoit trouvée engorgée pour la première fois; notre latitude étoit, à midi, de 37 degrés 11 minutes sud. Le tems pluvieux et accompagné de raffales, et le vent toujours dans le même rumb. Sur les huit heures du soir, nous vîmes avec plaisir s'élever une brise fraîche du sud-ouest, et pendant la nuit, elle souffla avec assez de violence. La pluie

Mai 1788. tomba sans discontinuer; elle étoit accompagnée d'éclairs et de fréquentes rafales. Nous laissâmes au vent autant de voiles que la prudence nous permettoit d'en porter, desirant avec ardeur de parvenir à doubler le cap. Le 29, le vent resta dans le même rumb, et nous portâmes tantôt au nord-ouest, tantôt au nord-ouest-quart-de-nord, selon les circonstances, ne variant guères notre marche que de deux degrés vers l'ouest.

Le 30, le vent nous étoit tout aussi favorable. Le 31 au matin, il sauta au sud-est, et continua à souffler en jolie brise, le tems étant assez beau. Notre latitude observée étoit, à midi, de 33 degrés 44 minutes sud, et notre longitude, suivant une suite d'observations lunaires, de 347 degrés 50 minutes ouest; de sorte que nous avions alors doublé ce cap jusqu'alors si redouté, et dont les cartes placent l'extré-

mité sud-ouest par les 34 degrés 26 minutes de latitude sud, et par les 341 degrés 37 minutes de longitude occidentale. Mai 1788.

Je terminerai ici ma lettre, mais sois assuré que si j'en ai la possibilité, tu recevras encore de mes nouvelles. Adieu. Je suis toujours ton ami,

W. B.

LETTRE XLIX.

A Douvres, le 17 septembre 1788.

Ayant lieu de croire qu'il se trouvoit un courant très-violent vers l'ouest, dans l'après-midi du 31 mai, nous marchâmes au plus près, en gouvernant du nord au nord-quart-nord-est.

Le premier juin, nous eûmes une jolie Juin 1788.

Juin 1788.

brise de l'est, et un ciel clair et serein; notre latitude étoit, à midi, de 32 degrés 4 minutes sud.

Depuis quelque tems, l'archi-pompe étoit presque débarrassée de sable, et on remit la pompe de tribord à sa place, ayant soin de la fixer de manière à pouvoir l'enlever facilement, lorsqu'on jugeroit à propos d'en mettre une de rechange.

Pendant tout le tems que nous mîmes à doubler le promontoire du sud, nous ne ressentîmes pas ce froid extrême dont on nous avoit menacé; le terme moyen du thermometre fut d'environ 54 degrés, mais il est vrai que l'on peut attribuer cette température à ce que le vent ne souffloit que rarement du sud, et lorsqu'il étoit dans ce rumb, il ne s'y tenoit que peu d'instants.

Du premier au 3 juin, nous eûmes une bonne brise de l'est et du sud. Juin 1788.

Le 3, à midi, nous nous trouvions par les 29 degrés 54 minutes sud; dans l'après-midi, le vent passa au nord-nord-ouest, et souffla bon frais, accompagné de fréquentes raffales; comme nous nous attendions encore à trouver un courant à l'ouest, nous gouvernâmes au nord-est, et à l'est-nord-est, autant que le vent nous le permettoit. Dans la matinée du 6, le vent se porta insensiblement à l'ouest et au sud : ce fut pour nous une circonstance heureuse; car, d'après une suite d'observations lunaires faites le 6, (notre latitude étoit alors de 27 degrés 17 minutes sud) nous ne nous trouvions qu'au 346 degrés 24 minutes de longitude ouest. Il n'y avoit plus de doute que la crainte où nous étions de trouver un courant à l'ouest ne fût mal fondée, et nous ne rencon-

Juin 1788. trâmes rien qui pût en avoir l'apparence.

Le tems étoit devenu modéré et constant, et le vent souffloit en jolie brise du sud-sud-est.

Quoique le vaisseau n'éprouvât alors que très-peu de roulis, nous étions cependant assez souvent obligés de remonter la pompe de tribord, et nous trouvions toujours une grande quantité de sable dans l'archi-pompe.

Le 9, notre portion d'eau fut portée à cinq pintes par jour, et on divisa de nouveau l'équipage en trois gardes. Notre latitude étoit, à midi, de 23 degrés 44 minutes sud, et notre longitude de 352 degrés 5 minutes ouest.

Du 9 au 14, il ne nous arriva rien de

remarquable. Le 14, à midi, nous étions par les 17 degrés 6 minutes de latitude sud, et notre longitude étoit d'un peu plus de 360 degrés ouest. Nous avions alors entièrement parcouru la circonférence du globe ; et, comme nous avions perdu un jour dans nos calculs, nous en laissâmes un en arrière, donnant à celui qui étoit par rapport à nous le samedi 14, le nom de dimanche 15 de juin. Juin 1788.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire depuis ce jour jusqu'au 18. Nous poursuivîmes notre marche vers l'île Sainte-Hélène, à l'aide d'une brise fraîche du sud-est, et d'un très-beau tems. Cette île est placée sur les cartes par les 15 degrés 55 minutes de latitude sud, et 5 degrés 49 minutes de longitude ouest. Le 18, à trois heures et demie du matin, nous découvrîmes Sainte-Hélène, qui nous restoit au nord-ouest, à la distance d'environ six

Juin 1788.

lieues. A six heures, la chaloupe fut mise à la mer, et on dépêcha à terre M. White, avec des lettres pour le gouverneur.

En courant dans la rade, nous jettâmes la sonde à différentes reprises, et elle rapporta de 29 à 19 brasses d'eau, fond de vase.

Vers les onze heures du matin, nous jettâmes la seconde ancre par 19 brasses d'eau; les extrémités de l'île s'étendoient du nord 71 degrés est, au sud 65 ouest, et l'église nous restoit au sud 6 degrés ouest.

Nous eûmes le plaisir de retrouver dans cette rade le King-George, et toutes les personnes de son équipage jouissoient d'une parfaite santé. Plusieurs des gens du capitaine Portlock avoient cependant été attaqués du scorbut depuis que nous nous étions quittés; mais, moyennant un ré-

gime suivi, et un usage bien entendu d'anti-scorbutiques, ils étoient presqu'entièrement rétablis avant leur arrivée à Sainte-Hélène. Juin 1788.

En doublant le cap de Bonne-Espérance, le capitaine Portlock avoit rallié la côte de plus près que nous, et il eut assez de bonheur pour ne point essuyer de mauvais tems aussi continuels que nous. C'est à cela qu'il doit d'être arrivé six jours avant nous à Sainte-Hélène. Ayant achevé de remplir ses futailles, etc. il se proposoit d'appareiller ce même jour, mais notre arrivée lui fit remettre son départ au lendemain.

Nous trouvâmes encore à Sainte-Hélène, outre le King-George, le Lansdowne, capitaine Storey, la Keen, capitaine Duglas, trois bâtimens de la compagnie des Indes, et un bâtiment toscan.

Juin 1788. Notre objet principal, en relâchant dans cette île, étoit de remplir nos futailles; nous ne perdîmes pas de tems à nous procurer toute l'eau qui nous étoit nécessaire; nous avions aussi très-grand besoin de raffraîchissemens. Mais on nous avertit que dans cette île, on ne nous donneroit des provisions fraîches qu'en petite quantité, vu qu'un grand nombre de vaisseaux y relâchoient habituellement.

Le 19, nous reçûmes trois quartiers de bœufs frais, ce fut tout ce que l'on put nous fournir; mais on s'efforça de nous en dédommager, en nous vendant du riz, des patates et des citrouilles. Il s'en distribua une très-grande quantité parmi les gens de l'équipage.

Du 19 au 23, nos gens furent employés à faire de l'eau, à hâler les manœuvres, et à faire toutes les réparations né-

cessaires. On envoyoit tous les jours quelqu'un à terre pour cueillir du cresson, du celery et de la manthe, qui croissent en abondance dans cette île. Juin 1788.

Le 24, à cinq heures de l'après-midi, nous démarâmes; à sept heures, nous levâmes l'ancre, et mîmes à la voile; nous débouquâmes de la rade, à l'aide d'une brise légère de l'est et d'un beau tems. Le 25, à midi, le fort James nous restoit au sud 40 degrés est, à la distance de dix lieues. Notre traversée depuis Sainte-Hélène jusqu'ici, a été à-peu-près uniforme, excepté que, vers les 6 degrés de latitude nord, nous eûmes des vents légers et variables, et un tems très-pluvieux, accompagné d'une chaleur étouffante. Notre longitude étoit alors d'environ 25 degrés ouest.

Le pilote qui vient d'arriver à bord,

Juin 1788. nous apprend que le capitaine Portlock est arrivé dans la Tamise, il y a environ quinze jours, et que tout son équipage est en parfaite santé. Comme je me propose d'avoir la satisfaction de te voir sous peu de jours, je terminerai ici ma relation. En rendant grace à l'Etre suprême qui a permis que je rejoignisse mes pénates, après m'avoir garanti de tous dangers, pendant un voyage long et pénible.

W. B.



APPENDIX.

N°. I.

HISTOIRE NATURELLE.

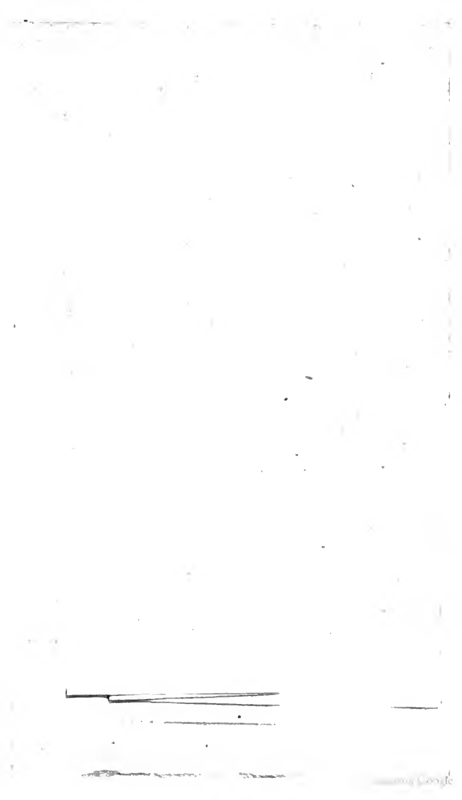
Il y a une grande variété de cancres et d'écrevisses dans les îles Sandwich. Les premiers sont d'une forme si singulière, que j'ai fait dessiner celui que j'ai apporté en Europe, sous différentes faces, et c'est d'après ce dessin que les Planches ci-jointes sont gravées.

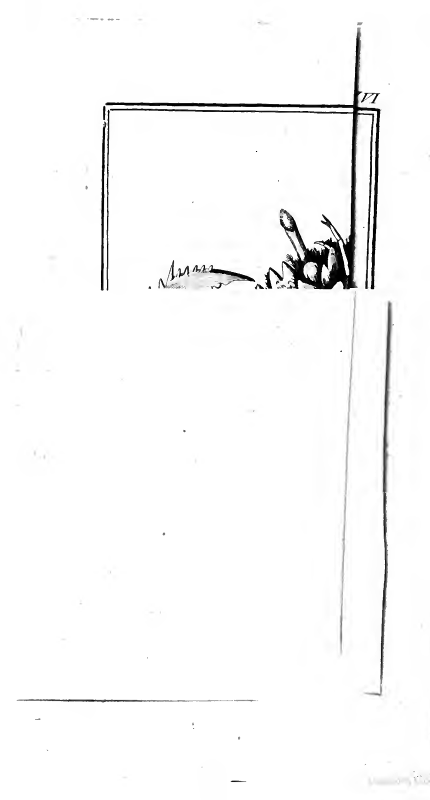
Il est d'un brun pâle, mais sa couleur étoit plus foncée quand il étoit vivant; son dos est rempli de petites protubérances coniques qui s'inclinent vers la tête. Il a quatre pieds et quatre nageoires

ou bras, garnis de membranes. Les bases de celles-ci ne sont pas sur une même ligne avec celles des pieds, mais placées, deux sur le côté de la queue, et deux dans la queue même. Les pieds, les nageoires, la queue et les deux côtés du corps sont bordés de poil; les yeux sont placés sur des tubes, et peuvent se mouvoir dans tous les sens. C'est d'un mâle dont on donne ici le dessin, et je crois que c'est le *cancer raninus* de Linné, page 1039 de son *Systema Naturae*, n°. 2. Il est dans la collection du sieur Isaac Swainson, de Londres.

Il y a dans les mêmes îles une grande quantité de belles coquilles, telles que la *cypraea tigrina*, la *mauritiana*, la *talpa* et autres de la même espèce, et une infinité de différens coquillages très-petits dont les naturels se font des colliers, des bracelets et d'autres ornemens : un des colliers

nous



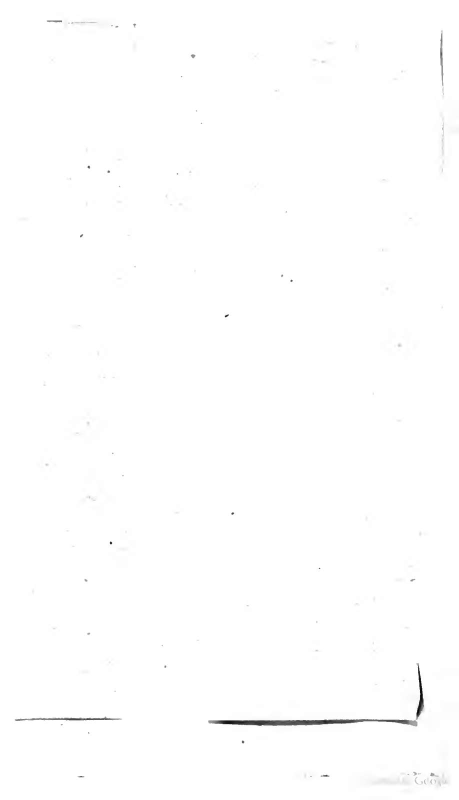

VI

nous en présenta une espèce particulière, du genre de l'*helix* de Linné, que l'on m'a dit être un coquillage d'eau douce. Il est lisse à l'extérieur, et a sept contours en virole : sa couleur est d'un brun foncé, excepté la pointe qui est d'un jaune pâle. Le dedans est poli et blanc, et la bouche est marginée. Intérieurement elle est remarquable par une tubérosité saillante au pillier, mais qui ne tourne pas à l'entour. Il n'est par conséquent pas du genre de la *volute* de Linné, dans la classe de laquelle on croiroit d'abord devoir le placer. Comme je le crois d'une espèce qui n'a pas encore été décrite, j'ai pris la liberté de lui donner le nom vulgaire d'*apex fulva* ou de *pointe jaune.* Il y en a un dessin sous deux faces dans une des Planches suivantes.

Il se trouve plusieurs coquilles de cette espèce dans le *Liverian Museum.*

Il y a, à l'embouchure de la rivière Cook, plusieurs espèces de poissons à coquille, dont je présume que la plupart n'ont pas été décrits, et dont j'aurois cherché à me procurer des échantillons, si les circonstances me l'avoient permis. Parmi les bivalves, nous en observâmes quelques-uns d'une large espèce, du genre du *cordium* ou *cœur*, dont une demi-douzaine auroit suffi pour le souper d'une personne; mais nos gens préféroient, pour faire un bon repas, une espèce de coquillages du genre des *solen* ou *coutelier*, qu'ils prenoient en abondance, et que l'on découvre aisément, parce qu'ils font jaillir l'eau, quand on marche sur le sable où ils se tiennent. Croyant que c'étoit une espèce nouvelle, j'en ai donné un dessin dans la Planche ci-jointe. La coquille est mince et fragile, lisse en dedans et en dehors. Un des battans est garni de deux dents de front et de deux autres latérales;

Planche XVII.



l'autre a une dent de front et une de côté, qui toutes deux s'insinuent entre les autres du battant opposé. Des dents de chaque battant, sort une grosse côte qui s'étend à plus de moitié du travers de la coquille, et qui se perd insensiblement vers le bord qui est lisse et tranchant. Cette coquille est blanche au dehors, et marquée foiblement de zones circulaires violettes; elle est couverte d'une épiderme dont la couleur est une douce teinte brune-jaunâtre, mais qui paroît devenir fort sombre dans les endroits où sont les zones; le dedans est blanc, légèrement marqué de zones circulaires violettes, et d'un jaune rougeâtre. L'animal que cette coquille renferme, ainsi que tous ceux du même genre, est plus grand que la coquille qu'il déborde de beaucoup, et fait un très-bon manger.

Il y a une belle coquille de cette espèce

dans la collection du sieur John Swainson, officier de la douane à Londres.

Nous vîmes encore sur cette côte une espèce de moules, qui ressemblent beaucoup par leur couleur et par leur forme, aux moules ordinaires que l'on mange en Europe ; mais qui en différent, en ce qu'elles sont marquées de rides circulaires, et beaucoup plus grosses. J'ai vu dans les îles de la Reine-Charlotte le battant d'une de ces moules, lequel avoit plus de 9 pouces (1) et demi anglois de long.

Les Indiens arment leurs lignes, et les autres instrumens dont ils font usage pour la pêche, avec des pièces de ces moules bien effilées, qu'ils fixent moyennant une substance résineuse.

(1) Le pied anglois est un peu plus court que le pied-de-roi françois.

Nous avons trouvé dans les îles de Falkland une espèce curieuse de coquilles, du genre des *anomies*, ou extraordinaires, de Linné; quoique l'on en trouve un grand nombre dans l'état de fossilles, sur presque toutes les parties du globe. On en a peu découvert qui portent un caractère de nouveauté, et qui soient fraîchement sorties de la mer. On n'en avoit encore connu qu'une seule espèce en Europe, dont mon ancien et digne commandant, le capitaine Cook, cet homme si regretté, avoit apporté une coquille, lors de son premier Voyage autour du Monde. Elle étoit dans le musée de Portland, et avoit été nommée par feu le célèbre docteur Solander, dans sa description manuscrite des coquilles de ce magnifique cabinet, *anomie veinée;* cette coquille est actuellement dans la magnifique collection de M. de Calonne à Londres.

Cette espèce, ainsi que toutes celles du même genre, s'attache aux rochers de corail par un ligament qui tient à l'animal, et passe par le trou du plus grand battant.

La structure intérieure de cet animal, et qui est particulière aux coquillages de cette classe, est très-singulière, et consiste en deux lignes testacées, qui commencent près de la charnière, dans le moindre des deux battans où elles adhèrent : delà se détachant de la coquille, elles s'avancent près du bord, se replient sur elles-mêmes vers l'autre battant, et retournent jusqu'à leur origine où elles se réunissent. Cette partie intérieure est très-délicate, et se rompt pour peu qu'on la touche, mais elle est plus épaisse dans la partie qui avoisine le grand battant. La coquille prend son nom de certaines parties de l'animal, qui s'étendent en se

ramifiant le long de l'intérieur de la coquille, et lorsqu'on présente cette partie interne à une lumière forte, ou devant une chandelle, on la voit superbement veinée. L'extérieur est uni et d'un brun pâle.

L'original d'après lequel ce coquillage a été gravé, appartient à M. George Humphrey, négociant en curiosités naturelles, dans *Albion Street*, près du pont des *Black Friars*, à Londres.

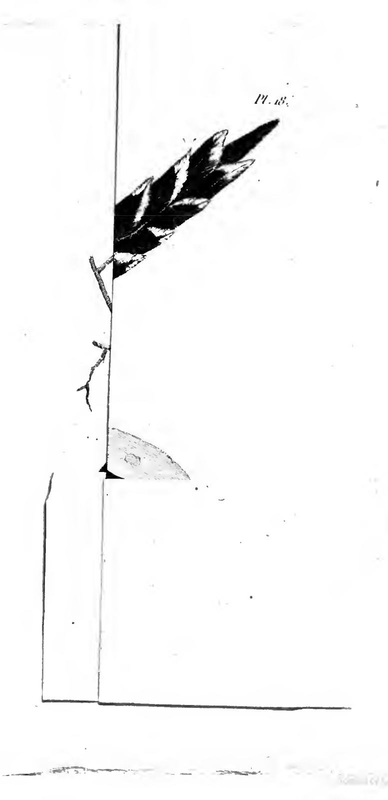
Ayant appris, lorsque je fus de retour, que plusieurs des oiseaux que j'avois apportés avec moi, n'avoient pas été gravés, quoiqu'ils aient été décrits par plusieurs auteurs, et principalement les espèces nouvellement connues, dont M. Latham a parlé dans son Abrégé d'Histoire Naturelle; et croyant que des Planches faites d'après des dessins corrects, pourroient

S 4

contribuer à l'embellissement de cet Ouvrage, j'ai donné les figures de quatre des plus curieux : j'y ai même ajouté, avec la permisssion de M. Latham, leur description, telle qu'elle est imprimée dans son *Synopsis of birds*, ou Abrégé des Oiseaux.

THEYLLOW TUFTED BEC EATER, *le Guépier jaune hupé. Latham's Syn. vol.* II.

« Il est de la grosseur de la grande alouette de mer; sa longueur, du bec à la queue, est de 14 pouces; son bec a un pouce et demi de longueur, et il est assez courbé et très-pointu ; ses narines sont couvertes d'une membrane; sa langue est divisée en filets à la pointe. La plus grande partie de son plumage est d'un beau noir. Les plumes qui lui couvrent la tête et la gorge sont courtes et pointues. Au-dessous de chaque aîle, il y a une grosse touffe de plumes jaunes qui ne paroissent pas,


Pl. 18.



quand l'aîle est appliquée sur le corps. On voit à l'anus une autre touffe de la même couleur. Sa queue affecte beaucoup la forme d'un coing. Les deux plumes du milieu ont sept pouces de long, et celles qui sont en dehors n'en ont que deux. Les extérieures sont blanches à leur partie poilue externe et à la pointe; les autres plumes sont noires; toutes se terminent en pointes. Ses jambes sont noires; les doigts, tant du milieu que les externes, sont unis jusqu'au bout de la première phalange ».

« On trouve de ces oiseaux en abondance à *Owhyhée*, et dans les îles Sandwich, où les naturels les prennent vivans. Après les avoir dépouillés de leurs plumes jaunes, ils leur rendent la liberté; ils se servent de ces plumes dans leurs différentes parûres, et les emploient sur leurs vêtemens. On en peut voir de beaux échantillons dans le *Liverian Museum* ».

Telle est la description que donne M. Latham. Je prendrai la liberté d'y ajouter que l'oiseau d'après lequel la gravure ci-jointe a été faite, diffère de celui que ce naturaliste a décrite, en ce que toutes les plumes de la queue sont mouchetées de blanc vers leurs extrémités : probablement celui qu'il avoit sous les yeux, en le décrivant, étoit une femelle, ou un jeune oiseau. On a un peu réduit sa grandeur, en le gravant, pour pouvoir le placer dans la Planche.

WHITE WINGED CROSS BILL. (*Le Bec croisé* (1) *aux aîles blanches*). Latham's Synop. vol. III.

« Il est de la grosseur d'un chardonneret : son bec est couleur de corne noi-

(1) Autrement, *Loxia.*



...nche.
...age 108. N.º 2.

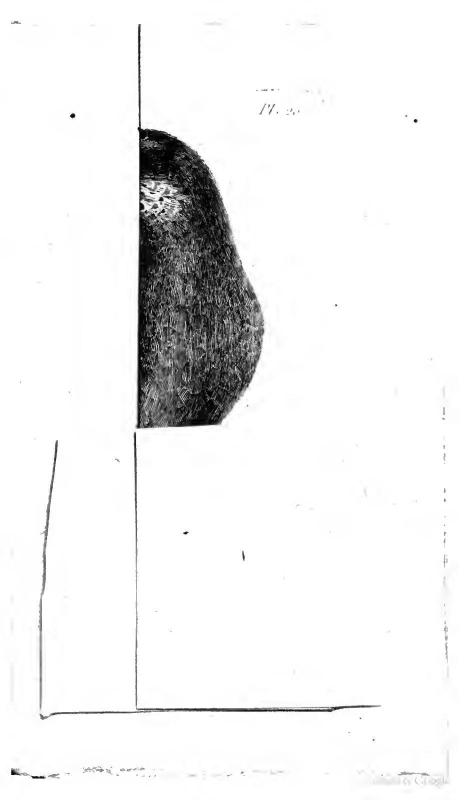
râtre. Ses narines sont couvertes d'une espèce de poil rude et long, de couleur orange pâle ; à la racine du bec, il a une raie brune qui passe d'un œil à l'autre. Les plumes de la tête, du cou, du dos, du ventre, sont blanchâtres et bordées d'un beau cramoisi ; mais il se trouve quelques plumes blanches de cet oiseau, qui ne paroissent pas entièrement bordées de cramoisi comme les autres : ce qui lui donne l'air tout bigarré ; le croupion est d'un rouge pâle : l'anus est d'un blanc sale. Il a les aîles noires, marquées d'une raie blanche depuis l'épaule, et qui passe obliquement à la partie postérieure, et d'une seconde ligne ou plutôt d'une tache de la même couleur, au-dessous de l'autre, qui n'existe que vers le milieu. Ces secondes plumes sont blanches vers la pointe ; cet oiseau a la queue noire et les pattes brunes ».

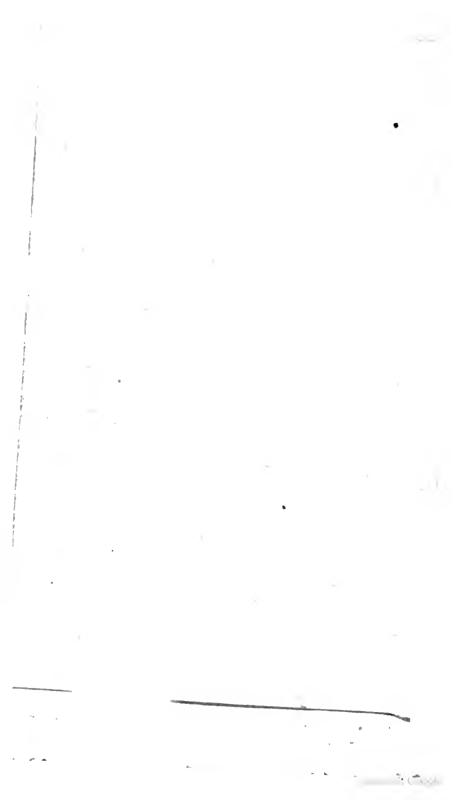
« J'ai reçu de ces oiseaux de la baie d'Hudson et de New-York ».

L'oiseau que j'ai dessiné diffère de celui de M. Latham, en ce qu'il lui manque la couleur cramoisie, et la ligne brune entre les yeux. Il est certain, d'après cette remarque, que c'est une femelle qui diffère du mâle, exactement de la même manière que dans l'espèce du bec croisé ordinaire. Le mien a été tué dans l'île Montagu, sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

THE PATAGONIAM WARBLED. (*Le Chanteur Patagon*). Latham's Synopsis vol. VI, pag. 403, n°. 20.

Celui qui est ici représenté, est de la grande espèce; il a neuf pouces anglois de long; son bec a quinze lignes, et est un peu recourbé vers la pointe; il est noir, et vers les bords, d'une couleur cendrée


Pl. 20



la partie supérieure du corps et la queue sont aussi couleur de cendre, et le ventre est plus pâle, marqué de raies blanches. Le dessous du bec et la gorge sont blancs; il a au-dessus de l'œil une raie de la même couleur. Ses aîles sont grisâtres, marquées de brun pâle, et une raie de la même couleur en travers. Ses plumes sont bordées de brun, et celle du dessus de la queue, blanches : il a les pattes noires, les doigts antérieurs longs; le postérieur et l'ongle longs et forts; la femelle, ou ce que l'on suppose être la femelle, a beaucoup moins de raies blanches sur la poitrine. Cet oiseau habite la terre de feu; il a été pris sur les bords de la mer, et on croit qu'il vit de coquillages ou de vers de mer.

Il s'en trouve de plusieurs grosseurs, et dont le bec est plus ou moins long.

M. Latham croit que l'oiseau dont j'ai

donné la description, est la femelle. Il diffère de celui qu'il a décrit, en ce qu'il est tout-à-fait de couleur cendrée, excepté à la gorge, qui est d'un blanc sale, et tachetée de marques cendrées, et encore en ce qu'il est originaire des *îles Falkland.*

THE JOCOSE SHRICKE. (*Le Canier basin*). Latham's Synopsis, vol. 1, *pag.* 176. *Lanius Jocosus. Linnaei Systema Naturae* I, *pag.* 138, ou T. I, *Aves accipitr.* §. 43, n. 9.

« Il est de la grosseur d'une allouette, et long de sept pouces et demi; son bec est noirâtre, plus droit que la plupart des oiseaux de cette classe, et garni seulement d'une belle échancrure vers le bout. Le sommet de la tête est noir, excepté quelques longues plumes qui forment sa hupe, et sont d'un brun sombre. Les côtés de la tête, la gorge et la partie supérieure

Planche 21. et D.^{re}

ag. 130. N°. 1.
de Latham. pag. 175.

du cou sont blancs. De chaque coin du bec, il sort une ligne blanche qui se prolonge par-derrière; et sous chaque œil, il a une petite tache d'un rouge très-vif : les parties supérieures de son corps sont brunes, et les parties inférieures, d'un blanc sale : l'anus est rouge. A la partie inférieure du cou et de la poitrine, il y a une espèce de bande brune. Les tuyaux des plumes sont bruns; sa queue est cunéiforme, et de couleur brune; mais les quatre plumes extérieures de chaque côté, ont les pointes blanches; ses pattes et ses serres sont noires ».

« Cet oiseau est chinois, et appellé dans certains endroits, *Kowkaicon* ».

J'avois une couple de ces oiseaux que j'avois acheté à Canton, et je les ai conservés vivans jusqu'à la hauteur du cap de Bonne-Espérance. Ils mangeoient du

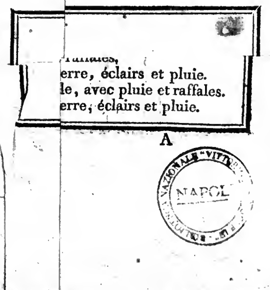
riz ; mais ils préfèrent les cloportes, dont je les nourrissois principalement ; leur mort, à ce que j'imagine, fut occasionnée par le peu de soin que l'on eut d'eux, lors du mauvais tems que nous éprouvâmes alors.

APPENDIX. N°. II.

N°. II.

TAB EORGE et de la
Q éclinaison du Compas
et d

N. B. la position des Vaisseaux
à mid dans le cours de la même
journ



A

.tinuée.

Falkland.

Vents, Ciel et Remarques.

N(faleux , tonnere , éclairs et
e.
E. Brises fraîches , tems cou-
.
e, raffales, pluie.
Sombre avec de la pluie.
e, des raffales, des éclairs et de
luie.
Vent frais, tems couvert.
Ditto. On vit des canards sau-
s.
ent frais, tems couvert.
S. Ditto.
S. Modéré et couvert.
ent frais, tems couvert.
Modéré et couvert.
ent frais, tems couvert.
E. Pareil tems.
. Vent frais, un bâtiment dé-
ert à l'Est.
E. Pareil tems.
éré et nuageux.
Vent frais, ciel serein.

tinuée.

Falkland.

Époqu	ents, Ciel et Remarques.
1785. Décemb	:. Souffles de vents, tems né-ux.
	Iodéré et tems agréable.
	Ditto, et brouillard.
	. Brises fraîches et brouillard, icoup de houle à l'E. S. E.
	Brises fraîches et beau tems.
	;, même tems.
	'ents forts.
	;, modéré et beau tems. Une forte du S. S. W.
	Brises fortes et beau tems.
	O. Vents légers, tems nébu-
	itto et beau tems.
	:. Modéré et brume, un grand ms.
	, vent frais et brouillard; vu ıaleines.

	ıuée.
	'alkland.
Époque.	ts, Ciel et Remarques.
1785. Décem.	ꞔu S. Tems épais et raffaleux. brises fraîches, tems nuageux; 's oiseaux de mer. affaleux, tems couvert. ; de fortes raffales et la grêle.
1786. Janvier	rises fraîches, tems épais et eux; vu un grand nombre de ıins autour du vaisseau. re à 3 heures après midi, por- du S. E. $\frac{1}{4}$ S. au S. $\frac{1}{4}$ S. O. s fraîches, vent variable, ıe. , vents légers, tems nébuleux de la pluie. rises fraîches, tems sombre. , à 11 heures, mouillé dans le Egmont.
	— Terme moyen du thermo- re pendant notre séjour parmi îles, 54 degrés.

andwich.

Epoq, Ciel et Remarques.
178 Janvier Mid gers et beau tems. Une nou- en vue au sud-est, à trois e distance.
es fraîches, ciel nébuleux. e terre en vue.
es légères et brouillard.
Brises fraîches et brouillard; marins et pinguins autour du ı.
vent fort et raffales, accom- d'éclairs au S. O. La terre de O. S. O. à 6 ou 8 milles.
ents forts et raffales, grosse
ches, et raffales accompagnées ie.
brises fraîches et la mer hou- Midi u S. O.

tinuée.

s Sandwich.

Épnts, Ciel et Remarques.

1

Févr.u O. S. O. Brises fortes et

rts, grêle.
O. au O. N. O. Brises fraîches
ns sombre.
ises fraîches et raffales. Pluie.
odéré et nébuleux.
. Ditto. Ditto. Vu des veaux
is.
O. Vents légers, tems nébu-

u S. O. $\frac{1}{4}$ S. Ditto. Ditto.
u O. $\frac{1}{4}$ N. O. Raffales accom-
es de pluie.
fraîches, tems nébuleux et

vents forts et raffales.
Ditto.
ises fraîches et tems clair.
tto. Ditto.
Vent frais et brumeux.
nt fort et brumeux.
e mer et raffales

ée.

ıdwich.

Époc	Ciel et Remarques.
178	
Mars	;es raffales.
	ses fraîches, tems nebu-
	léré, tems nébuleux, des
	neux et pluie.
	to. Ditto.
	ouillard accompagné de
	rais et brumeux.
	. Ditto. La mer houleuse
	hes et tems sombre.
	. Ditto. La mer houleuse
	hes et tems sombre.
Midi.	s fraîches, tems clair.
	ıes, tems sombre.
	ms.
Avril	ıes fraîches, tems nébu-

tinuée.

:s Sandwich.

:nts , Ciel et Remarques.

:. Ditto. Ditto. Pluie.
3eau tems.
)itto. Ditto.
. E. Brises fraîches et tems r.
E. Ditto et tems nébuleux.
Vents légers et ciel serein.
Ditto. Vu des dauphins et oi- ıx de mer.
Vents légers , tems nébuleux et ıer houleuse au S. O.
Vents légers et beau tems.
e. Ditto. Vu des oiseaux de mer les requins.
E. Brises fraîches, tems clair.
E. Ditto. Ditto.
3rises fraîches et tems sombre.
e. Ditto et tems clair.
E. Brises fraîches ; vu des pois- s et oiseaux de mer.
to. Vu des tortues.
Raffales accompagnées de pluie.
[illegible]

nuée.

ndwich.

Époque	Ciel et Remarques.
1786. Avril	. O. Ditto et tems sombre.
	nts légers, des éclairs et
	to, et des éclairs.
	é, brises et tems sombre.
	affales accompagnées de
	des dauphins et oiseaux
	itour du vaisseau.
Mai	brises et tems clair.
	to. Vu des tortues.
	raîches brises et raffales.
	Modéré et tems clair.
	es accompagnées de pluie.
	légères, tems clair.
	t ditto.
	ses légères, pluie.
	ré, tems couvert.
	es fraîches et pluie.

Continuée.

les Sandwich.

Vents, Ciel et Remarques.

N. E. Ditto et brumeux. A midi pointe N. E. d'Owhyhee au N. $\frac{1}{4}$ O. à 3 ou 4 lieues.

E. Modéré et tems nébuleux. La inte S. d'Owhyhee E. $\frac{1}{4}$ S. E. à nilles.

variable et léger près du rivage.

O. Brises légères et tems nébux. A une heure après-midi, mouillé ıs la baie de Karakkakooa, île Owhyhee.

I.

‹es îles Sandwich.

Époque	‹ts, Ciel et Remarques.
1786. Mai	, brises légères, tems sombre. ‹ie de Karakakooa au N. E. $\frac{1}{4}$ E. . au N. E. Vent léger. Le mou- de l'île de Ranai N. $\frac{1}{4}$ N. O. à ‹les de distance.
	, brises légères, tems nébu- La partie S. E. de Whahoo ‹nt O. S. O.
Juin	. Brises fraîches, tems clair, à ‹e devant Whahoo.
	. Ditto. La pointe méridionale ‹hahoo 6 lieues à l'Est.



V.

ɜ de Cook.

Époqu	nts, Ciel et Remarques.
1786.	
Juin	,. Brises légères, tems sombre; ointe élevée sur la partie S. ıeehow au S. E.
	Brises fraîches, tems nébuleux.
	·rises modérées, beau tems.
	›itto, et pluie.
	E. Brises modérées et tems néux.
	›. Ditto. Pluie.
	Ɛ. Brises modérées et tems clair.
	ɜ. Ditto. Ditto.
	Brises modérées et pluie.
	. Brises fraîches et raffales; la houleuse à l'O.
	ɜ. Raffales accompagnées de ›.
	:s forts, raffales accompagnées luie.
	'. Ditto. Ditto. La mer houleuse ›. N. O.

tinuée.

Cook.

Époque.		Lat N	Ciel et Remarques.
1786.			
Juillet	9	49	et brouillard.
	10	51	E. Brises fraîches et brume; r une pièce de bois.
	11	53	ent frais et brouillard; vu s pièces de bois et quelques marines.
	12	54	Brises fortes; vu plusieurs l'oiseaux.
	13	54	Ditto. Vu flotter une pièce
	14	55	Brises légères et brouillard
	15	57	s modéré et brouillard.
	16	58	es fraîches et brouillard. A s vu la terre qui portoit N



V.

De le, et delà aux îles Sandwich.

Epoq	Vents, Ciel et Remarques.
1786	
Août	able. Souffles légers. Le pain de ucre sur l'une des îles stériles, ortant S. O. à la distance de trois ieues. Le cap Elisabeth à l'O. ¾ de umb au N. à 7 ou 8 milles.
	. O. au O. ¼ N. O. Brises modérées t tems épais.
	able, vents légers, tems brumeux t épais.
	). ¼ N. à l'O. S. O. Vents légers t brume, 42 brasses d'eau, fond de ierre et de coquillage.
	able, vents légers ; vu la terre au N. ¼ N. E. ½ rumb à l'E. à la distance de 3 à 4 milles.
	. O. Vents légers et brume ; à ancre devant la pointe S. O. de île de Montagu, par quarante-trois rasses.
	able, vents légers, à 6 ½ heure apareillé ; la terre au N. E. ¼ N. à

ée.

De la rivière à aux îles Sandwich.

Époque.		Latitud			Ciel et Remarques
	28				pointe de l'entrée au
					7 ou 8 milles.
					ches et beau tems;
	29	49	15	127	nt de l'entrée au N.
					lieues.
	30	47	53	128	sse houle du N. O.
Octob.	1	47	53	129	s et brume; grosse
	2	46	50	130	érées, tems clair.
	3	45	41	130	, tems nébuleux.
	4	44	56	130	ées accompagnées
					lard.
	5	44	06	131	nts légers et tems
					leuse à l'O.

Continuée.

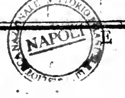
De côte, et delà aux îles Sandwich.

Époq	Vents, Ciel et Remarques.
178(	
Sept.	itto. Brises fraîches, tems nébuleux.
	. O. Vents légers et ciel serein; vu deux îles qui portoient N. 53 degrés E.
	. N. O. Brises modérées et tems sombre; la terre en vue.
	.. O. Brises fraîches et brume; la pointe boisée au N. 60 degrés O.
	ıriable, raffales accompagnées de pluie; l'entrée du Roi-George portant N. E. à 3 ou 4 lieues.
	ıriable, souffle léger, tems nébuleux; la pointe N. de l'entrée au N. 63 degrés E. à 9 ou 10 milles.
	ariable, vent fort, accompagné de tonnerre et éclairs, et de pluie; vu la terre du N. O. à l'E.
	ariable, raffales avec de fortes ondées de grêle et de pluie; les extrémités de la terre de l'O. N. O. à l'E. Mer houleuse au S. S. O.
	ıriable, raffales accompagnées de pluie

uée.

De lelà aux îles Sandwich.

Époqu	, Ciel et Remarques.
1786.	
Octobre	fraîches accompagnées de
	rises fortes et brouillard.
	Raffales accompagnées d'é-
	t de pluie.
	itto et pluie; mer houleuse
	es fraîches et raffales.
	rises fraîches et tems sombre.
	rises fraîches accompagnées
	ré et tems sombre.
	lles brises et Ditto.
	fraîches accompagnées d'é-



ntinuée.

De t delà aux îles Sandwich.

Épo ats, Ciel et Remarques.

17 Octo Ditto. Et raffales.
Nov. éré, tems sombre et pluie.
E. Brises fraîches et tems som-

. Ditto.
E. Brises fraîches et beau tems.
Vents légers et tems sombre.
, brises fraîches et pluie.
odéré et tems sombre.
les légers et pluie.
, vents forts et raffales ; pris
lauphins.
Grosses raffales, accompagnées
lairs et de pluie.
, brises fraîches et raffales, ac-
pagnées de pluie.
Brises modérées, grosse mer du
E.
E. Ditto. Ditto. Et beau tems.
es modérées ; pris un gros re-

ıuée.

De la ià aux îles Sandwich.

Époque.	Ciel et Remarques.
1786.	
Nov. 2	ises fortes et raffales ; les e Mowée du S. 15 degrés egrés O.
2	ıffales accompagnées de pointe O. de Mowée por- degrés.
2	ıts légers, tems pluvieux; S. de Morotoy portant S. E. à 5 à 6 lieues.
2	ɛs fraîches et tems sombre; E. de Mowée S. 25 de-
3	s - midi à l'ancre devant
	cette époque au 15 mars erme moyen du thermo- ɔ degrés.

V I.

u Prince-William.

IVents, Ciel et Remarques.

E. Brises modérées et tems agréa-
Mle; les bandes d'Attoui du N. au
. 35 degrés O.
E. Brises fraîches et beau tems.
;. à l'O. N. O. Brises fraîches et
ms sombre accompagnés de pluie.
ble, gros vent et raffales accom-
agnées de pluie.
O. Brises fraîches et raffales.
. Modéré, tems sombre accompa-
né de pluie.
[. E. Vents légers et tems sombre.
N. O. Ditto. Ditto.
. Vents légers, tems agréable.
. E. Vents forts, raffales et brouil-
rd.
itto. Ditto.
O. Brises fraîches et tems brumeux.
O. Ditto. Ditto.
). Brises fraîches et beau tems.

ıée.

William.

Époque.	el et Remarques.
1787. Avril	ſches et tems sombre, de neige.
	ises fraîches et brume e de pluie.
	fortes et tems lourd.
	́pais et brouillard.
	ſches et beau tems.
	fraîches accompagnées
	es et beau tems.
	Ditto. Et tems sombre.
	moyen du thermo- degrés.



V I I.

aration , de l'entrée du Prince-
Mulgrave.

Vents, Ciel et Remarques.

ıatin variable ; ensuite S. O. vent
·ger et tems clair. Le cap Hinchin-
rook N. 65 degrés O. Vu un grand
ombre de baleines.
O. Vents légers. L'île de Kaye au
'. ¼ N. E. 50 brasses d'eau.
ıble, modéré et tems sombre. Vu
lusieurs baleines.
ı S. E. Ditto et brume.
E. Vents légers et tems brumeux.
. Brises fraîches et tems sombre,
:compagnées de pluie.
:ble , brises fraîches et tems bru-
ıeux.
. O. Vents légers ; vu la terre de
. N. O. à l'E. ¼ N. E. ½ rumb au nord.
:nt léger et variable ; toué le vais-
au dans le havre.
l'ancre dans le port de Mulgrave.

I I.

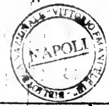
Route grave à l'entrée de Norfolk.

Époque nts, Ciel et Remarques.

1787.

Juin

ɔdéré, tems nébuleux; la pointe
u port de Mulgrave N. 85 de-
O. à 5 ou 6 milles.
, vents légers; la terre d'E. N.
O. $\frac{1}{4}$ N. O. à la distance de 5
eues; vu autour du vaisseau un
l nombre de baleines.
Vents légers et tems sombre;
re du N. à l'O. N. O.
N. E. Brises fraîches et brume,
npagnées de pluie.
Souffles légers et brume.



X.

Route de rfolk le long de la côte, et
ı.

Époque.	nts, Ciel et Remarques.
1787.	ises fraîches et tems nébuleux;
	Edgecombe N. 15 degrés O. le
Juin.	près de terre 3 à 4 milles, à
	ieures à l'ancre dans le port
	s.
	Brises fraîches et tems sombre;
	ıcre.
	Même tems; à l'ancre.
	, vents légers et brouillard de
	en tems, l'entrée du port Banks
	. à la distance de cinq ou six
	s.
	. Brises fraîches et tems sombre,
	ne; îles au N. un demi rumb
	.
	. Raffales accompagnées de
	illard; le rivage à quatre ou cinq
	es.
	Brises fraîches et tems bru-
	x.

uée.

Route de la le long de la côte, et

Époque.		Ciel et Remarques.
1787.		
Juillet	6	es modérées et tems som- avec les naturels.
	7	fraîches, tems sombre. fraîches et tems sombre;
	8	ies à la hanche du vais-
	9	raîches, à trois ou quatre rivage.
	10	t brume. Vu des baleines; nze lieues du rivage. es fraîches; à deux ou trois
	21	Grosse mer. fraîches et brume; plu-
	22	gues à la hanche du vais-
	23	é, à trois ou quatre lieues
	24	tems clair; vu des pirogues.

Continuée.

Rde Norfolk, le long de la côte, et
dwich.

] Vents, Ciel et Remarques.

N. O. Brises légères et tems som-
Jubre; à quatre ou cinq milles du ri-
vage.
N. O. Brises légères et brume, à
trois ou quatre milles.
iable, vents légers; vu la terre à l'E.
vu des pirogues à la hanche du vais-
seau; à huit ou dix milles du ri-
vage.
iable, vents légers; les courans por-
tant vers le sud; des pièces de bois,
des herbes marines et des passes-
pierres passant à la vue du vais-
seau.
iable, modéré et clair; vu la terre
à quatre heures de l'après-midi, au
N. N. O. à 18 ou 20 lieues; c'est
la même terre vue de l'extrêmité sep-
tentrionale; 14 à 25 brasses d'eau

Continuée.

Route	Norfolk, le long de la côte, et vich.
Épo	Vents, Ciel et Remarques.
17 Août	ble, vents légers et brume; à onze eures après-midi les rochers en ıce du cap Saint-James O. $\frac{1}{4}$ S. O. quatre ou cinq milles. S. au S. O. Modéré et tems sombre; vu la terre restant au S. 40 degrés E. . O. Brises fraîches, accompagnées le brouillard; une forte houle à l'ouest. N. O. Brises fraîches et brouil- O. Brises fraîches et tems sombre. N. O. Ditto. Tems agréable. O. Brises fraîches et tems agréable. iable, modéré et beau tems. :o. Ditto et tems sombre; la mer houleuse à l'O. Modéré et tems sombre.

tinuée.

Route de la ...lk, le long de la côte, et

Époque.		, Ciel et Remarques.
1787. Août	16	ents légers et brume.
	17	N. Brises fraîches et tems
	18	. Ditto et beau tems.
	19	Modéré et tems sombre.
	20	et ditto.
	21	s fraîches, tems sombre.
	22	. Ditto.
	23	s fraîches, accompagnées de
	24	tto. Ditto et tems sombre.
	25	s fraîches et tems sombre; deuse au N. E.
	26	N. E. Ditto et ditto.
	27	E. Brises modérées et tems
	28	Modéré, accompagné de
	29	modérées et beau tems

Res des Iles Sandwich.	
Époqs	, Ciel et Remarques.
178 Sept.	affales et pluie par intervalles. heures après midi, plusieurs es près de nous ; elles nous ent des porcs et du fruit à Distance du rivage de sept ou illes. é et tems sombre. En panne, avec les naturels. La pointe le d'Owyhée S. 50 degrés E. ises fraîches et tems clair ; louvoyons. La pointe mérie d'Owyhée S. à deux ou trois nidi. Brises légeres et tems sombre. La pointe N. O. de Wahahoo E. à la distance de huit lieues. , brises légeres. La Montagne i, Isles d'Attoui, au N. O. ½ rumb à l'ouest, à huit ou ieues.

ɪntinuée.

Irages des îles Sandwich.

Epcnts, Ciel et Remarques.

17
. :. Vents légers et beau tems.
Sept. ɜurs pirogues près du bâti-
.
Vents légers, à l'ancre dans la
le Toymoa, isle d'Attoui.
rises fraîches et tems som-
Le Roi et sa suite à bord.
Ditto. Ditto. Départ pour la
:.
; fraîches et tems clair. La mer
use à l'est.
.es accompagnées de pluie.
Brises fraîches et tems agréa-

; fraîches et raffales accompa-
de pluie.
ros vent et tems clair.
. fraîches et tems agréable.
ıffales accompagnées de pluie.
E ¼ S E. Ditto. Ditto.

;ontinuée.

RouSandwich, et delà à la Chine.

Épd'ents, Ciel et Remarques.

17
Octo6es fraîches et beau tems.
E. Brises fraîches et raffales ac-
npagnées de pluie.
Ditto. Fortes raffales accompa-
ées de pluie.
E. au E. $\frac{1}{4}$ N. E. Vents légers et
ıs sombre. Une forte houle du
E.
. E. Raffales, la mer houleuse
nord.
e au nord-est.
E. Tems modéré et clair, vu
ieurs oiseaux et des poissons
our du vaisseau.
. Brises fraîches et tems clair,
la terre portant N. 80 degrés O.
nq ou six lieues. A six heures
ès-midi, le centre d'Aguigan
N. 83 degrés E. à cinq lieues.

inuée.

Route deSandwich , et delà à la

Époque.	;, Ciel et Remarques.
1787. Octobre 2	Brises fraîches, tems som-
2	Raffales accompagnées de
	fraîches et tems sombre.
2	Ditto. Ditto.
2	se fraîche accompagnée de
2	Raffales accompagnées de
	ses fraîches et beau tems.
2	Brises modérées et beau
	o. Vu un grand nombre d'oi-
	et de poissons autour du vais-
Nov.	Brises modérées et beau tems.
	rises fraîches accompagnées
	V. Vent fort et tems sombre,
	houleuse au nord.

tinuée.

Route d Sandwich, et delà à la

Époque.	ts, Ciel et Remarques.
1787.	
Nov.	Brises fraîches et brume. A eures du matin, vu la terre por- . O. à quatre ou cinq lieues de ce ; la sonde rapporte vingt- rasses d'eau fond de sable gris é de noir. A une heure après vu plusieurs barques de pê- s chinoises.
	ises fraîches. Pris un Pilote à , et entré dans la rade à onze

I.

RCharlotte, de la Chine.

Époqents, Ciel et Remarques.

178(

e, brises fraîches et beau tems.
Févri ix heures du matin, le Pic de la
ıde Ladrone N. 40 degrés E. à
ou sept lieues.
l'E. Brises fraîches et beau tems.
Brises modérées et tems clair.
l'E. Brises fraîches et ditto.
Brises fraîches et tems sombre.
E. Ditto. Ditto.
Brises modérées, tems clair.
E. Jolie brise, et tems agréable.
Ditto. Ditto.
N. Brises fraîches et beau tems.
N. E. Brises fraîches. *Pulo Sa-*
a S. 60 degrés O. à quatre milles.
Brises fraîches et tems agréable.
Tems modéré et brume.

to. Tems sombre accompagné

ntinuée.

ıarlotte, de la Chine.

É	s, Ciel et Remarques.
	Modéré, accompagné d'éclairs pluie. A onze heures, mort de . Lander notre Chirurgien; à
Fév	les trois isles du S. ¼ S. E. à . E. à environ trois ou quatre .
	Tems modéré et sombre. A ıures, lancé à la mer le corps Lander; à midi, la montagne ɔnopin au N. 10 degrés O. à
M	midi, dépassé un vaisseau de e qui étoit à l'ancre. A cinq s et demie, le Lansdown, na- e la Compagnie des Indes, se à nous. A sept heures, jetté e par neuf brasses et demie, sur nd de vase.

ıtinuée.

Roue, de la Chine, jusqu'à la
te de Java.

Ép, Ciel et Remarques.

1

:clairs, tonnerre accompagné
; à cinq heures après-midi,
vâmes l'ancre; à neuf heures,
ıncre de nouveau. L'île de
ra portant N. 43 degrés E.
ı huit milles; et la première
avancée de l'île Sumatra N.
ıe heure et demie après-midi,
Marsdown trouve fond, gagne
. sud, et jette l'ancre par six
$\frac{1}{2}$. L'île de Lusepara reste au
degrés à l'E. à cinq ou six
La première pointe de Su-
N. O. $\frac{1}{4}$ N. Mis la chaloupe
er, et envoyé sept hommes à
u Lansdown pour l'aider à se
ısser.

vents légers, accompagnés
s de tonnerre et de pluie;

ıée.

Route du	e la Chiue, jusqu'à la e Java.
Époque.	el et Remarques.
1788.	
Mars	ɛs, accompagnées d'é- ınerre et de pluie. Jetté ieurs fois pendant ces heures. éré et tems sombre. A après-midi, levé l'ancre. ½ jetté l'ancre par huit
	·é, accompagné de pluie , Mis à la voile à trois ɛre par onze brasses; les ant S. 25 degrés O. à le distance. A midi, mis ı six heures après-midi, par onze brasses. Les unt S. ¼ S. E. à quatre

Continuée.

Charlotte, de la Chine, jusqu'à la pointe de Java.

Vents, Ciel et Remarques.

iable. A trois heures après-midi, levé l'ancre et mis à la voile ; à cinq heures, jetté l'ancre par dix brasses. La partie plus septentrionale des Sœurs portant S. 40 degrés E.

S. E. ¼ S. au S. S. O. Brises légères et tems sombre; à sept heures lu matin, levé l'ancre et mis à la voile; à dix heures du matin, jetté 'ancre par douze brasses. La partie a plus septentrionale des Sœurs S. 50 degrés E. à quatre milles de disance.

able, raffales, accompagnées de pluie, d'éclairs et de tonnerre. A cinq heures du matin, levé l'ancre et remis à la voile. A midi, vent modéré, tems nébuleux. A deux



tinuée.

Rou rlotte, de la Chine.

Époque.	, Ciel et Remarques.
1788. Mars	tems nébuleux, accompagné coup d'éclairs. A sept heures idi, levé l'ancre et mis à la le conserve avec le King-. De ce jour au 23, gagné a où nous fîmes de l'eau.
	pluie. A quatre heures aprèsvé l'ancre et mis à la voile, erve avec le King-George. le pic de Cracatoa portoit degrés O. A neuf heures midi, jetté l'ancre par 42 fond de sable. Le pic de idi, les rochers de la pointe portoient N. 85 degrés E. stance de quatre ou cinq
	Brises fraîches et tems som-

Continuée.

- Charlotte, de la Chine.

Épc͡rents, Ciel et Remarques.

17
Mars O. au O. N. O. Raffales, accom-
;nées de pluie.
au N. E. Ditto. Ditto. Vu passer
Queen, vaisseau de la compa-
e.
'e, modéré et tems sombre. Ce
r, convenu de se séparer d'avec
King-George. La Queen toujours
vue.

Route de₁ King-George, à l'île

Epoque. iel et Remarques.

1788. ales accompagnées de
Mars 3 King-George.
Brises légères; perdu de
Avril -George.
es fraîches, raffales ac-
s de pluie.
Brises fraîches et tems

itto.
...ises modérées et beau
ses fortes et tems clair;
1
. N. E. Brises modérées
nbre.
léré et tems sombre; la
se au S.
2es fraîches et tems clair.

Continuée.

séparation du King - George à lène.

Vents, Ciel et Remarques.

able, raffales accompagnées de pluie.
o. Brises fraîches et tems sombre; à cinq heures après-midi, vu deux voiles au S. E. portant N. E.
able, brises fraîches et tems sombre; la mer houleuse.
S. E. au N. E. Brises fraîches et tems sombre.
E. Ditto. Tems clair.
o. Brises fraîches et beau tems; vu des oiseaux de mer et des poissons autour du vaisseau.
S. E. Brises fraîches et beau tems.
Ditto. Ditto et des éclairs au S. O.
o. Brises fraîches et raffales.
S. E. au N. E. Ditto. Ditto, accompagné de tonnerre et d'éclairs.
N. O. à l'O. Brises fraîches et tems

nuée.

Route de la King-George à l'île

Époque.	iel et Remarques.
1788.	
Mai 10	. O. ¼ S. Raffales ac- ; d'éclairs et de pluie.
11	'ents légers et tems clair.
12	, N. Ditto. Ditto.
13	'aîches ; la mer houleuse
14	o. Ditto. A onze heures vu passer un tonneau
15	et tems sombre.
16	e mer, vent fort; vu un
20	N. O. Vent frais et tems é quatre barils de poudre Vu un grand vaisseau à l'E.
21	:ais et tems sombre avec ıer; tenu la pompe sur

. Continuée.

éparation du King-George à l'île
ne.

Vents, Ciel et Remarques.

riable, grosse mer, vent, grand frais; Vu un grand vaisseau faisant l'E.
O. au N. Gros vent; les ris pris, et sous la voile d'étai du second foc. Dans un fort coup de vent la voile d'étai du second foc s'est déchirée; mis une de rechange.
N. O. au O. Brises fortes et tems sombre; grosse mer: trouvé fond à 70 brasses; à sept heures du matin, vu un vaisseau ayant le cap au N.
¼ N. O. au O. ¼ S. O. Brises fraîches et tems sombre; à huit heures du matin, parlé au Lansdown, navire de la compagnie; tous en bonne santé.
riable, modéré et tems clair; la mer houleuse au O. S. O.
. O. ¼ N. au N. ¼ N. E. Brises fraîches et raffales de tems en tems.

uée.

Route de la King-George à l'île

Époque.		L	l et Remarques.
1788.			
Juin	5	2	ais et tems sombre, ac- pluie.
	6	27	ches; la mer houleuse
	7	26	. Vents légers; grosse
	8	24	O. Vent fort et brume.
	9	23	hes et tems sombre.
	10	22	. Ditto et brume; eau

X I I I.

après la montre, d'après les obser-
à midi, observée sur plusieurs jours,
x îles Sandwich.

-tems de poche de M. Arnold.

Remarque.

Ayant reconnu que la montre éprouvoit des variations suivant les différens degrés de chaleur ou de froid, avant de quitter Saint-Jago, je fis une petite table de ces variations ; et c'est d'après elle que l'on a toujours calculé pendant notre traversée aux îles Sandwich.

Lorsque nous quittâmes Saint-Jago, la montre perdoit sur le tems moyen o.h 00.m 02.s par jour.

En quittant les îles Falkland, la montre







